

L'IMPRESSION du texte de cet ouvrage est confiée à MM. FIRMIN DIDOT père et fils. Les planches sont tirées par MM. DURAND et SAUVÉ.

Le prix de souscription de chaque livraison est,

*En papier fin, gr. in-4°*..... 40 fr.

*En papier vélin, gr. in-4°*..... 60

*En papier vélin, in-fol. (tiré à 50 exemplaires).* 84

Après la publication de la 4<sup>me</sup> livraison les prix seront portés à 45, 70 et 100 fr.

Le même ouvrage est aussi publié en langue allemande;

Chaque livraison, *grand in-4°, papier fin*..... 40 fr.

— *papier vélin*..... 60

et après la publication de la 4<sup>me</sup> livraison..... 45 et 70 fr.

ON SOUSCRIT AUSSI, A PARIS, CHEZ

FIRMIN DIDOT, rue Jacob, N° 24.  
DEBURE frères, rue Serpente, N° 7.

TREUTTEL et WITTEN, rue de Broglie, N° 7.  
A. SCHUBART, rue de Choiseul, N° 4.

A COPENHAGUE, chez GYLDENDAL (Deichmann); BRUMMER; REITZEL.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez S. FLORENT et HADER.

A VIENNE, chez ARYARIA et C<sup>ie</sup>; P.J. SCHALLRACHER.

A MANHEIM, chez ARTARIA et FONTAINE.

A FRANCFORT, chez C. JUGEL.

A AMSTERDAM, chez DEFOUR et C<sup>ie</sup>; MEIJER et C<sup>ie</sup>.

A MILAN, chez G. SILVESTRI; STELLA.

A FLORENCE, chez ARDIZZI et C<sup>ie</sup>.

A ROME, chez F. et N. DE ROMANIS.

A NAPLES, chez SCARFATI et STABILE.

A STUTTGART, chez COTTA, ÉDITEUR.

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

# Voyages et Recherches DANS LA GRÈCE,

Ouvrage en huit Livraisons,

ORNÉ D'UN GRAND NOMBRE DE MONUMENTS INÉDITS, RÉCEMMENT DÉCOUVERTS, AINSI QUE DE  
CARTES ET DE VIGNETTES;

PAR LE CHEV<sup>er</sup> P. O. BRÖNDSTED,

MEMBRE DE L'UNIVERSITÉ DE COPENHAGUE ET DE PLUSIEURS ACADEMIES, AGENT DE LA COCCE DE DANEMARK  
AUPRES DU SAINT SIÈGE.

Première Livraison.



Paris,

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE,

Fils et Successeur de Antoine-Augustin Renouard.

RUE DE TOURNON, N° 6.

1826.



Til

Deres Excellence

Geheime Statsminister v. Møsting



AKADEMIA



ΔΟΗΝΩΝ

med sand Høragtelse og Ørbøghed

fra Forfatteren

London den 27 July 1826.



AKAΔHMIA



Voyages et Recherches

EN

ΑΘΗΝΑΙ  
GRÈCE.



# VOYAGES DANS LA GRÈCE

ACCOMPAGNÉS

DE RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES,

ET SUIVIS

D'UN APERÇU HISTORIQUE SUR TOUTES LES ENTREPRISES DE CE GENRE QUI ONT EU LIEU  
EN GRÈCE DEPUIS PAUSANIAS JUSQU'À NOTRE TEMPS ;

OUVRAGE ORNÉ D'UN GRAND NOMBRE DE MONUMENTS INÉDITS, RÉCEMMENT DÉCOUVERTS, AINSI QUE DE  
CARTES ET DE VIGNETTES.

Dédié à S. M. le Roi de Danemark,  
ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΑΣ  
P. O. BRONSTED.



L'AUTEUR se propose de présenter au public les résultats du séjour qu'il a fait en Grèce et des recherches auxquelles il s'y est livré avec ses compagnons de voyage, dans les années 1811, 1812, 1813, et plus tard en 1820.

Les personnes qui s'intéressent à la Grèce, à ses arts et à son histoire, n'ignorent pas qu'une société d'artistes et de savants, dont l'auteur avait le bonheur de faire partie, entreprit et exécuta, depuis 1811 jusqu'en 1814, une suite de voyages et de recherches dans la Grèce européenne et dans quelques parties de la Grèce asiatique, où elle obtint les résultats les plus importants, qui ont augmenté considérablement ce que l'âge actuel possède de beaux monuments de l'art antique des Grecs, ou qui, appartenant aux monuments proprement dits historiques, intéressent les études archéologiques, et jettent de nouvelles lumières sur les institutions publiques et privées, ainsi que sur les rapports politiques et commerciaux de ce peuple illustre.

L'ouvrage que nous annonçons a pour but d'exposer ces résultats, de rendre compte des voyages et des entreprises qui les ont produits, et de fixer leur place dans l'ensemble des travaux faits de notre temps pour augmenter ou pour rectifier nos connaissances sur la Grèce ancienne et moderne.

Depuis son retour de la Grèce, l'auteur, bien que distrait par beaucoup d'autres travaux, ne perdit jamais de vue l'objet de ses plus chères occupations, celui d'étudier à fond et de rédiger,



avec tout le soin dont il est capable, les nombreux matériaux qu'il avait rapportés de ce pays classique. Il n'a pas non plus négligé de comparer les fruits de son propre voyage avec l'ensemble des résultats obtenus par les précédents voyageurs. Les mêmes motifs l'ont déterminé à entreprendre, en 1820, un autre voyage dans les îles Ioniennes et en Sicile, afin de rectifier ses idées sur plusieurs points importants, et surtout afin de pouvoir comparer les monuments siciliens avec ceux de la Grèce proprement dite : car, qui est-ce qui fut jamais assez préparé pour un voyage scientifique dans le pays des Hellènes ?

De cinq amis qui passèrent ensemble en Grèce pour puiser à la source même de l'instruction classique, trois seulement revinrent dans leur patrie ; le docteur G. Koës et le baron Haller de Hallerstein moururent en Grèce. Un des vœux que l'auteur a le plus à cœur est de faire connaître le mérite de ces hommes excellents, et d'honorer leur mémoire par un ouvrage qu'il se plaît à regarder comme un monument modeste élevé sur leurs tombeaux ; il sait que leurs compagnons de voyage et les siens, MM. le baron O. M. de Stackelberg et F. Linckh, sont pénétrés des mêmes sentiments.

La nature variée des matériaux dont doit se composer cet ouvrage nous défendait d'adopter la forme ordinaire des productions littéraires appelées *Voyages*, c'est-à-dire, celle d'un récit qui suivit chronologiquement les différentes excursions et entreprises dont il peut être question. Comme il s'agit ici à la fois d'archéologie, d'histoire, de géographie, des monuments et des peuples ; comme un objet découvert en 1811 ou 1812 se trouve souvent expliqué par d'autres objets trouvés ou considérés en 1820 et 1821, et l'auteur se proposant de promener le lecteur tantôt dans la Grèce ancienne, tantôt dans la Grèce moderne, il a dû renoncer à une forme qui aurait entraîné des répétitions nombreuses ; car l'objet principal qu'on se propose est de tirer des journaux de voyages et des portefeuilles de l'auteur tout ce qui lui a paru nouveau, remarquable et important sous quelque rapport, soit pour la science, soit pour l'art, soit enfin pour la connaissance des localités et de la Grèce actuelle ; de réunir ces matériaux choisis avec la portée historique la plus rigoureuse, et de les expliquer, autant que ses forces le lui permettent, à l'aide des connaissances qui constituent l'érudition moderne.

En comparant tant de monuments d'espèces différentes, l'auteur s'est convaincu de plus en plus combien les productions du génie et de l'esprit des Grecs se complètent et s'expliquent les unes par les autres ; persuasion qui le détermina surtout à n'épargner ni soins ni dépenses pour que les monuments véritablement grecs qui comparaitraient pour la première fois gravés et expliqués dans cet ouvrage fussent publiés d'une manière digne du génie de la contrée célèbre à laquelle ils appartiennent. Les grandes planches représenteront tantôt des ouvrages de sculpture inédits, tantôt des vases de bronze récemment découverts, tantôt des vues de sites les plus remarquables. On y joindra aussi des cartes géographiques et des plans de topographie, des fac-simile d'inscriptions inédites, et de simples traits d'une foule d'autres objets qui seront classés d'après l'ordre même des matières auxquelles ils se rapportent. A l'égard de monuments plus petits, qui néanmoins sont d'un grand intérêt et fournissent souvent des lumières inattendues, tels que médailles inédites ou rares, pierres gravées, figurines en bronze ou en terre cuite, etc., on s'est déterminé à procéder à peu près, dans la publication de ces monuments, comme le hasard les a fait tomber entre les mains du voyageur. C'est rarement que ces petits témoignages de la vie publique et des habitudes des Grecs s'offrent à lui entièrement isolés. La fortune les conduit volontiers entre les mains de l'étranger, que le peuple voit occupé à la recherche d'autres monuments helléniques. Souvent, vers le soir, les plus belles médailles antiques, et quelquefois des pierres gravées, des figurines en bronze ou en argile, des pâtes antiques de diverse matière sont apportées au voyageur et viennent le réjouir, comme une nouvelle récompense de sa jour-



née laborieuse ; et comme une sorte d'hommage inattendu du génie invisible qui plane encore sur la Grèce ; ainsi, dans l'ouvrage que nous annonçons, toute cette classe de monuments, d'une moindre dimension, mais non pas d'une moindre valeur, sera distribuée successivement dans les diverses livraisons, tantôt à raison de la matière même à laquelle ils se rapportent, tantôt comme des vignettes et des culs-de-lampe en tête ou à la fin des chapitres. Gravés nettement et avec la plus grande fidélité, ils intéresseront sûrement le connaisseur, et ils plairont, comme les plus beaux ornements possibles, même à celui qui n'est pas versé dans l'art numismatique et dans la connaissance des pierres gravées.

Chaque section sera accompagnée d'une *explication des planches*, qui fera connaître suffisamment tous les objets d'art représentés par le burin, ou renverra à la partie du texte qui en contient l'explication. Pour faciliter la recherche, chaque planche, de quelque espèce qu'elle soit, celle qui sera exécutée avec le plus grand soin, aussi-bien que le simple trait ou le fac-simile d'une inscription, portera un numéro, qui sera répété dans la table des planches à la fin de la section, et au moyen duquel on trouvera sur-le-champ l'explication que l'on cherche. Les soins que l'auteur a pris pour s'assurer d'une exécution parfaite pouvant n'être pas encore une garantie suffisante, nous citerons ici les noms de quelques-uns des artistes distingués qui ont travaillé ou qui travaillent encore aux dessins ou à la gravure des planches, tels que MM. Bettelini, Dupré, Lindau, Marchetti, Podio, Reinhart, Riepenhausen, Ruspi, Rusweigh, Sarti, Testa, etc., à Rome ; MM. Benard, de Clugny, Saint-Ange Desmaisons, Fauchery, Garson, Haey, Mongeot, B. Roger, Schræder, Simonet, P. Tardieu, etc., à Paris.

La publication par livraisons a paru la plus commode pour le public, pour l'auteur même, enfin pour les artistes occupés à une entreprise dont l'exécution exigera un certain laps de temps. La souscription est ouverte pour huit livraisons, qui formeront le tout, et seront terminées par un aperçu général de tous les voyages ou plutôt de toutes les recherches scientifiques entreprises en Grèce depuis Pausanias jusqu'à nos jours. L'auteur espère fournir trois ou quatre livraisons, c'est-à-dire la moitié de l'ouvrage dans le courant de l'année prochaine ; et le tout pourra être achevé dans deux ou trois ans.

L'impression du texte est confiée à MM. FIRMIN DIDOT, père et fils. — Les planches seront tirées par MM. DURAND et SAUVÉ.

Paris, Décembre 1825.

#### APERÇU DES PRINCIPALES MATIÈRES QUI SERONT TRAITÉES SUCCESSIVEMENT DANS LES DIFFÉRENTES LIVRAISONS.

- |   |   |   |
|---|---|---|
| I <sup>re</sup> LIVRAISON. Coup-d'œil sur les voyages et recherches qui ont donné lieu à cet ouvrage. — Voyage d'Athènes à l'île de Céos. État actuel, histoire, archéologie et géographie de cette île remarquable. — Fouilles et découvertes faites dans les ruines de l'ancienne ville de Carthæa. — Résultat de cette entreprise, avec des cartes géographiques, des inscriptions et des vignettes. — Retour à Athènes. | V | faites en Albanie (Épire). L'état politique de ces contrées en 1812 sous Aly-pacha de Tépéli. Portrait de cet homme extraordinaire et relation de ses divers entretiens avec l'auteur.  |
| II <sup>e</sup> LIVRAISON. Suite des recherches faites à Céos. — Considérations sur quelques points touchant les monuments et l'histoire de l'île de Therma. — Observations   | V | III <sup>e</sup> LIVRAISON. Bronzes découverts dans les environs de Siris. Description et explication de ces monuments. Leur importance pour l'histoire de l'art des Grecs. Comparaison avec d'autres ouvrages d'origine grecque. Représentation et explication de plusieurs monuments inédits rapprochés des bronzes de Siris. Résultat de ces recherches. |
|   | V | IV <sup>e</sup> LIVRAISON. Départ d'Athènes, et voyage par Co-  |



rinthe, Sicyone, Stymphale et Phénée. Découverte des sources et de la chute du Styx dans les montagnes de Nonacris. Topographie de cette partie remarquable de l'Arcadie. Examen des assertions singulières des anciens au sujet de la qualité de l'eau du Styx, et résultat de l'analyse chimique de cette eau. — Départ de Phénée. Voyage par Tripolitza, Caritena et Andritzena aux ruines du temple d'Apollon à Bassa, près de Phigalie. — Long séjour auprès de ce temple et histoire des fondations. — Résultat de cette entreprise.

V<sup>e</sup> LIVRAISON. Topographie de Phigalie et des environs de la Nèda, d'Ira, etc. — Examen critique des fables relatives aux Amazones et aux Centaures, pour servir d'introduction à l'exposé des sculptures de la frise du temple d'Apollon des Phigaliens. — Explication de ces ornements du temple, conformément aux dessins faits sur les marbres originaux par le baron de Stackelberg. — Voyage de Phigalie à Mistra, aux ruines de Sparte et d'Amicyles, et de là par le Taygète à Calamata (Calamata), et à Ithome (Mauromati). Retour, par l'Élide et Olympie, à Patras.

VI<sup>e</sup> LIVRAISON. Séjour à Delphes (Castris), et voyage par la Béotie, l'Eubée et la Thessalie. — Remarques sur

Larisse, la vallée de Tempé, les montagnes de Thessalie et le golfe Pélasgique. — Du mythe des Argonautes et de son emploi dans les monuments de l'art. — Vase de bronze relatif à cette série mythologique. — Autres vases de bronze inédits, représentant des sujets analogues.

VII<sup>e</sup> LIVRAISON. Excursion à Égée. Géographie et archéologie de cette île. Séjour auprès du grand temple. De la découverte faite par MM. de Haller, Cockerell, Linckh et Foster, des statues du fronton de cet édifice. Représentation et description de ces ouvrages originaux, sortis de l'école d'Égée. Essai d'une explication de ces compositions sous le double rapport de l'art et du sujet représenté.

VIII<sup>e</sup> LIVRAISON. Coup-d'œil sur toutes les contrées grecques en Europe, depuis les monts Acrocérauniens, le Pinde et l'Olympe, jusqu'au Taygète. Observations comparatives sur les Grecs anciens et modernes. Vues sur la destinée future de ce peuple. — Aperçu historique de tous les voyages scientifiques entrepris en Grèce depuis Pausanias jusqu'à nos jours. — Résultat de cet aperçu, et indication de nouvelles recherches qu'on pourrait faire en Grèce, avec grande probabilité de succès.

Table générale des matières contenues dans tout l'ouvrage.

### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le prix de chaque livraison sera :

Grand in-4°, papier fin.....	40 fr.
Grand in-4°, papier vélin.....	60 fr.
In-fol. papier vélin (tiré à 50 exemplaires).....	84 fr.

Après la publication de la 4<sup>e</sup> livraison les prix seront portés, pour les non-souscripteurs, à 45 fr., 70 fr. et 100 fr.

Le même ouvrage est aussi publié en langue allemande; chaque livraison :

Grand in-4°, papier fin.....	40 fr.
Grand in-4°, papier vélin.....	60 fr.

Et après la publication de la 4<sup>e</sup> livraison, pour les non-souscripteurs, 45 fr. et 70 fr.

La première livraison de chacune des deux éditions française et allemande paraîtra dans le courant du mois de Janvier 1826.

ON SOUSCRIT A PARIS,

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 6.

Et chez  
 A. SCHUBART, rue Choiseul, n° 4.  
 FIRMIN DIDOT, rue Jacob, n° 24.  
 DEBURE frères, rue Serpente, n° 7.  
 TREUTTEL et WURTZ, rue Bourbon, n° 17.  
 chez GYLDENDAL (Deichmann).  
 — BRUMMER.  
 A COPENHAGUE,  
 A STUTTGART, chez COTTA, éditeur.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez S. FLORENT et HAUER.  
 A VIENNE, chez ARTARIA et C<sup>ie</sup>.  
 A FRANCFORT, chez JUGEL.  
 A AMSTERDAM, chez DUFOUR et C<sup>ie</sup>; MULLER et C<sup>ie</sup>.  
 A MILAN, chez STELLA; G. SILVESTRI.  
 A FLORENCE, chez AUDIN et C.  
 A ROME, chez DE ROMANIS.  
 A NAPLES, chez SCARPATI et STARITA.



# Voyages DANS LA GRÈCE

ACCOMPAGNÉS

DE RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES,  
ET SUIVIS D'UN APERÇU SUR TOUTES LES ENTREPRISES SCIENTIFIQUES QUI ONT EU  
LIEU EN GRÈCE DEPUIS PAUSANIAS JUSQU'À NOS JOURS;

*Ouvrage en huit Livraisons,*

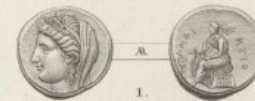
ORNÉ D'UN GRAND NOMBRE DE MONUMENTS INÉDITS, RÉCEMMENT DÉCOUVERTS, AINSI QUÉ DE  
CARTES ET DE VIGNETTES,

Dédié à S. M. le Roi de Danemark,

ΑΟΗΝΩΝ  
PAR P. O. LEONSTED,

CHEVALIER DE L'ORDRE DE DANERROG, MEMBRE DE L'UNIVERSITÉ DE COPENHAGUE ET DE PLUSIEURS ACADEMIES,  
AGENT DE LA COUR DE DANEMARK AUPRÈS DU SAINT SIÈGE.

*Première Livraison.*



Paris,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, IMPRIMEUR DU ROI,  
RUE JACOB, N° 24.

1826.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ





AKAΔHMIA



## Table des principales Matières.

DÉDICACE.....	Page VII
PRÉFACE.....	IX—XX
DE L'ÎLE DE CÉOS, aujourd'hui Zéa; des quatre villes anciennes de cette île; de sa géographie, de son archéologie et de son histoire, avec la description des monuments découverts par le moyen des fouilles dans les ruines de Carthaea.....	Page I et suiv.
PREMIÈRE PARTIE. TOPOGRAPHIE.....	3 et suiv.
I <sup>re</sup> CHAP. Voyage d'Athènes à travers l'Attique à l'île de Zéa; Hymettos; Raphitlimani. Beau port de Zéa, de tout temps fréquenté.....	3—4 5
Caractère de la nature en Grèce.....	6
Amour des insulaires grecs pour leur pays.....	7
Productions de l'île de Zéa.....	8
Causes de la décadence de cette île.....	9
Situation de la ville moderne.....	10
Indications des anciens auteurs sur les quatre villes de Céos.....	11
Opinions des habitants actuels à ce sujet.....	<i>ibid.</i>
Route qui conduit aux ruines de <i>Tes Polés</i> .....	12
II <sup>me</sup> CHAP. Situation des ruines de <i>Tes Polés</i> .....	13—14
Traces entrecroisées dans ces ruines.....	15—17
Monuments d'artefices qui prouvent que les ruines ne sont pas celles d'Ioulis mais de <i>Carthaea</i> .....	18
Continuation des fouilles entreprises dans les ruines de Carthaea.....	18—24
III <sup>me</sup> CHAP. Excursion à <i>Koundouro</i> . Couvent d' <i>Agia-Marina</i> . Tour antique.....	25
Situation de l'ancienne ville dont les ruines sont appelées <i>Koundouro</i> .....	26
IV <sup>me</sup> CHAP. Monuments antiques de la ville moderne.....	27
Traces d'un temple d'Apollon. Inscriptions. Grotte.....	28—29
Lion colossal taillé dans le roc.....	30
Mythe local qui donna lieu à ce monument.....	31
Traces d'une ancienne ville près du port.....	<i>ibid.</i>
Résultats des recherches topographiques.....	32—35
SECONDE PARTIE. ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE.....	36 et suiv.
V <sup>me</sup> CHAP. Temps fabuleux. Révolutions naturelles des époques ante-helléniques.....	36
Premiers habitants de l'île.....	37
Établissement des Cariens et des Crétois dans les Cyclades.....	38
<i>Hydroussa</i> , l'île des Nymphes. Ignorance des Hellènes eux-mêmes sur l'archéologie de l'île avant l'arrivée de Céos le Naupactien.....	39
L'archéologie locale des Céens roule sur le culte très-ancien de <i>Phébus</i> , de <i>Bacchus</i> et des <i>Nymphes</i> , ainsi que sur celui des deux héros fondateurs, <i>Aristée</i> et <i>Céos</i> .....	40
Exposé du mythe et du culte d' <i>Aristée</i> .....	41—48
Culte d' <i>Artemis</i> .....	48
— d' <i>Aphrodite</i> .....	49
— de Jupiter <i>ikméos</i> .....	<i>ibid.</i>



VI		TABLE DES PRINCIPALES MATIÈRES.	
V <sup>ème</sup> CHAP.	Culte de Bacchus et des Nymphes . . . . .	Page	50
	— du héros fondateur Céos . . . . .		51
	— d'Athène <i>Nedousia</i> . . . . .		<i>ibid.</i>
	Mythes de Cyparisse, d'Hermocharès et Ctésylla, d'Acontios et Cydippe . . . . .		52
VI <sup>ème</sup> CHAP.	Colonies Arcadienne et Naupactienne fondées à Céos . . . . .		53—54
	Opinions des auteurs grecs à ce sujet . . . . .		55
	Immigration ionienne. Temps historiques . . . . .		56—58
	Ancienne ligue des Cyclades ou des Amphictions déliens . . . . .		58—59
	Influence d'Athènes sur cette ligue . . . . .		59
	But de l'antique fédération des Cyclades changé d'après les convenances d'Athènes . . . . .		60
	Ligue des Cyclades paralysée, mais non pas détruite par la prépondérance d'Athènes . . . . .		61
	État heureux des îles grecques avant les guerres des Perses . . . . .		62
	Preuve tirée de la qualité des anciennes médailles de Céos . . . . .		<i>ibid.</i>
	Autre preuve tirée d'une coutume singulière et sévère des Céiens . . . . .		63
	Rapports des auteurs anciens à ce sujet . . . . .		64—65
	Bon ordre et discipline des Céiens . . . . .		66
	Céiens célèbres : Simonide, Bacchylide, Prodicus, Erasistrate et Ariston . . . . .		66—68
VII <sup>ème</sup> CHAP.	Céos alliée d'Érétie, et à quelle époque . . . . .		68—69
	Domination des Perses dans les îles après la guerre ionienne . . . . .		70
	Les insulaires grecs abandonnent bientôt l'alliance de la Perse . . . . .		72
	Vaisseaux d'une des Cyclades (de Céos) dans la flotte grecque à Artémisium . . . . .		<i>ibid.</i>
	— de six ou sept îles cyclades dans la flotte grecque à Salamine . . . . .		72—73
	Les Cyclades après la bataille de Salamine . . . . .		73
	Quelle part les insulaires eurent à la journée de Platée . . . . .		74
	Hégémonie échue aux Athéniens après la bataille de Mycale . . . . .		<i>ibid.</i>
	Situation des insulaires durant l'empire athénien . . . . .		75—76
	Quelle forme de gouvernement convient mieux à la Grèce . . . . .		76

AKAΔHMIA  
Fac-simile des inscriptions déterrées dans les ruines de Carthæa (Planches XVI—XXV).

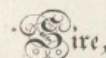
#### SUPPLÉMENTS. [B]

N <sup>o</sup> I.	Sur l'île d'Helena (Macronisi) . . . . .	Page	77
II.	Héraclide-de-Pont sur l'île de Céos . . . . .		78
III.	Sur le climat et les productions de l'île . . . . .		79
IV.	Sur la géographie et la topographie de l'île . . . . .		85
V.	Sur le récit de Nicandre concernant le mythe local de Ctésylla . . . . .		94
VI.	Sur la mort volontaire des vieillards à Céos . . . . .		97
VII.	Simonide à Carthæa. École pour les chœurs près du temple d'Apollon . . . . .		98
VIII.	Inscription olympique d'après Pausanias (V, 23) comparée avec l'énumération faite par Hérodote (IX, 28 et suiv.) des troupes grecques à Platée . . . . .		101
CONCLUSION. RETOUR À ATHÈNES . . . . .			109
EXPLICATION DES PLANCHES . . . . .			113 et suiv.

A SA MAJESTÉ

FRÉDÉRIC VI.

ROI DE DANEMARK.



EN me permettant de publier sous les augustes auspices de VOTRE MAJESTÉ, un ouvrage destiné à faire mieux connaître quelques parties de cette Grèce, si intéressante par ses monuments, et si belle encore dans ses ruines, VOTRE MAJESTÉ a daigné m'accorder tout à la fois le plus digne prix de mes travaux, et le témoignage le plus flatteur de l'intérêt qu'Elle n'a cessé de prendre à ces voyages. Mais cette faveur même, si précieuse pour le fidèle sujet de VOTRE MAJESTÉ, impose en même temps à l'homme qu'elle honore, une obligation bien redoutable. L'histoire atteste que les Rois de Danemark n'ont jamais favorisé de cette manière que des travaux d'un ordre supérieur. Les voyages de *Carsten Niebuhr*, la *Flora Danica*, et tant d'autres utiles ou excellents écrits, rendent témoignage du goût éclairé, autant que de l'âme généreuse de ces princes; et les muses sacrées de *Klopstock* et d'*Ewald*, de concert avec l'histoire des sciences, transmettront à la dernière postérité cet éloge des sages et pacifiques Souverains de ma patrie.

De pareils exemples sont bien faits pour intimider l'auteur de cet ouvrage, qui ne se recommande à l'attention de son prince que par la pureté de ses intentions, et par le sentiment d'un devoir fidèlement rempli. C'est en effet ce sentiment du devoir qui me



détermine à soumettre au jugement des hommes instruits, les principaux résultats de mes voyages, dont j'ai sans doute été bien moins redevable à mes mérites personnels, qu'à un destin favorable; et ce ne peut être que le même sentiment qui me porte à offrir à mon Roi, dans ce jour célébré par tous les sujets de la monarchie danoise, l'hommage de mes faibles travaux.

Puisse du moins cet hommage du zèle et de la reconnaissance être accueilli dans ce jour avec cette indulgence que VOTRE MAJESTÉ et son auguste famille daignèrent me témoigner, lorsqu'Elles entendirent naguère la lecture de quelques parties du journal de ces voyages! C'est le seul vœu qu'ose encore former,

Sire,

de Votre Majesté,

PARIS, le 28 Octobre, 1825.

*Le très-humble et très-fidèle Sujet,  
Pierre Olaus Brøndsted.*



## Préface.

UN ouvrage qui a plutôt pour but d'exposer des observations et des faits, que de communiquer des vues et des opinions particulières, ne paraît pas avoir besoin d'une préface ou d'une introduction bien détaillée; il suffira d'en faire connaître le motif et le plan.

L'auteur, quel qu'il soit, d'un ouvrage littéraire, fait mieux sans doute d'oublier sa personne, pour ne laisser parler que ses œuvres. C'est un principe dont il n'est guère permis de s'écarter que dans le cas où les rapports personnels de cet auteur jettent du jour sur l'objet même de son travail; alors en effet le silence au sujet de quelques-uns de ces rapports, cessant d'être de la modestie, peut ressembler à de l'affectation.

Telle est précisément la position où je me trouve, en publiant le présent écrit; mais, sans vouloir décider à donner au public les renseignements suivants, qui, bien que succincts, seront peut-être suffisants pour l'objet que je me propose.

Des goûts semblables et des études communes m'avaient lié, dans ma jeunesse, à l'université de Copenhague, avec *G. H. C. Koës*. Ce qui nous attachait par-dessus tout l'un à l'autre, c'était le vif désir d'approfondir la langue et l'antiquité grecques; c'était encore un penchant décidé pour la musique, et une tendance également prononcée, quoique bien vague encore, vers un but scientifique, que nous entrevoyions dans le lointain. Koës était plus avancé que moi dans certaines connaissances, je le devançais dans d'autres; nous mettions en commun le faible savoir que possédait chacun de nous; et il se complétait, en quelque sorte, par un échange mutuel. — Ce jeune homme, mort en Grèce, à peine âgé de 28 ans, était doué d'un des cœurs les plus généreux que j'aie rencontrés dans ma vie. Orné de précieuses facultés naturelles, il était encore plus distingué par la noblesse et la force de son caractère. A un esprit de justice inaltérable, il joignait une persévérance de volonté, toujours bien rare, surtout dans un corps faiblement constitué, et avec une santé chancelante. La netteté de son esprit lui indiquait promptement en toutes choses le chemin



qu'il fallait prendre; et ce chemin une fois choisi, il y persévérât avec une fermeté et une énergie capables de surmonter tous les obstacles.

Mon application se fortifia, et mon esprit s'étendit par le commerce et par l'exemple de cet ami; de son côté, il attacha quelque prix aux dispositions qu'il remarqua en moi; l'expérience manquait encore à notre jeunesse; mais par nos entretiens journaliers et par une étude assidue du grec, nous sentîmes se développer insensiblement en nous, jusqu'à un certain degré de fixité, l'idée souvent abandonnée et toujours reprise, de l'utilité et même de la nécessité de connaître personnellement la Grèce; et le désir de visiter le pays où avaient vécu, agi et écrit ces génies supérieurs, se transforma insensiblement en une ferme résolution. Nous espérions y voir luire pour nous un jour tout nouveau (que n'espère-t-on pas dans l'ardente jeunesse!); nous envisagions, dans les observations que nous aurions occasion d'y faire chaque jour, une source intarissable de plaisir et d'instruction, en même temps que, dans les recherches sérieuses auxquelles nous avions l'intention de nous y livrer, nous nous promettions la solution de difficultés de plus d'un genre; sous ce dernier rapport au moins notre attente n'a point été trompée.

La résolution d'aller en Grèce, après quelques études préparatoires en France et en Italie qui nous paraissaient nécessaires, et qui l'étaient en effet plus qu'il ne nous semblait alors, eut une grande influence sur nous deux, particulièrement sur moi, dont l'activité était plus agée et moins réglée. Tout enthousiasme, même pour une chose que nous ne trouvâmes pas immédiatement présente, donne du ressort à l'esprit, parce qu'enfin c'est une passion, et que toute passion est exclusive; la nature le veut ainsi, attendu que les forces et les facultés individuelles étant bornées en elles-mêmes, cette concentration devient pour elles un principe d'action et un moyen d'énergie.

Pendant notre séjour à Paris, dans les années 1807 et 1808, nous eûmes infiniment à nous louer de la bienveillance de plusieurs hommes distingués. Ce qui fut surtout avantageux pour nous, ce fut l'extrême complaisance avec laquelle les conservateurs du cabinet des antiques et de la Bibliothèque du Roi favorisèrent nos recherches. C'est là aussi que nous fîmes la connaissance de *Ch. B. Hase*. Il s'établit bientôt entre nous et ce savant, non moins distingué par ses qualités sociales, que par son mérite comme érudit, des communications fréquentes, qui furent très-instructives pour Koës et pour moi, et qui produisirent, peu-à-peu, entre nous, une affection sincère et profonde. Ce fut l'amitié de Hase, toujours la même de près comme de loin, ainsi que dans toutes les circonstances, toujours également affectueuse et désintéressée, qui nous convainquit de l'exacte vérité d'un mot d'Euripide qui pourrait sembler



tenir de l'exagération<sup>1</sup>. Koës en conserva toujours un sentiment profond de reconnaissance; et je le conserverai de même jusqu'au dernier jour de ma vie.

Tandis que nous nous livrions, dans la grande Bibliothèque de Paris, à des recherches pour notre voyage et pour quelques autres objets, nous fîmes aussi la connaissance de plusieurs savants étrangers, entre autres de deux savants Allemands, auteurs d'ouvrages recommandables, Bast et Bredow, morts depuis, qui, à la même époque, fréquentaient le cabinet des manuscrits. Ce dernier a laissé dans un ouvrage estimable un petit monument public de ces relations amicales et de nos réunions journalières<sup>2</sup>.

Les études que nous fîmes ensuite dans les années 1809 et 1810, en Italie, surtout à Rome, dans le but de nous familiariser de plus en plus avec les grands débris de l'antiquité classique, nous confirmèrent davantage dans la résolution prise auparavant de voyager en Grèce. Le genre de nos études nous eut bientôt rapprochés de plusieurs jeunes gens de notre âge, dont le séjour à Rome avait pour principal objet, de perfectionner leur goût et leur habileté dans les arts. Je dus à leur société la récréation la plus agréable et plus d'une fois aussi l'instruction la plus solide. Dans ces entretiens avec nos amis versés dans les arts, il fut, comme de raison, fréquemment question du projet arrêté par Koës et par moi, de visiter la Grèce; et souvent aussi le désir de faire ce voyage en commun fut exprimé au milieu de nous. Enfin, au printemps de 1810, plusieurs obstacles, causés par les conjonctures politiques, ayant été levés, et les passeports, ainsi que les lettres de recommandation que nous avions demandées auparavant, nous étant arrivés de Constantinople à Corfou<sup>3</sup>, trois de nos amis, le Baron *Haller de Hallerstein*, natif de Nuremberg, *M. I. Linckh* de Wurtemberg, et le Baron *O. M. de Stackelberg* de l'Estonie, se décidèrent à quitter pour quelque temps les occupations paisibles qui les retenaient à Rome, afin de chercher avec nous une nouvelle source d'instruction.

Rien ne pouvait venir plus à propos; car bien des connaissances théoriques et pratiques qui manquaient à Koës et à moi, entrèrent pour ainsi dire par là dans notre petit cercle. D'ailleurs l'assistance mutuelle de cinq personnes animées des mêmes sentiments paraissait devoir inspirer à chacune en particulier plus de confiance, de courage et de résolution. Cette espérance fut parfaitement réalisée dans les années suivantes où notre activité eut à s'exercer de

<sup>1</sup> *Orestes*, v. 804 :

Μυρίον ἀρίστον ὄραϊον ἀνδρὶ κατὰ θεὸν φίλος.

<sup>2</sup> *Epistola Parisienses*, etc. editæ a G. G.

*Bredow*. Lipsiæ, 1812, in-8<sup>o</sup>.

<sup>3</sup> Où commandait alors le général *Dontzlot*, qui nous combla de prévenances et d'honnêtetés.



diverses manières, souvent contre des difficultés plus ou moins graves, quelquefois même contre des dangers. Mais aucun des membres de notre petite société ne mérita sous ce rapport plus d'éloges que le généreux *Haller*, caractère d'une trempe qu'on retrouverait plutôt dans Plutarque ou dans Tacite, que dans la vie réelle de notre temps. Sa tendresse et son dévouement pour ses amis étaient sans bornes; mais malheureusement la rigueur plus que stoïque qu'il exerçait envers lui-même ne l'était pas moins. La sévérité qu'il mettait à accomplir ses devoirs, se manifestait même dans ces occasions où l'amitié la plus exigeante doute de ses droits. Ce sentiment du devoir, poussé jusqu'à l'exaltation, cette espèce de maladie qui n'attaque que les belles âmes, fut souvent entre nous l'objet de discussions amicales et de doux reproches, et nous appelions souvent en badinant notre cher Haller un *heautontimorumenos*, badinage que nous n'aurions pas dû nous permettre, puisque le mal, en quelque sorte organique chez lui, n'était pas de nature à céder aux plaisanteries, non plus qu'aux reproches de l'amitié. Le mal devint sérieux en ce qu'il entraîna Haller dans une trop grande activité, et lui fit prolonger son séjour en Grèce bien plus qu'il n'avait eu d'abord dessein de le faire. Une accumulation d'affaires, dont quelques unes lui avaient été confiées par un personnage illustre\*, qui savait apprécier cet excellent homme, et trop d'application affaiblirent sa santé naturellement forte et robuste; et son corps, d'ailleurs endurci à la fatigue, succomba enfin aux atteintes d'une fièvre de longueur. C'est à juste titre qu'on peut appliquer à Haller, le vers élogique que Xénophon fait du Lacédémonien Diphridas: « *Les voluptés du corps n'avaient point de prise sur lui; mais quelque chose qu'il fit, il la faisait de toute son âme* ».

Lorsque nous visitâmes la Grèce Européenne dans le cours des années 1810 à 1813, il s'y trouvait aussi plusieurs Anglais, en partie d'un esprit très-cultivé. Un heureux hasard nous fit rencontrer dès notre premier séjour à Athènes, dans l'automne de 1810, MM. *R. Cockerell* et son compagnon *J. Foster*. Ce ne fut pas seulement pour Haller, qui s'accordait si bien avec Cockerell par son talent et son amour pour les arts, mais aussi pour nous tous que cette connaissance devint un bonheur et une source d'avantages et d'agréments réciproques. Les profondes recherches de Haller et Cockerell sur l'architecture ne furent

\* S. M. le Roi actuel de Bavière LOUIS I<sup>er</sup>, qui embrasse avec une affection égale l'érudition et les arts, et qui jouit de la vénération non-seulement de tous les Allemands, mais encore d'autres peuples.

\* Xénophon, Hellenic. l. IV, cap. viii, § 22:.... Οὐδὲ γὰρ ἐκράτουν αὐτοῦ αἱ τοῦ σώματος ἐδοναί, ἀλλ' αἱ, πρὸς ἃ γὰρ ἐργαζο, τούτῳ ἐπράττον.



pas seulement instructives pour les architectes eux-mêmes; elles occasionnèrent les fouilles des temples d'Égine, de Bassa auprès de Phigalie; et jusqu'à un certain point, elles donnèrent aussi lieu aux fouilles de Carthæa; entreprises, dont les résultats, importants au-delà de notre attente, ont augmenté considérablement ce que l'âge actuel possède de beaux monuments de l'art antique des Grecs, en même temps qu'ils ont enrichi le domaine des études archéologiques d'un assez grand nombre de monuments écrits de différentes époques. Remarquons ici en passant que de pareils résultats répondent mieux que tout ce qu'on peut imaginer, à la question si souvent reproduite, de savoir *ce qu'on pourrait trouver en Grèce en fait de monuments ensevelis*. C'est surtout ici que l'antique adage *quiconque cherchera; trouvera*, rencontre sa rigoureuse application. Ce n'est pas que les recherches sérieuses ne soient accompagnées en Grèce de difficultés réelles. Mais ce qui est sûr, c'est que la principale condition du succès, y réside, bien moins dans les circonstances locales ou dans les ressources du dehors, que *dans le voyageur même*, dans les qualités qu'il ne peut s'y procurer par l'or ou par la force, mais qu'il doit y apporter, je veux dire, un esprit imbu de l'antiquité grecque, une âme pénétrée de vénération pour le génie de ce peuple merveilleux. Là où manque cette chaleur intérieure, cet enthousiasme profond, on ne trouvera pas non plus de mobile assez puissant pour se mettre au-dessus des privations inséparables d'un voyage de quelque durée dans la Grèce actuelle, surtout si ce voyage n'est pas entrecoupé avec des moyens de fortune considérables. Toute autre impulsion, fut-ce même le plus vif désir de s'instruire (pour ne pas parler de motifs plus faibles, tels que la curiosité et la vanité), s'use et se fatigue bien vite; il n'y a que l'enthousiasme qui puisse résister long-temps aux obstacles et aux difficultés que présentent de telles entreprises.

L'ouvrage que je publie a donc pour objet d'exposer, d'une manière aussi digne de cet objet qu'il est en mon pouvoir de le faire, les résultats obtenus par le concours des facultés réunies et des efforts persévérants d'amis fidèles, ainsi que par celui de circonstances favorables; de décrire les voyages qui ont amené ces résultats, en embrassant toujours d'un même coup-d'œil la Grèce ancienne et la Grèce moderne, l'histoire antique du peuple et son état actuel.

Depuis mon retour de la Grèce, bien que distrait par beaucoup d'autres travaux, je n'ai jamais perdu de vue l'objet de mes plus chères occupations; mais la variété et la richesse même de la matière exigeaient des études et des recherches de tout genre; je fus même obligé d'entreprendre en 1820 dans cette intention un autre voyage dans les îles ioniennes et en Sicile; car qui est-ce qui fut jamais *suffisamment* préparé pour un voyage scientifique dans le pays des Hellènes?



La nature des matériaux, dont se composera cet ouvrage, nous défendait d'adopter la forme ordinaire des productions littéraires appelées *voyages*, c'est-à-dire celle d'un récit qui exposât chronologiquement l'ordre des différentes entreprises dont il peut être question. Comme il s'agit ici à la fois d'archéologie et d'histoire, de géographie et de monuments; comme un objet découvert en 1812 ou 1813 se trouve souvent expliqué par d'autres objets découverts ou examinés en 1820 et 1821, et comme je me propose de promener le lecteur tantôt dans la Grèce ancienne, tantôt dans la Grèce moderne, j'ai dû renoncer à une forme, qui aurait entraîné des répétitions nombreuses: car l'objet principal que j'ai en vue est de tirer de mes journaux de voyages et de mes portefeuilles tout ce qui m'a paru nouveau, remarquable et important, soit pour la science, soit pour l'art, soit enfin pour la connaissance des localités actuelles de la Grèce; de rédiger, avec l'exactitude historique la plus rigoureuse, ces matériaux choisis avec tout le soin qu'ils comportent, et de les expliquer, autant que mes facultés me le permettent, à l'aide des connaissances qui constituent l'érudition moderne.

En comparant tant de monuments d'espèces différentes, je me suis convaincu de plus en plus combien les productions de l'esprit et du génie des Grecs se complètent et s'expliquent les unes par les autres; et c'est surtout d'après cette conviction que je me suis déterminé à n'épargner ni soin ni dépense pour que les monuments véritablement grecs qui paraîtront pour la première fois gravés et expliqués dans cet ouvrage, fussent publiés d'une manière digne de celle de la nation célèbre à laquelle ils appartiennent. L'adage, *le beau avec le bon*, τὰ καλὰ ἐπὶ τοῖς ἀγαθοῖς, cet adage, qui fut en tout le principe de la Grèce elle-même, a été, j'ose le dire, la règle des travaux que je lui ai consacrés. Aurais-je souffert que les œuvres de son génie fussent défigurées, dans cet ouvrage, par d'imparfaites imitations, ou par des travaux superficiels?

La distribution des gravures qui représentent soit les ouvrages de sculpture nouvellement découverts, soit les vues des contrées remarquables, des vases de bronze etc., ainsi que celle des cartes géographiques, des plans topographiques, enfin des inscriptions et des figures de diverses espèces, était prescrite par l'ordre des matières que ces planches servent à éclaircir; mais à l'égard des monuments d'une plus petite dimension, bien que d'une très-grande importance, attendu qu'ils fournissent une foule d'éclaircissements du premier ordre, tels que médailles inédites, pierres gravées, figurines en bronze ou en terre cuite, on s'est décidé à procéder en quelque sorte comme le hasard les fait tomber entre les mains du voyageur dans les diverses contrées de la Grèce. En effet ces petits témoignages de la vie sociale des Grecs ne se présentent guères entièrement isolés; la fortune les conduit volontiers entre les mains de l'étran-



ger que le peuple voit occupé à la recherche d'autres monuments helléniques; souvent vers le soir, les plus belles médailles antiques, et quelquefois des pierres gravées, des figurines de bronze ou d'argile, des empreintes antiques de diverse matière sont apportées au voyageur, et viennent le réjouir comme une nouvelle récompense de sa journée laborieuse, et comme une sorte d'hommage inattendu du génie invisible, qui plane encore sur la Grèce. C'est ainsi que dans cet ouvrage, de petits monuments de cette espèce, au lieu d'être séparés des grands, paraîtront successivement, tantôt d'après le rapport plus ou moins direct qu'ils offriront avec la matière traitée dans la section où ils seront placés, tantôt comme simple ornement et sous la forme de vignettes, toujours liés cependant, par quelque côté, aux diverses investigations dont la Grèce est l'objet, et toujours exécutés avec netteté et avec la plus scrupuleuse fidélité. Sous ces rapports, ils plairont sans doute, même à l'homme le moins versé dans l'archéologie. Une explication des planches jointe à chaque section, contiendra tout ce qui sera nécessaire pour faire connaître chaque numéro de gravures; ou bien lorsque cette explication aura déjà été donnée dans le texte, il y sera fait un renvoi; et afin de faciliter les recherches, chacune des planches de l'ouvrage, de quelque espèce qu'elle soit, tant les gravures importantes et finies dans tous leurs détails, que celles qui ne sont exécutées qu'au trait, porteront un numéro particulier; de manière qu'en recourant à ce numéro dans l'explication des planches, à la fin de la section, on y trouve réunis tous les éclaircissements qui présentent l'ouvrage sur cet objet.

La surveillance continuelle exercée par l'auteur ne saurait être une garantie suffisante pour la bonne exécution des gravures; aussi répondra-t-il mieux à la confiance publique, en citant les noms de plusieurs artistes distingués qui y ont coopéré, ou qui y travaillent encore; ce sont MM. Bettelini, Dupré, Lindau, Marchetti, Podio, Reinhard, Riepenhausen, Ruspi, Russweigh, Sarti, A. Testa etc. à Rome; MM. St-Ange Desmaisons, Bénard, de Clugny, Fauchery, Garson, Haecq, Mongeot, B. Roger, Simonet, P. Tardieu etc. à Paris; MM. Cahusac, Lewis, Moses, Smith etc. à Londres.

Rien ne pourrait assurément me flatter davantage, que de contribuer à répandre quelques idées nouvelles et vraies, sur l'art des Grecs, et sur les beaux objets qui en dépendent. J'ose croire qu'il n'y a pas de partie du vaste domaine de l'archéologie où, même après les excellents travaux de Winkelmann, d'E. Q. Visconti et de Quatremère de Quincy, il reste à faire autant des découvertes, que dans celle de l'art grec et de son histoire. Les Grecs ont fait de grandes choses, sans doute, comme hommes d'état, comme guerriers, comme philosophes et comme écrivains; mais il en ont fait de bien plus grandes encore comme artistes; et quiconque ne connaît l'antiquité grecque que par la parole, ne la



connaît qu'à demi. Il ne sera question des monuments romains, étrangers au but de cet ouvrage, qu'autant que, du rapprochement de ces monuments avec d'autres, il pourra résulter quelque lumière pour la matière que je traite.

Le plan que je me suis tracé, exige à la vérité que j'entretienne plus fréquemment le lecteur de la Grèce antique et des monuments d'un âge célèbre, que de la Grèce moderne et de son état actuel; cependant j'ai fort à cœur de fournir aussi quelques matériaux pour la connaissance plus exacte de l'état présent de cet intéressant pays, et dans plusieurs sections de cet ouvrage, je m'occuperai presque exclusivement du temps moderne. Dans toutes les provinces du continent et dans les îles, où le mélange des indigènes avec les peuples d'origine slave et tartare, ou en général de race étrangère, a exercé moins d'influence, les Grecs modernes sont d'une race très-belle, bien constituée, vive, active et industrieuse; semblable à ses ancêtres, les Hellènes, par ses qualités, ses défauts, sa taille et sa physionomie, elle est digne, plus qu'on ne le croit, d'avoir eu de pareils ayeux. On prétend que les Grecs sont dégénérés, et, chose assez singulière, des écrivains qui sont redevables aux Grecs de ce qu'ils ont appris et fait de mieux dans ce pays même, prennent à tâche d'accréditer cette opinion. Il est assurément bien loin de ma pensée, de souscrire à un jugement aussi sévère. Mais sans entreprendre ici de le combattre, je demanderai seulement si un peuple européen, quel qu'il soit, après quatre siècles d'un honteux esclavage, ne serait pas encore plus dégénéré? Telle est, à moi, ma conviction intime et profonde. J'ai éprouvé à souf-  
 AKADHMA  
 ACHINAN



moyen de deux caryatides étrangères, l'intrigue et la jalousie réciproque des chrétiens? il est vrai que ces caryatides sont robustes et vigoureuses, et qu'elles ont de larges épaules.

C'est une politique fausse et mesquine, dépourvue de grandeur aussi bien que d'humanité, que celle qui trouve plus commode de continuer à laisser dépérir sans loi et sans état, les descendants du peuple qui a produit des législateurs et des hommes d'état, comme Solon et Périclès, comme Aristide et Aratus. Il y a de quoi s'étonner de l'audace que l'on a de professer publiquement de pareils principes, et de prononcer ainsi sa propre condamnation; mais le temps actuel est fécond en phénomènes singuliers. D'un autre côté, les écrivains qui s'étendent longuement, et souvent sans égard pour la vérité, sur la régénération de la Grèce, compromettent, par des assertions fausses ou exagérées, le succès de la cause la plus légitime. Maladroits apologistes, ils nuisent plus à la Grèce, que ses adversaires mêmes. Car il faut nécessairement que tout, dans ce malheureux pays, sorte d'abord du néant, le génie, comme le pouvoir, et la liberté, comme l'ordre.

Quiconque, ami de la vérité plutôt qu'esclave des préjugés, a vu la Grèce avec des yeux non prévenus, ne s'abandonnera pas à une illusion agréable mais dangereuse; il ne croira point que ce pays désorganisé soit en état d'effectuer et de fonder d'une manière durable, par ses propres moyens, une véritable régénération. C'est à dire une organisation sage et heureuse; et j'avoue que je n'en ai jamais pu concevoir une aussi semblable. Ce n'est pas que le peuple manque de capacité et de bravoure; il possède sûrement ces qualités à un haut degré; ce n'est pas non plus que la puissance des Turcs soit forte et solidement établie; mais c'est, il faut bien le dire, que deux péchés originels sont inhérents aux Grecs, la vanité et la versatilité<sup>1</sup>. Voila des matières combustibles, fécondes en malheurs, et auxquelles l'excessif égoïsme de quelques chefs ne travaille incessamment qu'à mettre le feu.

Des hommes sages et généreux, à qui la providence a confié la direction des peuples, ne se laisseront détourner ni par le verbiage de prétendus amis<sup>2</sup>, ni par des rapports contradictoires, qui ne peuvent que tromper les esprits sur la véritable situation des choses, et que refroidir le zèle des vrais amis de la cause des Grecs. En Allemagne et ailleurs, il a paru, dans les dernières

<sup>1</sup> Κενδοξία και στώσις. Polybe et Plutarque nous apprennent, souvent de la manière la plus touchante, combien de blessures ces furies ont faites à l'ancienne Grèce. Le Grec moderne exprime par le mot significatif de ζαχαρασία la situation

languissante de l'état qui souffre de ces défauts.

<sup>2</sup> Ils ne savent guère ce que signifie le mot grec ευφροσύνη, quoiqu'ils se fassent passer, si l'on peut dire ainsi, pour les accoucheurs politiques de la régénération de la Grèce.



années, plusieurs petits écrits pour la plupart rédigés par des jeunes gens qui, s'étant rendus en Morée avec de la bonne volonté, mais sans aucune véritable vocation, et s'y étant vus trompés dans leur attente, ont, à leur retour, qui a suivi de près leur départ, condamné les Grecs, sans avoir à proprement parler entrevu seulement *la nation grecque*. En effet, dans toute révolution populaire, c'est d'abord la populace, la lie du peuple, qui entre en mouvement; et comment pouvait-il en être autrement dans un pays entièrement désorganisé par un esclavage et par une misère de tant de siècles! Mais c'est une grande erreur, malheureusement aussi une méprise trop commune, que de s'imaginer qu'on a vu le *peuple* là où s'agit la *populace*. Lorsque le torrent se précipite du haut de la montagne, il détache d'abord les végétaux légers et la poussière du sol; mais cette masse confuse et superficielle, entraînée par le torrent, ne fournira point au naturaliste des lumières suffisantes sur la véritable nature de la montagne, sur les rapports minéralogiques et sur les parties intégrantes du sol; il attendra prudemment que la tempête ait cessé, et que les eaux soient écoulées, pour faire ses recherches avec tout le soin et toute la maturité qu'elles comportent.

Les Turcs, d'un caractère si opiniâtre et si rebelle à la culture, forment certainement une nation remarquable par sa force numérique, par son orgueil, par son ancienne valeur et par ses conquêtes. Toutefois étranger, comme je l'étais, à la connaissance des langues et des littératures de l'Orient, je ne pouvais étudier à fond cette nation si curieuse, malgré les facilités que m'offrait pour cela mon séjour à Constantinople et à Smyrne. Pour ne pas me laisser distraire de mon objet principal, je dus me contenter d'étudier les Turcs dans leurs rapports avec les Grecs. A l'exception de visites insignifiantes de cérémonie, du service domestique et de quelques escortes militaires, nous eûmes peu d'occasions d'avoir des relations directes avec les Turcs. Presque partout, même dans l'Asie mineure, où pourtant les Turcs sont beaucoup plus nombreux, les Grecs nous servirent d'hôtes et de conseillers, de guides et de conducteurs. J'ai obtenu très-rarement des Turcs, excepté à Constantinople, des éclaircissements positifs sur un objet quelconque, même sur des affaires turques. Je ne me crois donc pas autorisé à juger ce peuple sous ses rapports les plus importants; et le peu que j'en dirai, dans divers endroits de cet ouvrage, se réduira à quelques faits isolés et à quelques observations de détail.

On leur adresse partout, en Grèce plus fréquemment qu'ailleurs, le reproche de *barbarie*. Si par là on veut dire un *défaut social*, une dureté injuste et oppressive, certes aucun peuple chrétien de la terre n'a plus de droit que les Grecs d'accuser la barbarie turque. Mais, lorsque, comme c'était

souvent le cas, j'entendais désigner par là, non pas précisément des actions et des procédés, mais un *défaut de culture morale et intellectuelle*, j'avoue que ce reproche m'a souvent paru assez injuste de la part des Grecs. Le blâme doit être en général encore mieux motivé que la louange. Or, les Grecs ont certes eux-mêmes grand besoin de lumières, et l'inappréciable avantage qu'ils ont sur leurs oppresseurs, ce n'est pas d'être *civilisés*, c'est d'être *susceptibles de civilisation*; c'est en un mot, d'avoir l'aptitude à redevenir tout ce qu'ils ont été.

Vu les matériaux de diverses espèces et la nature même de cet ouvrage, dont l'exécution exige un certain laps de temps, la publication par livraisons successives paraissait la plus commode, non-seulement pour l'auteur et les artistes employés à l'ouvrage, mais aussi pour les lecteurs. L'ouvrage entier se composera de huit livraisons, qui seront terminées par un aperçu critique de tous les voyages scientifiques entrepris dans la Grèce, depuis Pausanias jusqu'à nos jours.

J'avais d'abord l'intention de donner, comme introduction, un coup-d'œil sur toutes les contrées grecques que j'ai visitées en-deçà des montagnes du Pinde et de l'Olympe jusqu'au Taygète; mais le besoin de gagner d'abord la confiance de mes lecteurs par quelques recherches sérieuses m'a déterminé à réserver, pour les dernières divisions de cet ouvrage, tout recueil d'observations et de faits dont la variété même ne saurait comporter une discussion approfondie. La distribution des matières, telle qu'elle a été annoncée dans une feuille servant de *Prospectus*, et extraite de cette préface, sera conservée autant que possible, sauf le cas, qu'on n'est pas toujours à même de prévoir, où l'on serait obligé d'y apporter quelques modifications, d'ailleurs peu importantes.

L'auteur espère fournir trois ou quatre livraisons, c'est-à-dire la moitié de l'ouvrage, dans le courant de l'année prochaine; et le tout pourra être achevé dans deux ou trois ans.

Si le connaisseur s'apercevait que la mise en œuvre des matériaux ne répond pas à leur valeur intrinsèque, il faudrait en attribuer la faute uniquement à l'insuffisance des facultés et des connaissances de l'auteur, nullement à un manque de zèle et d'application. Dans les recherches scientifiques, je n'estime rien tant que cet esprit solide et sévère, dont le premier besoin est une rigoureuse exactitude; et je ne hais rien tant que cette légèreté présomptueuse, toujours satisfaite d'un premier aperçu, quelque incomplet qu'il puisse être. Le mensonge même, qui, dans la vie et dans les relations sociales, cause sans doute plus de mal, me paraît moins dangereux pour la science que le défaut que je viens de signaler, parce que le mensonge ne peut tarder à être





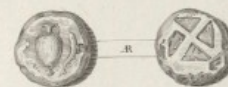
découvert dans ce domaine d'activité; tandis que l'homme superficiel, aidé d'une certaine habileté, peut continuer long-temps à fausser l'opinion, et à empêcher, par des travaux mal digérés, qu'il ne se produise quelque ouvrage meilleur.

En terminant cet écrit, je ne remplis pas seulement un devoir, je satisfais un besoin, celui de témoigner publiquement toute ma reconnaissance envers mes excellents et savants amis, MM. *Raoul-Rochette* et *Hase*, pour l'extrême bonté qu'ils ont eue de relire les épreuves de mon ouvrage, l'un sur l'édition française, l'autre sur une édition allemande qui se publie en même temps, et d'y corriger les expressions impropres qui ne pouvaient pas ne point m'échapper assez fréquemment dans deux langues qui ne sont ni l'une ni l'autre ma langue maternelle. Je suis aussi redevable à un autre philologue distingué, à mon savant ami M. *Letronne*, de plusieurs belles remarques que je citerai textuellement, et dont je ferai usage dans la seconde livraison de cet ouvrage.

PARIS, en Octobre 1825.



LES RUINES DE CARTHÉE.  
ΑΘΗΝΩΝ



# De l'Ile

de

## Siècles aujourd'hui Siècles,

DES QUATRE VILLES ANCIENNES DE CETTE ILE,  
DE SA GÉOGRAPHIE, DE SON ARCHÉOLOGIE ET DE SON HISTOIRE,  
AVEC LA DESCRIPTION  
DES MONUMENTS DÉCOUVERTS PAR LE MOYEN DES FOUILLES

DANS



..... Ἡ μὲν ἅπασαι  
Κυκλάδες, αἱ νήσων ιερώταται εἰν ἀλλ' κείνται,  
εὖμνοι.

ΚΑΛΑΙΜΑΧΟΣ,  
ὅμν' εἰς Δῆλον ἐν ἀρχῇ.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ

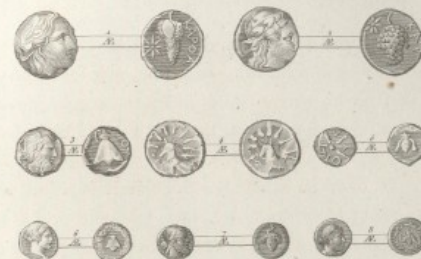


ΑΘΗΝΩΝ

De l'Île de Zéa.

I.

Nous avions résolu de faire une excursion à l'île de Zéa, à travers l'Attique méridionale; et, dans cette intention, deux personnes de notre société, M. Linckh et moi, nous partîmes d'Athènes le dix-huit décembre 1811. Un bateau nous attendait sur la côte sud-est de l'Attique, dans la baie spacieuse qui formait autrefois le port de *Prasia*, et que les Grecs nomment actuellement Raptilimin



..... Ἀμροτερὰν τοι χαράτων σὺν θεοῖς ζεύξω τέλος,  
καὶ τὸν ἀχειρεκόμενον Φοῖβον χρεῖων  
ἐν Κέῳ ἀμφιρύτα σὺν ποντίοις  
ἀνδράσιν καὶ τῶν ἀλιερῶν ἰσθμοῦ  
ΠΡΑΪΑΣ, 120M. z.



(Ῥαφτιλίμανι), ou, par une plus grande altération, Raphthilimani (Ῥαφτιλίμανι)<sup>1</sup>. Notre route, d'environ sept lieues, d'Athènes jusqu'à ce port, passait à l'est du mont Hymette<sup>2</sup>, et traversait deux des meilleurs villages de l'Attique, Liopisi et Marcopoli.

Nous arrivâmes le soir à Raphthilimani. Une petite chapelle de saint Nicolas, lequel a succédé, comme on sait, en Grèce, aux fonctions de Neptune, nous offrit un abri où nous reposâmes quelques heures, jusqu'à ce que le batelier eut pris ses pronostics. A trois heures du matin on nous appela pour le départ. Nous remontâmes dans notre esquif; un vent favorable le poussa bientôt au large. Au lever du soleil nous doublâmes la pointe septentrionale d'*Hélène*<sup>3</sup>, et il n'était pas encore huit heures, que nous primes terre au port de Zéa. C'est un grand bassin ovale, suffisamment protégé par les deux langues de terre qui se courbent et se rapprochent pour en former l'entrée. Il est profond, et les plus grands vaisseaux y sont à l'abri. Cependant la station à main gauche quand on entre, paraît être la meilleure. L'ancre à main droite, où

<sup>1</sup> C'est du port de Prasie que partait annuellement le vaisseau sacré (ἡ θυσία) pour Délos, afin d'y porter les prémices de fruits mystiques (hyperboréens) destinés en présent pour le Dieu (Pausan. liv. I, chap. 31, § 2). Sur un des rochers de cette baie on voit un fragment très-mutilé, mais reconnaissable encore, d'une statue colossale en marbre, qui doit avoir eu onze à douze pieds de haut et qui représentait un homme assis. (D'après Pausanias on pourrait être tenté de présumer que cette figure était celle d'*Erysichthon*.) Le peuple y voyait de la ressemblance avec un tailleur occupé de son travail, et c'est ce qui a donné lieu au nom moderne de Ῥαφτιλίμανι (Port du tailleur). *Wheler* en a déjà fait la remarque, mais on doit s'étonner de ses expressions, d'après lesquelles il semblerait qu'il ait pris la chose au sérieux. « From a colossal statue of white marble representing a taylor cutting cloth; which the Greeks call Raphiti » dit ce voyageur. (A Journey into Greece etc. London, 1672, in-fol. Book VI, pag. 447). *Chandler* en parle aussi, mais seulement d'après *Wheler*; car il ne vint pas lui-même à Raphthilimani. (Voyages etc.

de *Chandler* III<sup>e</sup> vol. pag. 111 et la note 50 de la traduction française par M. L. F. Lezais et *Barbier de Trossage*. Paris, 1806, in-8.)

<sup>2</sup> Cette montagne, célèbre par son excellent miel et par ses carrières de marbre, et qui figure dans la plupart des vues d'Athènes, a pris, bien innoemment, un mauvais renom dans les temps modernes. Quand les Vénitiens y arrivèrent pour la première fois, ils s'informèrent probablement de son nom, et il se peut qu'on leur répondit *Imetto* (selon la prononciation moderne de l'ancien nom). Ils confondirent ce nom avec *Matto*, et la montagne fut hardiment appelée *Monte-Matto*. Des Grecs ignorants peuvent en avoir demandé la signification à des Franes, et *Monte-Matto* fut traduit par Τριτόνιο. Peu à peu ce nom remplaça entièrement l'ancien dans la langue usuelle. Les Turcs eux-mêmes donnent à cette montagne le nom de *Folle*, en l'appelant, par une traduction fidèle, *Dely-Dagh* دلی داغ (Mont-Fou).

<sup>3</sup> Voyez le supplément N° I.



sont les magasins, est quelquefois exposé au vent du nord-ouest. Tournefort s'est trompé quand il a affirmé le contraire. Ce beau port, sans contredit, un des meilleurs d'Archipel, et des plus heureusement situés pour le commerce, assurerait aux Zéotes les plus grands avantages, si ces insulaires étaient aussi bons navigateurs et aussi industrieux que quelques-uns de leurs actifs voisins, tels que les habitants d'*Hydra*, *Spezies* et *Poros*. Mais, un peu indolents de caractère, ils préfèrent les travaux moins hasardeux de l'agriculture, et laissent à d'autres le soin de venir chercher leurs fruits, leur vin, leur *velanidi* (valonée) et leur soie.

C'est au reste un fait historique et facile à prouver, que ce beau port, indépendamment de l'état de la population, du commerce et du trafic particulier de l'île, a été de tout temps fréquenté, comme il l'est encore, à cause de son mouillage, par les navires partis du levant, qui se dirigeaient vers les côtes occidentales de la Méditerranée, ou qui, venant de cette mer, voulaient gagner les eaux de la Grèce. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples de divers temps, qui me sont présents à la mémoire, la tradition fait aborder Nestor à Céos, pendant qu'il retourne de Troie à Pylos : il y érige, sur la côte occidentale, un temple à *Athènes Naupolis*. Ainsi Sextus Pompée aborda à Céos, au premier siècle de notre ère, lorsque, parti d'un port d'Italie, il faisait voile pour l'Asie mineure<sup>1</sup>. Au commencement du huitième siècle (en l'an 710) le pape Constantin, appelé par l'empereur Justinien II, à Constantinople, et venant de Rome, s'arrêta à Céos où le patricien Théophile, envoyé par l'empereur pour le recevoir et le conduire à Constantinople, lui rendit les honneurs convenables<sup>2</sup>. Enfin, en 1470, après la perte de Negrepont, la flotte vénitienne se retira au port de Zéa<sup>3</sup>. C'est plutôt à cause de la position avantageuse et de la bonté du port, que pour l'exportation, d'ailleurs assez considérable, des pro-

<sup>1</sup> *Strabon*, Géogr. I. X, p. 487, édit. de Casaubon, comparé avec le I. VIII, p. 360; nous reviendrons plus tard sur ces passages.

<sup>2</sup> *Valère-Maxime*, l. II, chap. V, p. 107, édit. de J. Kaap, Lipsie, 1782, in-8<sup>e</sup>, passage remarquable sous un autre rapport, que je signalerai plus bas.

<sup>3</sup> *Anastase*, De *Vitis Pontificum Romanorum* (in vita Constantini), t. I, p. 160, édit. de Rome, 1718, in-fol. *Le Beau*, *Histoire du bas-empire*, t. XIII, p. 237; édit. de Paris, 1770, in-8<sup>e</sup>.

<sup>4</sup> *Sabellicus*, *Rerum venetarum decadis tertia*, l. IX, au commencement; édit. de Venise d'Andrea de Toresanis de Asola, 1487, in-fol.



ductions locales, que la plupart des peuples maritimes de l'Europe ont dans l'île de Zéa des consuls ou des agents commerciaux; ce sont pour la plupart des Grecs indigènes, munis de patentes de Constantinople<sup>1</sup>. L'auteur aussi s'y trouva souvent, chez le consul danois, M. Pangalo, à l'ombre du pavillon de sa nation. L'excellente situation et le bon port de l'île ne pourront manquer de contribuer beaucoup à l'accroissement de sa population et à celui de sa prospérité, lorsque la délivrance de la Grèce, attendue avec tant d'intérêt par tous les cœurs généreux, sera complètement opérée.

Il faut avouer que l'étranger qui aborde aux îles de l'Archipel grec, doit trouver, au premier aspect, qu'elles se ressemblent beaucoup; mais quelle variété ne lui présentent-elles pas, quand il se porte sur les hauteurs, et qu'il s'attache à considérer surtout les lointains! Qu'il change d'un ou de deux milles son point de vue; et ces contrées, si riches en formes, vont en développer à ses yeux de toutes nouvelles. Je ne connais point de pays en Europe dont les grandes vues se marient si merveilleusement avec la mer; et il n'en est certainement aucun qui réunisse à un si haut degré les beautés les plus diverses. J'en citerai un exemple, non pour parler ici d'une contrée particulièrement célèbre chez les anciens et tant vantée par leurs poètes, mais parce qu'elle se présente ici plus vivement à mon imagination. Dans l'automne de 1814, M. le baron de M. de Stackelberg, et moi, nous étions partis des vastes et fertiles plaines de la Thessalie, de Volo et Larisse, etc., pour suivre le cours du Pénée jusqu'à son embouchure. Quand nous arrivâmes à l'entrée de la vallée de Tempé, près de *Baba* et d'*Ampelakia*, il nous sembla que nous étions transportés subitement, des fertiles plaines du Danemark, couvertes de moissons ondoyantes, au milieu de tout le luxe d'une nature italienne. Nous n'avions pas avancé un mille plus loin dans le vallon, que déjà cet aspect s'était changé dans le plus sublime paysage de montagne d'un canton suisse. Presque partout dans la Grèce d'Europe, cette richesse des formes, cette parure diversifiée de la nature saisissent et charment le voyageur. Au contraire, il m'a paru que la Grèce d'Asie, en partant de Lampsaque, et passant par Troie, la Mysie, l'Éolie et l'Ionie

<sup>1</sup> Jouvin de Rochefort (trésorier de France), Voyage de Turquie, Paris, 1684, in-8°, p. 305.

jusqu'à Éphèse, offre un caractère plus constant, plus semblable à lui-même, et moins hardi.

Du port de Zéa jusqu'à la ville, il y a une bonne lieue de montée. Les maisons le plus souvent peintes en blanc, toutes à toits plats, et disposées en amphithéâtre sur les terrasses assez étroites de la montagne, présentent à quelque distance un aspect singulier. Quand le temps est beau, les toits offrent aux familles leur rendez-vous ordinaire et le plus agréable. Les enfants aiment mieux y prendre leurs ébats que dans les rues qui sont étroites et sales. Au jour de l'an grec, qui répond à notre treize janvier, et qui se trouvait un fort beau jour, nous eûmes beaucoup de plaisir à voir se former sur la plupart des toits de joyeux groupes de danseurs. Ce spectacle aurait été encore plus agréable pour nous, si le riche et joli costume national des femmes de Zéa et de Thermia (anciennement Kythnos) était encore d'un usage général. Mais malheureusement il n'en est plus ainsi. Une des innombrables et funestes conséquences des exactions que se permettaient jusqu'à la dernière insurrection les satellites du Capudan-pacha dans l'Archipel, c'est qu'une foule de familles, qu'elles avaient ruinées, ne pouvaient plus pourvoir autrement à l'entretien de leurs filles, qu'en les envoyant servir à Constantinople ou à Smyrne; or Zéa a toujours été peuplée de femmes. Jusqu'au bout de quelques années, ces filles ont amassé un petit pécule pour leur dot, elles reviennent pour l'ordinaire dans leur île<sup>2</sup>, et y rapportent, au lieu de leur joli et piquant costume national,



<sup>1</sup> C'est ce que prouvent entre autres témoignages les fragments d'Héraclide *sur les états*; voyez le passage concernant Céos (*supplément* N° II).

<sup>2</sup> L'enthousiasme des insulaires Grecs pour leur pays a été souvent remarqué; j'ai vu aussi des exemples touchants de ce sentiment si louable. Il faut en chercher la cause non-seulement dans l'attachement ordinaire au sol natal, mais encore dans des circonstances locales, surtout dans l'influence qu'exerce depuis l'enfance, sur le physique et le moral d'un peuple doué d'un naturel heureux, sensible et mobile, une mer superbe, remarquable par sa variété infinie, par la richesse des teintes, et par un horizon immense. L'exclamation de Callirrhôé (Chariton, I, V, p. 79; édit. d'Orville, Amsterdam,

1750, in-4°) est donc aussi vraie que pathétique, lorsque, sur le point d'être conduite dans l'intérieur de l'Asie et à Babylone, elle s'écrie: «ὅτι τὸν Εὐεργέτην ἀπύχομαι καὶ βαρβάρους ἐργάζομαι μηχανὴν ἢ νεκρώσεις, ὅπου μηκέτι θάλασσαν!» Certes, si cette prédilection pour les rochers de la mer qui leur appartiennent rend assez souvent les Grecs insensibles à toutes les privations d'une vie chétive et à tous les biens des autres habitants de la terre, on sera disposé à approuver l'observation de Stasira, reine des Perses: «διὰ τῶν εἰς αἰὶν Ἑλλήνας καὶ πτωχοὶ, καὶ διὰ τούτων τὰ μικρὰ θεωροῦσι μεγάλους» (Chariton, livre I, page 82). Mais cet amour d'hommes spirituels, robustes et vifs, pour leurs foyers, n'en est pas moins un sentiment estimable



une espèce batarde de vêtement franco-levantin, auquel elles se sont habituées à Péra ou à Smyrne. Cet échange n'est pas le pire de ceux que ces jeunes insulaires, souvent très-jolies, peuvent faire dans ces villes dépravées; mais c'est la principale cause pour laquelle le voyageur rencontre maintenant, dans les îles grecques, beaucoup moins de costumes pittoresques et nationaux de femmes, que n'en ont vu Tournefort et les voyageurs qui l'ont précédé.

Cette île charmante s'annonce, au premier abord, comme fertile et bien cultivée; elle abonde en vins d'une très-bonne qualité, en miel, que beaucoup de personnes préfèrent même à celui d'Hymette, en excellents fruits, tels que figues, citrons, oranges, etc. Outre ces articles de commerce, la soie et la vallonée, fruit d'un très-beau chêne (βαλανιά), dont le gland s'appelle Valani (βαλάνι) et la gousse de celui-ci, qui sert de tan, Velanidi (βελανίδι), sont au nombre des objets d'exportation les plus considérables. A l'égard de la vallonée, Tournefort, dans son estimable ouvrage, est entré dans des détails suffisants<sup>1</sup>.

L'abondance de ces productions, ainsi que de plusieurs autres, la beauté et la salubrité du climat<sup>2</sup>, la quantité de bonnes sources, circonstance très-importante dans les pays chauds, enfin l'heureuse situation de cette île, devraient accroître considérablement sa population et lui procurer des avantages dérivés sur les îles voisines; mais souvent le contact avec l'extérieur, exerce

et digne d'intérêt, et satisfaisant à observer, parce qu'il limite leurs désirs, exclut l'envie de posséder le bien d'autrui, et ajoute au plaisir de la jouissance, celui de la modération même qui y préside. Aussi les insulaires ont-ils bien raison de dire souvent que leur mer si belle leur tient lieu de beaucoup de choses. Un jour pendant que j'admirais sur les hauteurs d'Ampelakia, auprès de la vallée de Tempé, la beauté du paysage qui se présentait devant moi, les masses imposantes de l'Olympe et le fleuve qui en baignait le pied, un Grec de l'île de Timo, qui était présent, me dit: Εἴς, καὶ εἴς, μὰ τοῦ εἶναι ἡ θάλασσα! ἀδάρη εἶναι! (Certes, c'est beau; mais où est la mer? elle est loin d'ici!) Un rhéteur grec comparait aux belles taches foncées d'une peau de panthère les îles de la mer Égée qui s'élevaient majestueusement au-dessus des flots, avec leurs montagnes bleuâtres, leurs côtes escar-

pées et ombreuses, et qu'embellissent toutes les teintes du ciel et de la mer: τοιαῦτα τὰ τοῦ Αἰγαίου ὀλοτερήματα, ἀναμειγνύοντες ἑμὸς τῇ πλάγῃ τὴν γῆν, ὥστερ αἱ σικταὶ τοῖς ἐλαφεῖ καὶ τῶν παρδαλίων δορὰὶ τὰς χροῖας καὶ τοὺς κόλπους ἀναμειξέ εἰχουσι, ὥστερ περιάμπεται μὲν αἰγλή πᾶσα ἡ ταύτῃ θάλασσα κ. τ. λ. (Aristides, Oratio in Ægeum pelagus, t. I, p. 250; édit. de Jebb, Oxford, 1730, in 4°). On dirait que le rhéteur a eu présente à la pensée l'expression d'Horace: « interfusa nitentes æquora Cycladas » (Horat. Od. 14, l. 1).

<sup>1</sup> Relation d'un voyage du Levant, etc. Paris, 1717 (2 vol. in-4°), p. 334 et 336 du tome I<sup>er</sup>. V. encore sur le quercus *Ægilops*, Sprengel *Antiq. Botanica* Specim. I. (Lips. 1798, in-4°), p. 27.

<sup>2</sup> Voyez le supplément N° III, où sont rassemblés les principaux passages des auteurs anciens sur le climat et les productions de l'île.



une influence plus décisive sur le sort des nations, que des circonstances intérieures et locales; et il en est souvent de même de celui des individus. Or, voici les raisons, qu'on peut dire extérieures, de la situation fâcheuse où s'est trouvé ce petit peuple grec. Dans les temps anciens, c'était la nécessité imposée, immédiatement après les guerres des Perses, aux petites villes et peuplades de la Grèce, de se conformer aux intérêts et à la politique des villes puissantes, surtout d'Athènes et de Sparte; plus tard, sous les Romains, c'était le mépris qu'avaient les administrations provinciales envoyées de Rome, pour tout ce qui n'entraînait pas dans leurs vues, ce qui fit tarir de plus en plus les sources déjà très-affaiblies de la prospérité des petits états de la Grèce; au moyen âge, c'étaient la faiblesse et la décadence de l'empire byzantin, et l'anarchie qui s'en suivit et qui paralysa tout; enfin, dans les temps modernes, l'esclavage et la misère, que la domination turque amène inévitablement tôt ou tard. Ce n'est pas que les Turcs, quoique engourdis et barbares, soient une race entièrement méprisable; mais le despotisme des Osmanlis, forme de gouvernement innée, pour ainsi dire, et organique chez cette race d'hommes, n'étant par sa nature même convenable qu'à un petit peuple nomade, avec des mœurs patriarcales et très-simples, se trouve nécessairement forcé, dès qu'on l'applique à un grand empire composé de mille éléments hétérogènes, de soumettre la plupart des choses à l'arbitraire de quelques individus. Or les individus passent, et le bien produit par leur bonne volonté périclite tôt ou tard avec eux; voilà pourquoi il n'y a pour le bonheur des peuples aucune autre garantie que la loi, dès qu'ils sortent de l'état innocent mais improductif de la vie pastorale et patriarcale.

C'est donc par l'influence pernicieuse de ces causes qu'une île pour laquelle la nature a tout fait, et fait tout encore dans sa bonté inaltérable; qu'une île qui dans le temps de sa prospérité, et avant cette grande lutte entre les Grecs-Ioniens et les Grecs-Doriens, si funestement célèbre sous le nom de guerre du Péloponèse, avait quatre villes importantes, grâce à ses relations et à ses avantages locaux, n'a plus aujourd'hui qu'une seule ville, où l'on compte à peine 550 maisons, et une population de trois mille âmes, et ne fournit plus

<sup>1</sup> Jouvin de Rochefort, Voyage de Turquie, Paris, 1684, in-8°, pag. 306, évaluée à 600 le



que la dixième partie peut-être de la récolte qu'elle pourrait faire et exporter dans les marchés étrangers.

La physionomie du pays, l'exposition de la ville sur de hautes terrasses du côté de l'est, devant un profond ravin traversé par un ruisseau qui naît auprès de la ville, coule vers l'ouest le long de la vallée, et débouche dans le port, les antiques murs énormes sur lesquels est bâtie en partie la ville actuelle, le ciel qui était constamment d'un bel azur quoiqu'au milieu d'hiver, l'air pur et élastique que nous respirions, tout nous charmait et nous attirait, et nous résolûmes d'explorer autant que possible cette île charmante et si peu connue.

Nous eûmes bientôt fait toutes les connaissances dont nous pouvions attendre quelques renseignements utiles. Cependant nos espérances ne furent que médiocrement remplies à cet égard. On peut, il est vrai, presque partout obtenir d'assez bonnes informations sur les productions de l'endroit, le commerce, etc., au moyen des insulaires si zélés pour le gain. Mais ce sujet, quoiqu'il ne soit point sans intérêt, est bientôt épuisé par des gens qui ne poursuivent pas un but mercantile; et si l'on ne veut point se jeter dans une vaine politique, le plus terrible de tous les sujets de conversation, et celui pour lequel les Grecs ont eu jadis le plus de penchant, on se trouve bientôt, en conversant avec ces prêtres, ces évêques, ces archontes, dans un désert sans bornes, où tout germe d'intérêt qu'on pourrait essayer d'y jeter, tombe sur un sol aride, et y expire bien vite, faute de réciprocité de sentiments. Quant à ce qui nous intéressait principalement, je veux dire les recherches sur les monuments des beaux et nobles siècles de la Grèce, l'inquiète activité des *mylordi*<sup>1</sup> est, hélas! presque partout un scandale pour d'autres gens encore que pour les Turcs. On nous regarde en général avec une sorte de compassion. Notre *folie* s'appelle ordinairement *ἡ περιέργεια*,<sup>2</sup> et si on la to-

nombre des maisons dans la ville de Zéa; mais depuis 150 ans elle a plutôt diminué qu'augmenté.

<sup>1</sup> On nomme ainsi dans le Levant tous ceux que Sterne appelle *inquisitive travellers*, c'est-à-dire, nous tous qui ne sommes ni médecins, ni

marchands, ou qui dépensons toujours sans rien recevoir.

<sup>2</sup> « La curiosité » mais plutôt celle du *désœuvré*; car l'acception du mot en grec moderne indique particulièrement l'activité de celui qui court après quelque chose à faire, à cause qu'il n'a rien à faire.



lère, si même on la flatte en quelque façon, c'est parce qu'elle suppose l'accord tacite que sans le moindre scrupule on nous fera tout payer au double.

L'archéologie mythologique de Céos, si importante et si féconde en résultats remarquables, nous était peu connue lors de notre arrivée dans l'île; mais nous avions sa géographie assez présente à la mémoire, autant du moins qu'on peut l'apprendre par des livres. Un Strabon ne nous manquait pas, et la plupart des passages réunis dans notre supplément<sup>1</sup> nous étaient familiers. Cependant il fallut avant tout nous bien assurer de quelque localité antique, afin de pouvoir orienter nos recherches et leur donner une base solide; or c'est à quoi nos extraits des auteurs anciens ne nous servaient guère.

*Dicæarque*, *Scylax*, *Strabon*, et *Pline*, ainsi que les compilateurs plus récents *Stephanus* de Bysance et *Suidas* s'accordent à dire que Céos était *τρεῖς πόλεις*. Strabon et Pline ne diffèrent pas non plus sur les noms des quatre villes; c'étaient *Carthæa*, *Pæssa*, *Coressos* ou *Coressia* et *Julis*. *Carthæa* et *Julis* en étaient les plus considérables, et *Strabon* ainsi que *Pline* rapportent que, lorsque *Pæssa* et *Coressia* furent détruites, les habitants de la première se réfugièrent à *Carthæa*, ceux de la seconde à *Julis*. *Ptolémée* ne donne que trois villes à Céos, savoir: *Coressos*, *Julis* et *Carthæa*.

Au premier auteur moderne que nous avons vu de mieux, à ma connaissance, sur cette île, que *Tournefort*, écrivain recommandable par son caractère et ses recherches, et profondément versé dans plusieurs sciences, mais non pas au même degré dans la connaissance des antiquités grecques. Il regarde comme une chose certaine que les ruines les plus intéressantes de l'île, à trois lieues sud-est de la ville moderne, près du rivage vis-à-vis de *Thermia* (l'anc. *Kythnos*) sont celles de *Julis*, et il conclut, avec assez de raison sans doute, d'après les passages de *Strabon*, de *Pline*, et d'après la quantité de fragments de marbre, en partie d'un beau travail, qu'on trouve dans la ville moderne, que celle-ci est élevée sur les ruines de l'ancienne *Carthæa*.

L'opinion des savants *Zéotes*, c'est-à-dire de ceux qui avaient quelque teinture des lettres, s'accordait avec celle de *Tournefort*. Tous affirmaient que dans la ville même il y avait peu d'antiquités, mais que dans les ruines de l'ancienne *Julis* que le peuple appelle *tes Polès* (*ταῖς Πόλεις*), à trois lieues au sud de l'autre côté de l'île, nous trouverions à satisfaire notre *περιέργεια*.

<sup>1</sup> Voyez dans les suppléments le N° IV.



Effectivement nous eûmes bientôt examiné le peu d'anciens restes conservés dans la ville actuelle, et dont je parlerai plus bas. Nous n'y trouvâmes rien de contraire à l'opinion de Tournefort et des Zéotes, et nous partîmes pour l'endroit regardé comme l'ancienne Julis et appelé τὰς Πόλεις. Tournefort parle des traces d'un chemin magnifiquement pavé qui conduit, à travers les montagnes, de Carthæa à Julis. Nous ne les avons guère reconnues. Les grands frais que faisaient les Romains pour leurs routes d'Italie ont toujours, même dans les temps les plus florissants de la Grèce, été étrangers aux Grecs, qui cherchaient moins leurs aises et voyageaient presque toujours à cheval ou sur des bêtes de somme. La route de la ville moderne à *tes Polès* va constamment en montant ou en descendant (ce que les Grecs appellent ἀνέφορος κατήφορος); en plusieurs endroits elle est assez incommode. Elle offre souvent sur les hauteurs de très-belles vues, soit à l'est sur les îles d'Andros, Syros, Thermia, etc., soit au sud-ouest sur Macronisi, le cap Sunion, et la côte du Péloponèse. Le pays nous parut partout fort bien cultivé. On voit, çà et là, de tout côté de petites maisons rustiques ou granges. Ces cabanes s'appellent encore, comme anciennement, *kalyvia* (καλύβια). Mais dans toute l'île il n'y a point de village outre la ville même; c'est à la ville qu'habitent tous les paysans, qui ne vont dans leurs maisons des champs que quelques semaines, lorsqu'il y a des semailles, la moisson ou les autres travaux agricoles réclament leur présence.

V.



ΑΘΗΝΩΝ





VI.

AKAΔHMIA

AOHNHN



## II.

Nous arrivâmes à *tes Polès*. L'ancienne ville était très-agréablement située sur le penchant d'une montagne qui descend insensiblement vers la mer et qui, du côté du sud et du nord, est isolée par deux vallons. Ceux-ci vont toujours en se rétrécissant à mesure qu'ils s'éloignent du rivage. On peut se faire une idée assez exacte de la situation par l'esquisse d'un plan faite sur les lieux et insérée dans cet ouvrage.<sup>1</sup>

A l'entrée de la ville, et pour ainsi dire à la porte même, s'élève un petit rocher isolé d'une jolie forme ovale (A), et qui sur la surface supérieure d'environ deux cents pieds a porté un grand édifice. On le reconnaît clairement par quelques substructions en marbre qui existent encore au côté de la porte de la ville. Sur une terrasse inférieure du même rocher (B) du côté de la mer, de grands blocs de marbre, d'une forme régulièrement architectonique, sans qu'il y eût de colonnes, nous faisaient reconnaître plus distinctement des ruines d'un temple. Nous fîmes le tour du rocher du côté du nord, et passant par la porte (C) qui se trouve dans l'angle formé par deux parties de la muraille qui se rencontrent ici, nous entrâmes dans la ville elle-même, et nous nous trouvâmes aussitôt devant un monceau de blocs de marbre, ornés de deux ou trois chapiteaux de colonnes; ils avaient fait partie des murs, de l'architrave et de la frise d'un bâtiment dorique assez considérable, qui avait été élevé sur trois gradins encore entièrement conservés (D). Nous trouvâmes encore tout près de là, à droite en montant, et sur la même terrasse, des débris semblables appartenant aussi à un édifice dorique, mais plus vaste. Il s'élevait pareillement sur trois gradins (DD). Quant aux colonnes, nous n'en observâmes à cet endroit que deux

<sup>1</sup> Voyez la *planche* VI. Toutefois cette esquisse faite à vol d'oiseau et sans instruments, n'a point le mérite d'un plan exactement géomé-

trique. On ne prétend donner ici qu'une *idée approximative* de cette intéressante localité.



fragments qui s'élevaient peu au-dessus des débris, dans la partie postérieure de l'édifice. Elles nous parurent être à leur place. Nous gravîmes sur les ruines de ce bâtiment pour arriver à l'emplacement de la ville haute (E), et nous n'y trouvâmes que des traces éparses de murs et de substructions. Partout où ces ruines et le roc l'avaient permis, le terrain était cultivé et ensemencé; une espèce de grange destinée à renfermer des instruments de labourage, et une étable à chèvres (F) s'appuyaient sur un gros mur antique, et quelques fragments de marbre nous firent croire qu'un temple avait existé sur cet endroit élevé. Descendus du côté opposé de la ville, nous trouvâmes l'enceinte semi-circulaire d'un théâtre (G) qui ne nous parut pas avoir été bien considérable. Il ne reste aucune trace de la scène, et la plupart des dalles qui servaient de sièges aux spectateurs, ont été enlevées. Quelques-unes ont servi à couvrir un hangard pour outils d'agriculture ou *kalyvi* assez spacieux (H). Vis-à-vis de ce hangard, du côté opposé du vallon, est une misérable chapelle grecque (J). Si l'on suit le ravin (K) à la distance d'une petite lieue à l'ouest, on passe près des ruines d'anciens édifices composés de blocs d'une masse surprenante. Elles ne sont pas de la construction que les Grecs appelaient cyclopéenne; cependant il a fallu, vraiment, une force de cyclopes pour élever, sans l'aide de machines très-perfectionnées, à une pareille hauteur, et pour superposer des pierres aussi gigantesques. Ensuite, d'un côté et d'un autre, les masses de rochers se rapprochent avec plus de hardiesse; un petit ruisseau, trop faible pour atteindre la mer sans le secours des grandes pluies, se jette en murmurant au-devant du voyageur. Une assez jolie fontaine antique, que l'on découvre à gauche, est alimentée par ce ruisseau au moyen de tuyaux et, çà et là, dans les endroits les plus agréables, des sièges taillés dans le roc et ombragés par des chênes, invitent le voyageur au repos. L'ancien sentier, qui conduisait sans doute par la montagne à *Pwessa*, comme on le verra plus tard, se continue à travers les rochers sur la rive droite de la ravine.

En revenant au rivage par le vallon étroit, on voit clairement sur la hauteur à gauche, toute l'étendue qu'avaient de ce côté les fortes murailles de cette ville. Du bas du vallon et même de la terrasse du temple (B), la vue de la mer est entièrement bornée à l'est et au sud-est par l'île Thermia, que la grande transparence de l'air fait paraître très-voisine, quoiqu'elle soit éloignée



ΑΘΗΝΑΙΩΝ



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ





de plusieurs lieues, et par celle de Syros qu'on voit dans le lointain. Mais si l'on monte à l'emplacement de la ville haute (E) qui domine presque totalement la colline située plus au sud (λ), la vue s'étend de tout côté sur la vaste surface de l'archipel et sur ses îles nombreuses. La spacieuse baie entre les pointes (L) et (M) ne peut servir que pour les petites embarcations qu'en cas de besoin on peut mettre à sec sur la grève. Elle n'est protégée que contre les vents du nord et de l'ouest. Mais quand ceux d'est dominant, ni les pointes de rochers, ni l'ilôt du milieu (N) n'empêchent les vagues accumulées de venir impétueusement se briser au pied des ruines mêmes dont le rivage est couvert.

Telle est la situation de cette ville antique. Elle a quelque chose de calme et de grandiose qui saisit et charme l'âme susceptible de cette espèce d'émotions. On a tâché de représenter les rapports pittoresques de ce local dans un dessin, dont l'esquisse fut faite sur les lieux, et qui a été gravé à l'eau-forte par M. Reinhart<sup>1</sup>.

Ni sur le rocher (A), ni sur l'emplacement de la haute ville (E) nous n'avions trouvé aucune ruine qui nous promît quelque découverte intéressante pour l'art ou pour l'histoire. Mais nous trouvâmes beaucoup de la terrasse du temple (B) et des débris des bâtiments (D) et (D<sup>1</sup>) dans l'enceinte de la muraille. Nous résolûmes donc d'entreprendre des fouilles dans ces endroits. Après avoir employé un couple de jours à nous procurer à la ville les instruments et les outils nécessaires, nous retournâmes à Tes Polès accompagnés de vingt-quatre paysans armés de pelles, de pioches, etc.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Voyez la planche VII.

<sup>2</sup> Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt d'apprendre approximativement ce qu'il en coûte pour faire des fouilles en Grèce. À Athènes, on pouvait avoir des ouvriers à 50 paràs (1½ de piastres du Levant) par jour. Une de ces petites piastres (40 paràs) valait exactement pendant mon séjour en Grèce (1811 — 1814) un franc ou 20 sols de France, mais actuellement la piastre du Levant n'en vaut que la moitié, par suite de la détérioration des monnaies, ressource habituelle des financiers turcs, je veux dire, de ceux qui administrent à la turque, soit à Constantinople, soit ailleurs.

Un inspecteur, quand on croit nécessaire d'en avoir un, reçoit le double ou le triple de la journée d'un ouvrier. Il faut aussi s'arranger d'avance avec le propriétaire du terrain; à Athènes, on lui donne ordinairement une piastre et demie du Levant, (60 paràs) et quelquefois davantage par jour. Voilà à-peu-près ce qu'ont payé aussi mes compagnons de voyage, le Baron de Haller et Mr. Linckh, lorsque de concert avec nos amis MM. R. Cockerell et J. Foster ils entreprirent avec tant de succès, au printemps de 1811, des fouilles au temple d'Égine, dont il sera question plus tard. Mais à Céos, attendu la plus grande distance du domicile des travail-



Notre petite colonie, d'une trentaine d'hommes, s'établit dans la grange ou *kalyvi* (H) qui fut balayée et jonchée de paille fraîche, d'herbe et de toute sorte de branches touffues. Nous fûmes bientôt en possession d'un beau mobilier : trois pierres pour servir de table, et un bien plus grand nombre pour former le foyer. Celui-ci fut consacré par les libations solennelles et les cérémonies qui plaisent à Vulcain et aux divinités domestiques; on l'établit au centre du local, afin que son influence réjouissante fût sensible à toute la société. Un autre endroit, comme de juste, avait été consacré à Bacchus. Le dieu joyeux de Naxos a toujours habité ce lieu (nos marbres et les médailles vont bientôt nous en donner l'assurance); et comment son culte eût-il été négligé dans une île si bien pourvue de vignes? son autel ovale, baril de quelque capacité et toujours bien rempli, offrait un aspect agréable, surtout par le mauvais temps, lorsqu'il nous arrivait, ce qui avait lieu assez fréquemment, d'être inondés par des torrents de pluie. Il fallait alors creuser deux fosses et y faire écouler, par de petites rigoles, les eaux que nous détournions de notre foyer. Le soir nos ouvriers, réunis d'un côté du feu, s'enveloppaient dans des peaux ou dans leurs grosses capes de laine; et cette scène me rappelait souvent les vers d'Homère<sup>1</sup> où il est question des troupeaux de Neptune, des phoques du sage Protée. Nous, de l'autre côté, nous cautions avec des esclaves de la Grèce et du Danemark, de l'Italie et de l'Allemagne; souvent aussi nous dessinions ou écrivions, en attendant le frugal repas dont s'occupaient nos domestiques. C'est ainsi que nous savions prendre notre parti sur les petites incommodités

leurs, nous crûmes juste de leur allouer un salaire d'une piastre et demie (60 paràs), ainsi que celui de trois piastres par jour pour l'inspecteur. Des considérations semblables eurent lieu dans la suite pour les fouilles faites en été 1812 au temple Phigalien en Arcadie.

Il faut espérer, au reste, que, lorsque les Grecs seront libres et tranquilles (Dieu veuille le leur accorder bientôt!), ils porteront aussi leur attention sur les objets d'arts de leur belle patrie, et sur les immenses richesses que couvre encore leur sol classique; s'ils s'en sont peu occupés jusqu'à

présent, il ne faut pas s'en étonner; l'esclavage, conformément à son caractère égoïste et grossier, resserre l'esprit et la pensée de l'opprimé, et ne le laisse songer qu'aux besoins matériels de la vie; semblable aux plantes qui ont besoin de racines et de sucres nourriciers avant de pouvoir fleurir, le goût du beau, et le désir de connaissances d'un ordre élevé ne se forment guère, même chez le peuple le plus heureusement organisé, que lorsque les esprits sont affranchis de toute inquiétude au sujet des besoins physiques.

<sup>1</sup> *Odyssée*, chant IV, v. 436 et suiv.

inséparables d'une expédition comme la nôtre, et même sur un inconvénient qui est en Grèce le plus grand ennemi du sommeil. Mais depuis long-temps accoutumés à la résignation sur ce point, nous nous consolions avec certain distique du poète<sup>2</sup> qui, ce me semble, a su le mieux balancer le bien et le mal.

Aussitôt que les gens du pays eurent connaissance de la bizarre occupation des Francs au milieu de ces ruines, nous ne manquâmes ni de provisions ni de visites de la part des curieux. Un grand nombre d'ouvriers vinrent nous offrir volontairement leurs services. Quelques difficultés s'élevèrent pourtant de la part du possesseur du terrain et des soi-disant primats de la ville<sup>3</sup>. Mais elles furent bientôt levées au moyen d'un peu d'argent. De cette manière nous poursuivîmes nos fouilles pendant deux à trois semaines avec trente à trente-cinq travailleurs.

Nous distribuâmes d'abord nos gens en deux bandes, l'une sur la terrasse du temple (B), et l'autre en haut sur les ruines (D et DD); cependant quand, au



<sup>2</sup> *Göthe* dans ses *Élégies*, XV :

«... mir bleiben weit mehr die Nebel des traurigen Nordens  
Als ein beschwerliches d'indisches Fieber verhaßt  
(Je redoute encore le froid du Nord plus que  
le feu brûlant des Indes.)

<sup>3</sup> Quelqu'un de ces messieurs se donna la peine de venir un jour aux ruines, pour remplir, disait-il, ses devoirs envers sa patrie, en nous faisant entendre qu'il ne suffisait pas ici (comme partout ailleurs) de nous être arrangés avec le propriétaire du terrain, mais que nous devions encore payer quelque chose à la commune et à je ne sais quelle autre caisse, pour avoir la permission de faire des fouilles. Mr. l'Archonte, et les cinq ou six satellites qui l'accompagnaient, étaient armés de quelques mauvais fusils. En voyant ces champions de la justice descendre de la montagne opposée pour arriver aux ruines, nous comprîmes tout de suite qu'on venait pour nous imposer un tribut, et notre parti fut aussitôt pris. Bien que nous fussions sans la moindre inquiétude à notre égard, nous pensions pourtant qu'il fallait conjurer par un peu de prudence l'orage près d'éclater.

C'était l'heure du repos et du dîner pour nous et nos gens. Nous allâmes donc au-devant de ces messieurs, en leur témoignant notre satisfaction de ce qu'ils venaient de si loin nous visiter dans ce désert reculé, et nous les engageâmes à dîner avec nous. La proposition était d'un attrait irrésistible pour eux qui venaient de faire une longue promenade; on s'arrangea, Mr. l'Archonte avec nous, son monde avec nos domestiques. Vers la fin du repas, pendant lequel le bon vin de Céos ne fut pas épargné, l'Archonte, après avoir montré d'abord un air assez sérieux, devint très-poli à son tour, et surtout affable, au point qu'il me rappelait certain bon mot de Démocrite : «Θιασήμενός τινα (δ' ἀρχόντος) πᾶλλὰ μὲν, ἀπαίδευτα δὲ διαλεγόμενον, ὁμοίως, ἔφη, οἷς γέγονεν καὶ δοκτεῖς, ἀλλὰ σωπῆν ἀδύνατος.» (*St. Maxime*, in sermonib. per exc. serm. xx, p. 597, t. II. Opp. ed. F. Combefis. Paris. 1675, in-fol.) Il loua fort notre manière de vivre et nos sentiments hospitaliers. Le but principal de sa visite ne fut mentionné qu'avec beaucoup de ménagement, et nous nous séparâmes vers le soir les meilleurs amis du monde.



bout de trois ou quatre jours de travail, nous nous fûmes convaincus que ces derniers édifices (D et DD) n'avaient point été des temples, mais seulement des espèces de Propylées destinés à orner l'entrée de la première terrasse dans l'intérieur des murs, comme aussi que ce dorisme assez mesquin et sans beauté remarquable ne promettait aucune découverte intéressante en architecture, nous y renonçâmes, et placâmes nos ouvriers tous sur la terrasse en bas, depuis le temple (B) autour du rocher (A) jusqu'à la porte de la ville (C).

A peine ceux qui travaillaient devant le temple eurent-ils déblayé des pierres et du gravois un piédestal rond de marbre blanc (O)<sup>1</sup>, qui nous parut en place, et eut-on creusé à deux pieds de profondeur, on trouva le marbre qui portait l'inscription N° I, et le beau morceau de frise : marbre N° II<sup>2</sup>. Bientôt parurent les deux piédestaux : marbres N° III et IV<sup>3</sup>. Le même jour un paysan, qui était venu de la ville pour nous offrir ses services, nous indiqua un cinquième marbre inscrit<sup>4</sup>, qui, de l'autre côté du temple, était tombé sur la pente du rocher vers le rivage. Nous fûmes bientôt déblayé et reporté à la terrasse en haut.

Ces inscriptions furent pour nous un trait de lumière. *Nous étions dans un temple d'Apollon, et, ce qui était encore plus intéressant, nous n'étions pas, comme nous l'avions cru, au commencement de l'ancienne ville, mais sur celui de CARTHÆA.*

Nos fouilles approchaient de la niche (P), qui a six pieds et demi de diamètre. Elle était taillée dans le roc, et presque entièrement encombrée. Notre espérance d'y trouver quelque fragment de statue ne fut point trompée. La niche était remplie de terre et de pierres tombées du rocher (A); il nous fallut creuser à sept ou huit pieds de profondeur, avant d'en atteindre le pavé. Là, dans la niche même, se trouvait renversée la plus grande moitié d'une statue colossale d'Apollon, conservée depuis le cou jusqu'au dessous du genou, mais

<sup>1</sup> Voyez pour ce qui suit la *planche* VIII; c'est une esquisse d'un plan de la terrasse du temple et des restes encore existans de l'édifice même.

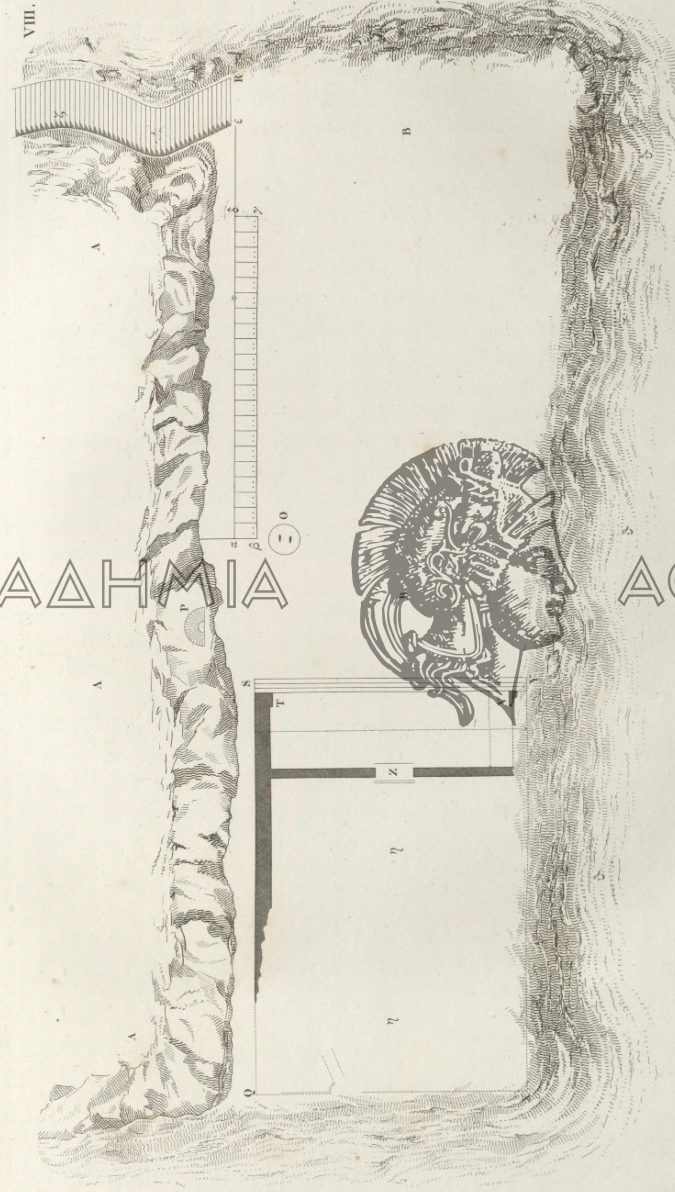
<sup>2</sup> Voyez la *planche* XVI, et l'explication des deux inscriptions.

<sup>3</sup> Voyez les *planches* XVII et XVIII, et l'explication de ces inscriptions.

<sup>4</sup> Voyez la *planche* XIX, inscriptions 5 et 6, et leur explication.



VIII.



VESTIGIA TEMPLI APOLLINIS CARTHEENSIIUM  
ἑρείκια ναοῦ ἀπολλωνος τοῦ τῶν καρθαίων.



AKAΔHMIA



ΑΟΛΙΝΩΝ

néanmoins très-mutilée de côté gauche. Ce fragment ressemble beaucoup, par son attitude et sa draperie, au célèbre Apollon Musagète dans la collection des Muses au Vatican<sup>1</sup>. La figure est svelte et couverte par-dessus les épaules de la draperie. Le bras droit, qui existe encore jusqu'au coude, se porte en avant, vraisemblablement vers la lyre que le dieu tenait sans doute de la main gauche. Nous voyons une figure parfaitement semblable sur une très-belle médaille de Delphes<sup>2</sup>. La draperie de ce fragment est d'un style large et pur; elle retombe, par le mouvement du corps, à grands plis par-dessus l'épaule droite jusques au-dessous du jarret. Nous retrouvâmes quelques fragments du manteau; mais nous n'eûmes pas le même bonheur pour la tête, ni pour les jambes.

Nous continuâmes nos fouilles sur la ligne (Q et R), qui forme la longueur, cent quatre vingt quatre pieds environ, de la terrasse du temple. Le lendemain on trouva, à la place marquée (S), les très-intéressantes inscriptions, marbres VI et VII<sup>3</sup>; et peu après celles des marbres VIII et IX<sup>4</sup>. Nous ne parvîmes qu'avec peine à dégager ces gros blocs. Ils offraient la confirmation complète de la découverte géographique que nous avaient fait faire les inscriptions trouvées deux jours auparavant; et ces décrets des marbres N° VI et VII, concernant les relations des habitants de Céos avec les Éoliens, nous donnèrent de (des) nouvelles précisions sur les rapports politiques et commerciaux des anciennes villes de Céos à une époque fort remarquable dans les annales des peuples grecs. Je regrette beaucoup que le marbre N° IX<sup>5</sup> soit si maltraité. Je n'ai jamais vu de lettres taillées dans le marbre avec autant de netteté et d'élégance. L'endroit où ces marbres furent trouvés, leur grandeur égale et leur forme exactement correspondant à celle des morceaux en place, nous firent supposer (et nous en fûmes persuadés en mesurant avec tout le soin possible les marbres en question) que les N° V, VI, VII, VIII et IX, avaient été des parties architectoniques d'un des pilastres des antes (T). Ils s'y ajustaient tous si bien, qu'il serait encore en quelque sorte possible de rétablir le pilastre au moyen de nos marbres mutilés. Nous en fûmes pleinement con-

<sup>1</sup> Voyez Museo Pio-Clementino de E. Q. Visconti, planche XVI du I<sup>er</sup> volume.

<sup>2</sup> Voyez la planche II.

<sup>3</sup> Voyez les planches XX et XXI.

<sup>4</sup> Voyez les planches XXII et XXIII.

<sup>5</sup> Voyez la planche XXIII.



vaincus le lendemain, lorsque, tout à côté du pilastre de l'ante opposée et entièrement gâtée (U), nous trouvâmes le marbre N° X<sup>1</sup>, et ensuite sur la pente du rocher, près du rivage, quatre autres marbres exactement de la même dimension que les N°s VI, VII, VIII et IX. Ces quatre marbres tombés du pilastre (U) étaient également, sur trois de leurs côtés, couverts d'inscriptions; mais exposées depuis tant de siècles à l'action de l'air, et même assaillies par les vagues toutes les fois que la mer est agitée, leurs surfaces se sont décomposées, et les inscriptions de ces blocs jadis rougeâtres se sont confondues en une surface pâle et inégale. Le plan de la terrasse du temple fait voir que le mur latéral (X-Y) allait jusqu'à l'extrême bord du rocher, ou plutôt que ce mur latéral faisait saillie sur le bord de la terrasse supportée, sans doute, tout le long du temple, par des substructions très-massives qui se sont écroulées. On conçoit donc que de ce côté les destructeurs du temple ont eu plus de facilité à précipiter les gros blocs de marbre de l'édifice en dehors, qu'à les renverser en dedans. L'homme abruti a toujours du plaisir quand il peut faire rouler dans l'abîme quelque grosse pierre antique. J'en ai souvent été témoin avec indignation<sup>2</sup>. Nous présumâmes que la largeur an-

<sup>1</sup> Voyez planche XXII.

Je crois que ce phénomène, que j'ai souvent remarqué dans la Grèce même, peut s'expliquer par une observation psychologique. L'homme aime à se croire quelque chose et à se voir libre, à se sentir indépendant et sur tout à agir par lui-même; mais l'homme encore brut, qui manque à la fois de force morale pour se soumettre et de moyens pour agir, et qui, ne portant qu'à regret le joug de la civilisation, se trouve réduit à n'être que l'agent des volontés d'un autre, ce qui au reste est parfaitement en règle; cet homme, dis-je, révolté de l'abaissement de sa destinée, cherche tous les moyens de s'y soustraire. Il porte tout naturellement en lui un désir de destruction, parce qu'enfin détruire, c'est agir, c'est faire un acte de volonté. Cet ignorant, ce barbare recouvre, à ce qu'il lui semble, un sentiment d'indépendance, en faisant disparaître ces mêmes objets que révèrent des hommes placés plus haut que lui dans l'échelle de la civilisation, objets qu'il ne peut

ΑΚΑΔΗΜΙΑ

comprendre, et encore moins créer ou imaginer. De même qu'en général la vie humaine est une lutte perpétuelle entre le bien et le mal, la barbarie et l'instruction luttent aussi entre elles. Heureusement le bien est plus puissant que le mal, et le plus souvent l'instruction l'emporte sur l'ignorance; toutefois la victoire n'est pas toujours, ou, du moins, n'est pas sans difficulté, du côté où elle devrait être. Aussi celui qui se résout à marcher vers le noble but du perfectionnement intellectuel et moral, doit se résigner à une activité perpétuelle, en même temps qu'à bien des combats. Ses efforts doivent tendre non seulement à agrandir le domaine de la pensée, mais aussi à conserver tout ce qui honore l'homme, tout ce qui atteste la splendeur des siècles écoulés. Voilà pourquoi les gouvernements des peuples civilisés doivent veiller à la conservation des monuments de tout genre qui marquent les pas de l'esprit humain; et ceux surtout qui sont le plus exposés aux attaques de la barbarie, ont le plus de droits à leur con-



cienne de la terrasse, plus considérable pendant que les substructions artificielles du mur latéral (X-Y) subsistaient encore, a été la cause de ce que la porte (Z) ne paraît pas être exactement au milieu de la ligne des antes, chose qui nous frappa alors comme une singulière irrégularité, mais qui était masquée, sans doute, par quelque moyen simple, quand l'édifice était encore debout.

Les jours suivants nous continuâmes nos fouilles dans la direction de la ligne (Q-R), et nous découvrîmes d'abord le socle taillé dans le rocher (α β γ δ) et élevé à environ un pied et demi au-dessus du terroir. Ce socle consiste en vingt-un carrés rectangulaires de quelques pouces de profondeur, séparés par des élévations parallèles. Une quantité de petits trous régulièrement alignés et dont il y a deux vers le bord extérieur de chaque carré, semblent avoir servi à fixer les barres de fer ou de bronze qui formaient une grille destinée probablement à fermer un enclos oblong pour la conservation, soit des offrandes, soit des ustensiles nécessaires aux sacrifices et autres parties du culte. Ensuite nous trouvâmes, peu loin de (B), le torse d'un cheval moins grand que nature, de marbre blanc et d'un beau travail. Le corps est entier; mais il n'a ni tête, ni jambes, ni queue. Comme dans tous les chevaux grecs que l'on connaît, le corps est mince, le poitrail plein et fort, et les muscles assez prononcés. Nous supposâmes que ce cheval avait été placé sur le piédestal rond (O).

Les inscriptions N°s III et IV nous avaient fait espérer de rencontrer des statues de Jules-César et d'Auguste, mais nous ne les avons pas trouvées.

L'escalier (ε-ζ) parut ensuite. Il était couvert de débris. Nous le suivîmes, depuis la terrasse du temple, en tournant le rocher (A), jusqu'à la porte de la ville. Près de ses premières marches, à un pied et demi tout au plus au-dessus des décombres, nous trouvâmes un torse de femme en marbre blanc d'une beauté remarquable. Ce superbe fragment indique une statue un peu moins grande que nature; son sein virginal et son corps sont richement enveloppés dans la draperie, et celle-ci est traitée avec une vérité et une vigueur telle-

stante sollicitude. C'est l'absence totale de ces mesures dans la Grèce qui peut excuser en quelque sorte certaines entreprises, révoltantes sans

doute, quand on les considère en elles mêmes, par exemple, celle de Lord Elgin à Athènes, dont on a tant parlé.



ment surprenantes, et avec tant de grace, que je ne saurais citer aucun modèle supérieur en ce genre parmi les plus célèbres statues drapées de l'antiquité<sup>1</sup>. Ce torse, d'une rare beauté, suffit pour nous dédommager amplement des peines et des petites tracasseries inséparables d'une entreprise comme celle dont il s'agit ici. Malheureusement nous ne trouvâmes ni la tête, ni les jambes. Il est très-vraisemblable que cette statue, avec son piédestal carré qui se trouvait tout auprès, est tombée de la terrasse supérieure du rocher (A) qui, comme on l'a déjà observé, portait anciennement un grand édifice.

Non loin du même endroit et tout près des marches de l'escalier (ε-ζ), nous trouvâmes le lendemain une jolie petite tête d'une statue de femme en marbre, vraisemblablement d'une caryatide; au moins la tête a-t-elle porté quelque chose, comme l'indique assez clairement une petite plaque de marbre placée dessus. Un moment après on découvrit la main gauche d'une statue colossale en marbre; elle tient une patère et appartenait sans doute à une Hygie. Plus près de la porte on trouva un beau fragment, la partie supérieure du corps d'une petite statue de femme, les pieds d'une autre, et une multitude de débris de vases de marbre ou de terre.

Dès que l'escalier eut été achevé, au lieu de (A) jusqu'à la porte, nous nous rendîmes à découvrir l'intérieur même du temple (α-β) et la terrasse antérieure (B-B). Nous avions espéré de trouver dans son entier l'antique pavé de ce temple, et nous ne fûmes pas peu surpris de le voir tout brisé et n'offrant que des tombeaux. Le passage étroit même (ε-ζ) qui sépare le mur latéral du temple d'une partie du rocher (A), était converti en tombeaux par une mauvaise maçonnerie moderne. De grandes pièces de l'ancien pavé avaient servi à couvrir quelques-unes des plus grandes sépultures. Tout le vestibule, ainsi que la terrasse devant le temple (B-B), étaient également garnis de tombeaux. La conversion de la *cella* en cimetière avait tellement bouleversé la place qu'il fut impossible de prendre une mesure exacte de l'édifice. L'esquisse n'en donne qu'approximativement les proportions. La ligne (S-Y), c'est-à-dire la largeur de l'édifice, est de quarante neuf pieds. Pour ce qui regarde l'architecture proprement dite de cette ruine, on

<sup>1</sup> Voyez la *planche IX*.





ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ



voit au premier coup-d'œil que ce temple dorique, bati d'une pierre calcaire du pays et revêtu d'un beau marbre blanc qui nous parut celui de Paros, était d'une construction fort ancienne, sans péristyle et *in antis*<sup>1</sup>. Nous avions déterré un des triglyphes, mais je n'en ai pu retrouver la mesure dans mes papiers.

La conversion de la ruine en cimetière indique d'une manière certaine que Carthage était encore habitée dans les siècles de l'empire grec-chrétien. J'ai inutilement cherché dans les écrivains de l'histoire byzantine quelques données plus précises sur ce sujet.

Nous dirigeâmes nos investigations sur la pente escarpée (9-5) qui était couverte de débris. Nous y trouvâmes les marbres inscrits N° X<sup>a</sup> et XI<sup>a</sup>, et bientôt après l'inscription du piédestal N° XII<sup>a</sup>. Il est fâcheux que les deux plus larges côtés du N° XI, dont les caractères sont si bien exécutés, aient autant souffert. Nous aurions peut-être gagné quelques notions plus satisfaisantes sur de certains objets, leur vente et leur prix dont il est question dans les deux parties de ce marbre.

On creusa aussi sur la pente opposée, sous la partie méridionale des murs de la ville haute (7-7)<sup>2</sup>; mais nous n'y trouvâmes que des substructions de maisons, une quantité de lampes d'argile, quelques figurines, deux vases d'une terre fine et toute sorte de bijoux, comme des poupées, de petits masques, en terre cuite.

Les plus vieux de nos ouvriers assuraient avoir vu autrefois, au fond de la vallée (K-K) et près du lit de la ravine, une grande statue de femme, peut-être la même que *Tournefort* avait vue et qu'il avait crue une Némésis<sup>3</sup>; je fis déga-



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

<sup>1</sup> Vitruve III, 1: *Ædium autem principia sunt e quibus constat figurarum aspectus, et primum in antis, quod grace: «αντις ἐν προπύλαις»*. In antis erit aedes, cum habeat in fronte antas parietum, qui cellam circumcludunt etc. (voy. l'édition de Vitruve par *Schneider*, Lipsie, 1808, 3 vol. in-8° maj.) — Cf. « Archéologie de l'architecture des Grecs et des Romains » par M. C. L. *Stieglitz* (3 vol. in-8°, Weimar, 1801) pag. 238 du 1<sup>er</sup> tome et pag. 25 du II<sup>e</sup> tome.

<sup>2</sup> Voyez la planche XXII.

<sup>3</sup> Voyez la planche XXIV.

<sup>4</sup> Voyez la planche XXV.

<sup>5</sup> Voyez la planche VI.

<sup>6</sup> Ils sont peints en jaune sur un fond noir, ont 8 à 9 pouces de hauteur et sont très-légers. L'un de ces vases représente deux génisses, le dessin en est bon, et la fabrication ressemble à celle des vases attiques de terre cuite qui ne sont pas d'une très-haute antiquité.

<sup>7</sup> Voyez à la page 332 du I<sup>er</sup> tome de son voyage (édit. de Paris, in-4°). D'après la gravure qu'il en a donnée, je croisais plutôt que ce fragment a été une *Diane*.



ger les décombres à l'endroit indiqué, ainsi que près de deux tronçons de colonnes<sup>(ψ)</sup> qui se trouvent au milieu de la ravine, mais sans aucun résultat important. Nous nous étions déjà convaincus d'avance qu'on ne trouverait rien non plus d'intéressant dans la vallée septentrionale (μ-μ), et auprès de l'enceinte (ζ) qui n'est qu'un enclos moderne. De ce côté de la ville nous n'avons observé qu'une seule chose remarquable, c'est une inscription très-ancienne qui se trouve du côté oriental du mur de la ville, à peu près à l'endroit où celle-ci continue sous (D-D). Quatre mots énigmatiques y sont inscrits sur une pierre encastree dans le mur, longue de près de vingt pieds et large de trois à trois pieds et demi. Nous avons fait un fac-similé aussi fidèle que possible de cette inscription singulière<sup>1</sup>. Près du même côté du mur de la ville ainsi que sur la terrasse du temple, nous avons déterré, au commencement de nos fouilles, vingt-cinq à trente médailles antiques de bronze, toutes de Céos, et n'appartenant qu'à deux de ses villes, Joulis et Carthée. Leurs types nous paraissant connus, nous en fîmes d'abord peu de cas; mais ayant trouvé, par un examen plus attentif, qu'elles ne sont pas dépourvues d'intérêt, j'en parlerai dans la partie numismatique de ces recherches.

Il se trouvait alors dans le port de Zéa un grand bâtiment marchand anglais, *la bella Nina*, capitaine Lothrington de Mété. Nous avons fait la connaissance du capitaine qui eut la complaisance de venir en chaloupe par le sud de l'île à Carthæa, pour se charger de l'envoi de quelques objets sortis de nos fouilles. Ainsi nous sauvâmes au moins les objets les plus faciles à transporter, comme les trois torses et quelques autres fragments de sculpture. Nous aurions bien désiré sauver encore le torse du cheval de marbre, et au-moins les plus remarquables des inscriptions; mais il me fut impossible de trouver à l'instant un bateau suffisamment grand pour le transport de marbres d'un poids si considérable.

<sup>1</sup> Voyez la planche XXV.

## III.

NOTRE exploitation de Carthæa était achevée. Nous revînmes à la ville de Zéa.

On nous avait parlé de ruines qui devaient se trouver dans la partie sud-ouest de l'île, à deux lieues et demi de la ville dans un endroit que le peuple nomme *Koundouro*. Nous nous y rendîmes par un chemin beaucoup plus uni et plus commode que celui de Carthæa. Le pays nous parut aussi fort bien cultivé dans la partie occidentale de l'île, et nous aperçûmes un plus grand nombre de ces beaux chênes à vallonnée.

Sur la route de Koundouro, à environ une lieue et demi de la ville, nous visitâmes un couvent appelé *agia Marina* (της αγίας Μαρίας). Nous y étions principalement attirés par une très-belle tour antique bien conservée, et qui se trouve dans la cour du cloître. Elle est carrée; ses côtés ont vingt-quatre pieds de largeur; sa hauteur est considérable; elle est bâtie de blocs rectangulaires d'une espèce d'ardoise, joints artistement, sans l'aide du mortier. L'espace intérieur, divisé en deux parties égales par un mur épais, forme trois étages qui portent sur des solives de pierre. Ces supports sont, hardiment jetés sans autre aide, comme on peut du mur extérieur sur celui de séparation. L'escalier qui conduisait aux trois étages existe encore en partie; il se compose de pierres larges, sortant en saillie du côté intérieur du mur à des distances égales. Dans la première chambre, près de l'entrée, on voit une jolie fontaine. L'escalier ne se monte pas sans difficulté, et il ne mène plus jusqu'au sommet de la tour, lequel est garni extérieurement de grandes pierres saillantes et pointues comme des palissades, et qui vraisemblablement ont porté autrefois une galerie. *Tournefort* s'est trompé, ce me semble, en regardant ce bâtiment comme insignifiant. On pourrait presque douter qu'il l'ait examiné soigneusement<sup>1</sup>. C'est certainement la plus belle tour antique de cette espèce que



<sup>1</sup> Voici ses propres termes (Relation d'un voyage, etc. T. II, p. 21): « Il y a cinq monastères « du rite grec: saint Pantaleon, sainte Anne, la Ma-

« donna d'Episcopi, Daphne et sainte Marine, où « l'on fait voir comme une merveille du pays une « ancienne tour carrée, bâtie de gros quartiers



nous ayons vue en Grèce'. A un quart de lieue au nord d'Agia Marina il existe encore sur deux petites collines des ruines de deux autres tours antiques de la même construction.

Nous arrivâmes à *Koundouro*. L'ancienne ville, dont l'assiette ressemble beaucoup à celle de Carthæa, s'étendait assez loin sur le rocher à gauche de la vallée. Nous pûmes suivre l'espace de quelques centaines de pas l'antique mur d'enceinte. Il renferme, il est vrai, une quantité de substructions de batiments anciens, mais on n'y trouve pas la moindre trace d'un monument d'architecture un peu important. L'horizon qu'offre la partie élevée de l'enceinte de l'ancienne ville est borné à l'ouest par les montagnes et les côtes célèbres de l'Attique, de l'Argolide et de la Laconie, et la vue va se perdre au sud et au sud-est, sur la vaste surface d'une magnifique mer. Cette vue est plus riche et, géographiquement parlant, plus intéressante que celle de Carthæa. La ville n'a point eu de port proprement dit, mais elle avait seulement, comme Carthæa, une baie qui baignait le pied de la montagne sur laquelle elle était bâtie.

« de pierre ordinaire, coupés obliquement. » Cette pièce n'est pas fort digne d'admiration. »

« côtes, pour ne pas trop les raccourcir, en sont ornées. » La vignette (Pl. X), d'après un bon dessin  
« résout, et taillé à faces de diamant. » L'ouvrage de M. de Rocherell, d'après de cet édifice antique  
« fort entablures », mais, à part le fronton, avec une partie du couvent qui le tourna

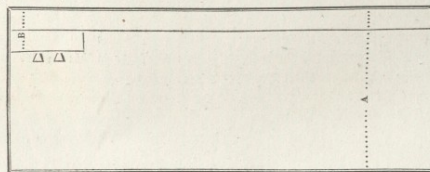




## IV.

J'ai déjà dit que la ville actuelle de ZÉA n'est pas riche en monuments anciens; mais cela ne doit s'entendre que des monuments de l'art proprement dit, soit d'architecture, soit de sculpture. Car d'ailleurs Zéa possède dans son enceinte et dans son voisinage beaucoup d'objets qui prouvent suffisamment que cette ville moderne est bâtie sur les ruines d'une ancienne cité assez considérable. Dans la ville même, ou tout auprès, partout où l'escarpement de la montagne n'a pas permis d'établir des rues et des maisons, ou bien là où l'accès de la place devait être défendu par les rochers mêmes, ceux-ci ont été hardiment sciés, liés par de grandes murailles ou fortifiés encore davantage, quand cela a paru nécessaire, par des murs superposés; ouvrages qui dans ce lieu ne sont certainement pas dus aux siècles du christianisme. Ainsi, par exemple, sur la jolie colline de forme conique, qui, de toute part couverte de maisons, forme l'extrémité occidentale de la ville, et d'où s'étend le chemin du moyen âge, on voit des substructions en grosses pierres taillées d'une même grandeur, ainsi que plusieurs pièces de marbre qui ont certainement appartenu à quelque grand édifice antique, maçonnées dans la dite tour et dans les murs des maisons qui l'entourant. Quand on se rend par un chemin ordinaire vers le lieu antique dont je parlerai plus bas, on voit à la distance d'abord en sortant de la ville, une ligne de plusieurs centaines de pas en l'ancienne fortification, formée tantôt par le rocher scié à pic, tantôt par les murs énormes qui viennent s'y appuyer.

Quant aux restes d'architecture, dans le sens plus précis de ce mot, le morceau le plus intéressant que nous ayons vu dans la ville moderne, est un marbre placé à la surface intérieure d'un mur latéral de la petite église de St.-George (τῷ ἁγίῳ Γεωργίῳ). Il est de cette dimension : hauteur du marbre (ligne A) 3 pieds  $6\frac{4}{10}$  pouces; hauteur des deux moulures au-dessus des gouttes (ligne B)  $6\frac{4}{10}$  pouces;





Ce fragment d'architrave d'un beau marbre de Paros indique clairement un temple dorique d'une beaucoup plus grande dimension que celle du temple de Thésée à Athènes<sup>1</sup>. Cet édifice anéanti a vraisemblablement été aussi consacré au culte d'Apollon. Au moins trouve-t-on dans une chapelle peu éloignée de là et dédiée à sainte Sophie, le devant d'un autel du même beau marbre de Paros, et qui porte cette inscription :

ΔΑΚΙΟΣ ΤΟΝ ΒΩΜΟΝ ΕΙΣΑΤΟ  
ΧΑΡΙΑΔΑΣ ΜΕΝΕΣΤΡΑΤΟΣ ΤΕΛΕ...ΙΑΤΟ Μ.Α.Σ...  
ΤΟΝ ΒΩΜΟΝ ΑΠΟΔΑΔΩΝΙ'

<sup>1</sup> La hauteur de l'architrave du temple de Thésée à Athènes n'est, d'après Stuart, que de 2 pieds,  $8\frac{1}{2}$  ou bien avec la plus grande exactitude  $8\frac{1}{4}$  pouces. Voy. la pl. IX du 3<sup>e</sup> vol. de l'ouvrage de Stuart dans la traduction française (par Mr. Feuillet), Paris, de l'imprimerie de Firmin Didot, 1808-1822, 4 vol. in-fol. Par cette traduction utile et bien exécutée, l'ouvrage important de l'architecte anglais a été mis à la portée de plus de monde.

Une main moderne a mutilé au moyen des lettres à la fin de la seconde ligne. A l'exception du M, aucune des lettres suivantes de la seconde ligne n'est parfaitement sûre; c'est pourquoi je les ai marquées toutes avec des points.

En me tenant strictement aux trois lettres que je croyais voir encore, j'avais d'abord suppléé Μελισσάτης (ou bien Μελισσοκόμος), en présumant que l'inscription pourrait concerner des gardiens d'abeilles, qui auraient érigé cet autel à Apollon-Aristée (au dieu inventeur de l'usage du miel et de la culture des abeilles), particulièrement vénéré à Céos, comme nous le verrons plus bas. Mais je ne connais aucun autre exemple d'une inscription grecque d'ancien et beau temps, où le métier du dédicateur d'un monument religieux quelconque soit mentionné, et je préfère de ne voir dans le mot mutilé qu'un quatrième nom propre, et de restaurer notre inscription ainsi : « Δάκιος τὸν βωμὸν εἰσατο. Χαρίδας, Μενέστρατος, Τηλέστρατος,

M. (un quatrième nom propre comme les précédents au nominatif) τὸν βωμὸν Ἀπολλωνί (sc. ἀνέθηκεν, ou bien καθιέρωσαν) » :

« Lakios fit ériger cet autel. Charillas, Menestros, Telestratos et M... (firent consacrer) cet autel à Apollon. »

Εἰσατο de εἶσω (synonyme de ἔχω, forme plus récente) est ici en signification active pour ἱδρύσασθαι. De même le substantif εἰσατο est expliqué dans l'*Enchiridion* de M. Valpy, par le verbe εἰσάγειν, Gr. εἰσάγειν, Lat. adducere (édition de M. Valpy, voc. εἶσω et εἰσάγειν). Lakios avait probablement fait faire et ériger l'autel en question, et les quatre autres personnes, peut-être les parents ou héritiers de Lakios, avaient supporté les frais pour le faire consacrer au culte d'Apollon. C'est ainsi que nous voyons, par exemple, dans une inscription trouvée à Laodicée, et rapportée par Chandler (Inscript. antiq., Part. 1, n° LXXVIII) : — Νεωκόστρατος — ἐκ τῶν ἰδίων ἀνέθηκεν. Τὰ προσλαίψαντα τοῦ ἔργου τελειώσαντος Νεωκόστρατος τοῦ κληρονόμου αὐτοῦ καθιερώσαντος Μάρκου Οὐλπίου Τραϊανῶ τοῦ ἀνθρώπου. Voyez sur cette inscription de Laodicée, et sur les verbes usités dans le sens de donner, faire construire, consacrer, les judicieuses réflexions de M. Letronne, dans son important ouvrage : Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte, etc. (Paris, 1823, in-8°) p. 418 et 420.



Dans l'église de St.-George il y a un autre marbre assez joli, qui formait apparemment la partie antérieure d'un piédestal, avec cette inscription :

ΟΔΗΜΟΣ  
ΔΕΙΒΙΑΝΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ  
ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΓΥΝΑΙΚΑ'

Du côté septentrional de la colline conique dont j'ai déjà parlé, dans une petite église, et tout près de là, quelques fragments de marbre régulièrement taillés, une colonne ionique cannelée, qui cependant ne me parut pas en place, et un assez mauvais *Lithostrotion*, indiquent un petit temple à ce qu'il paraît d'ordre ionique. Un joli ornement de pilastre avec deux volutes, encastré avec plusieurs autres marbres antiques dans les murs de la tour sur la colline, pourrait bien lui avoir appartenu.

Quand d'ici l'on descend par un sentier escarpé, vers l'église de St.-George, on arrive à une grotte antique taillée dans le roc, et qui a trois entrées, une grande et deux plus petites. Elle est composée de deux chambres, la première de douze, la seconde de vingt-quatre pieds de profondeur. Il faudrait fouiller jusqu'au sol cette grotte, aujourd'hui à moitié remplie de décombres, si l'on voulait s'assurer de sa destination. Je présume qu'elle n'était qu'un double tombeau. Quel moyen de découvrir, si non des sarcophages, au moins les places qu'ils occupèrent. Un<sup>2</sup> de mes amis m'a fait observer, que c'était peut-être un *Nymphéon*. Il est possible, mais j'en doute pourtant; la caverne dont il s'agit, ne m'a pas paru assez vaste pour un pareil sanctuaire, qui d'ailleurs ne serait pas déplacé dans l'île des *Nymphes*.

Toutes les églises de la ville offrent des restes antiques de volutes de mar-

<sup>1</sup> « Le peuple (érigea cette statue à) Livie, épouse de l'empereur César (Auguste). »

Il me paraît évident que le piédestal, où se trouve cette inscription, doit avoir porté une statue de l'impératrice *Livia Augusta*, monument dont la dedication ne peut guères avoir eu lieu que dans l'intervalle de l'année 29 avant notre ère, époque où Octavien reçut le titre d'*imperator*

(voy. *Dio Cassius*, XLIII, 44, p. 371 et suiv. edit. de Reimar. ainsi que LII, 41; LIII, 17; et *Appian*. Præfat. cap. 6.) à l'année 25 après J. C. quand Livie-Auguste, laide de Tibère, avait perdu toute influence. Voy. *Sueton*. Tiber. chap. 51, p. 202, éd. d'Ernesti.

<sup>2</sup> M. Raoul-Rochette.



bre, d'architraves, etc., et presque chaque maison a sur son toit un petit fragment de colonne pour broyer et unir le sable et le mortier quand le soleil ou la pluie y a causé quelque dommage. En fait de sculpture, nous n'avons rien vu dans la ville moderne qu'une très-médiocre statue colossale de femme; dans la maison d'un prêtre grec, et quelques bas-reliefs de tombeaux assez insignifiants.

Un ancien monument à un quart de lieue au nord de la ville, est bien plus intéressant : c'est un LION COLOSSAL représenté couché sur le flanc gauche; il est éveillé et tient la tête levée. La forme du morceau de rocher dont il est composé a sans doute donné au sculpteur l'idée d'aider la nature en le façonnant ainsi. En effet, il est évident que cette pierre énorme n'a pu être transportée à cet endroit, mais qu'elle y a été sculptée sur place. Aussi est-elle entièrement du même grès grisâtre dont se compose tout le rocher environnant. L'ensemble est vigoureusement exécuté. Dans le repos de l'animal, comme dans les proportions de ses membres, il y a nature et vérité. Cette grande figure étant calculée pour être vue de loin, l'artiste a eu raison de ne pas donner aux détails des soins minutieux. Nous avons cependant été frappés de ce que, précisément à une certaine distance, la tête paraît trop mince et un peu trop allongée, défaut qui disparaît plus du monument des qu'on l'envisage plus l'ensemble d'un même coup d'œil.

Nous avons mesuré exactement ce lion, qui, malgré la proximité de l'endroit où il se trouve, à la ville moderne, n'a été décrit, autant que je sache, par aucun voyageur; voici ses proportions : depuis le nez, en passant sur le front et le long de l'échine, jusqu'à la naissance de la queue, vingt-huit pieds. De la gueule, en passant du côté droit du cou, jusqu'à la partie supérieure de la crinière, onze pieds. De l'articulation de la jambe droite de devant

<sup>1</sup> La planche XI, exécutée à l'eau forte par Mr. Reinhardt, d'après un croquis fait sur le lieu et à deux différents points de vue, par Mr. R. Cocherell, est en quelque sorte une *restauration* de ce monument. Comme il ne s'agissait pas ici d'un objet d'art antique dont l'attitude et les parties principales peuvent être douteuses, il n'y avait

point de raisons suffisantes pour le donner exactement dans l'état délabré où il se trouve aujourd'hui, exposé depuis tant de siècles aux injures du temps et des hommes. On a tâché de reproduire l'effet que ce lion devait avoir à l'endroit où il se trouve, quand les détails, surtout la tête et les pieds de devant, étaient moins maltraités.



ΑΘΗΝΑΙ









AKAΔHMIA

AOHNΩN



AKAΔHMIA



jusqu'au milieu de l'échine, c'est-à-dire la hauteur de la partie antérieure du corps, neuf pieds.

Il nous a paru que cette énorme pierre n'a pas assez d'appui sur la pente escarpée où elle se trouve, et que non-seulement un tremblement de terre, mais même des pluies continues qui détremperaient le terrain qui l'entoure, lui feraient facilement perdre son assiette, et la précipiteraient dans l'abîme.

Pendant notre séjour à Zéa, nous étions fort étonnés de voir ce colosse dans une gorge de montagne de la partie septentrionale de l'île et près d'une des quatre anciennes villes, sans trouver le moindre indice d'une occasion quelconque qui ait anciennement engagé à entreprendre un pareil ouvrage dans un lieu pareil. Je crois en avoir trouvé postérieurement l'explication dans un mythe que nous a conservé *Héraclide de Pont*. « Les Nymphes, dit-il, habitaient anciennement cette île riche en sources. Mais un lion les ayant effrayées, elles s'enfuirent à Caryste. De-là vient qu'un promontoire de Céos s'appelle LE LION<sup>1</sup>. » On ne peut guères douter que ce mythe, absolument *local*, n'ait occasionné le monument dont nous parlons.

Un peu au-dessus de cette pierre remarquable et en allant au nord, la vue qui s'étend sur la ville de Zéa, la mer, les îles et la côte de l'Attique jusqu'au cap Sounion<sup>2</sup> forme un beau tableau géographique<sup>3</sup>.

Outre *Les Ports*, *Rondouro* et la ville actuelle de Zéa, il ne subsiste que dans un seul endroit de l'île de faibles traces d'une ville ancienne; c'est près du port à main droite, c'est-à-dire au midi de l'entrée, sur le rocher bas et au-dessus des magasins actuels. Dans les jardins et plantations d'orangers du voisinage (ce lieu s'appelle τὰ περιβόλια) on trouve souvent des médailles anciennes, surtout des villes de Joulis et Coressos<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Heraclides Pont. Fragmenta* (art. ΚΕΙΩΝ) Voy. le *supplément* I, où tout le passage est cité.

<sup>2</sup> Mr. R. Cockerell possède dans son riche portefeuille un dessin de cette belle vue. Il m'a permis de la communiquer au public; mais je re-

grette de n'avoir pas eu le temps d'en faire achever la gravure; elle sera insérée dans une autre partie de cet ouvrage.

<sup>3</sup> Voyez plus bas la partie numismatique de ces recherches.



Nous savons où était l'ancienne Carthæa; nous venons d'examiner attentivement les ruines de Koundouro et celles sur lesquelles s'élève la ville moderne. Il nous sera maintenant permis de comparer ce que nous avons trouvé, avec plusieurs passages d'anciens écrivains, et de tirer quelques conséquences de cette comparaison.

D'abord il faut effacer de la plupart des cartes géographiques de la Grèce, entre autres de celle de l'excellent d'Anville, *Carthæa* qui occupe, selon lui, précisément la place des ruines appelées aujourd'hui *Koundouro*, et la transporter au côté opposé (au sud-est) de l'île, un peu plus au sud. *Cela n'a pas besoin de preuve nouvelle, nos inscriptions l'attestent suffisamment.* Pour établir cependant, par d'autres données tirées des anciens auteurs, cette position de la ville de Carthæa, je citerai les *Métamorphoses* d'Ovide, l. VII, v. 369, où Médée venant des contrées du sud-est, de Cos et de Rhodes, et se rendant en Béotie «*passé devant les murs de Carthée de l'ancienne Cœa*» :

«*Transit et antiquæ Carthæia mœnia Cœæ.*»

De plus : Strabon dit positivement que de son temps, il ne restait que deux des quatre villes de Céos : Joulis et Carthæa, où s'étaient retirés les habitants des deux autres; savoir : ceux de Pœessa à Carthæa, ceux de Coressia à Joulis<sup>1</sup>, et un peu plus bas : que la ville de Joulis *se situait à cinquante stades de la mer*, et se sert du port sur lequel avait été Coressia; que cette dernière ville était, de son temps, à peine comparable à un village<sup>2</sup>. Or, comme il n'y a dans toute l'île absolument aucunes traces d'ancienne ville dans l'intérieur du pays, que celles sur lesquelles on voit aujourd'hui la ville de Zœa, nous en concluons, avec la plus grande confiance, après avoir déterminé la position de Carthæa, que les fortifications étendues et les vieux murs que nous avons vus et décrits dans la ville moderne et dans ses environs, ne peuvent avoir appartenu à aucune autre des quatre villes de cette île qu'à celle

<sup>1</sup> Géographie p. 486, édit. de Casaub. Voyez le supplément IV.

<sup>2</sup> Ces renseignements très-précis sur la situation de l'ancienne Joulis, ne conviennent nullement aux ruines remarquables qui se trouvent tout au

bord de la mer sur la côte sud-est. Les paroles seules de Strabon auraient dû convaincre Tournefort que ces ruines (τὰς Πύλεις) ne pouvaient en aucune manière être celles de la ville d'Joulis.



d'IOULIS. Elles se trouvent sur un flanc élevé de la montagne (Strab. *ἐν ὄρει*); elles indiquent par leur disposition et leur étendue une ville considérable; leur distance de la mer s'accorde parfaitement avec les vingt-cinq stades dont parle Strabon. Ajoutons que presque journellement on trouve dans la ville et dans sa banlieue d'anciennes monnaies d'Ioulis. Nous en avons acquis plus de soixante.

La position d'Ioulis sur la carte de d'Anville est assez bien indiquée, seulement un peu trop au nord. Mais celle du port qui servait à cette ville, le *Ceressus* de d'Anville<sup>1</sup>, est fautive. En effet la crique au nord, où d'Anville et après lui presque tous les auteurs de cartes de la Grèce placent ce port, est incommode, étroite, exposée à tous les vents du nord, et par conséquent un mouillage extrêmement dangereux, même pour les petits bâtiments; elle est trop éloignée de la ville, presque à deux lieues; ni là, ni dans le voisinage, on ne voit aboutir aucune rivière, aucun torrent de la montagne qui pût être l'*Elixos* de Strabon; enfin l'on n'y voit absolument aucune trace d'une ancienne ville. Nous avons parcouru toute la côte septentrionale de l'île et trouvé la chose ainsi. Il serait en effet bizarre que les habitants d'Ioulis eussent préféré cette crique éloignée et malsaine à un port plus voisin, le meilleur peut-être qui soit dans toute la mer méridionale.

Mais si, abandonnant cette hypothèse peu probable, on cherche le port d'Ioulis là où la nature en a effectivement creusé un, c'est-à-dire au havre actuel, tout s'accorde avec la plus grande exactitude. L'éloignement de la ville répond aux vingt-cinq stades de Strabon, les traces de l'ancienne bourgade de Corissia se retrouvent, et l'*Elixos*, dont parle le même auteur, est le ruisseau qui se précipite de la montagne devant la ville de Zœa, continue à serpenter dans les profondeurs du ravin, reçoit d'autres petits ruisseaux, et se jette enfin dans la mer, près des magasins actuels, dans la partie méridionale du bassin de ce port.

<sup>1</sup> Plin. (Hist. natur. l. IV, sect. 20) écrit *Coresus*, Strabon *Corissia*, et Ptolémée *Corissos* (Κορίσσις) dans quelques manuscrits n'est qu'une faute des copistes pour Κορίσσις, qui provient de l'an-

cienne et authentique orthographe dont les médailles font foi; voyez les planches XIII et XXVII, surtout la 2<sup>e</sup> médaille de la planche XIII, qui a le nom entier ΚΟΡΙΣΣΟΣ au nominatif.



Si ce que nous venons de dire détermine la position des trois villes, de *Carthæa*, *Ioulis* et *Coressos*, il en résulte clairement que les ruines appelées aujourd'hui *Koundouro*, du côté sud-ouest de l'île, sont celles de l'ancienne *Paessa*, dont les habitants, après la destruction de leurs foyers, se retirèrent à *Carthæa*. On m'a dit postérieurement (mais je n'ai pu le vérifier moi-même) que le peuple donne encore souvent aux ruines près de *Koundouro* le nom de *Piïssa*.

Toutes ces considérations m'ont fait hasarder un nouvel *essai d'une carte de l'ancienne île de Céos*<sup>1</sup>. J'en dressai le plan sur les lieux, et l'habileté de M. P. Tardieu à Paris m'a fourni, pour l'exécuter, les secours nécessaires. Les noms de lieux écrits en capitale grecque, sont ceux qu'on trouve généralement sur les médailles, dans les inscriptions et chez les auteurs anciens. Les noms latins sont ceux qu'a employés Plinè; enfin les dénominations écrites en cursive grecque sont celles dont on se sert encore dans l'île. La configuration donnée à *Zéa* dans cette carte ne peut guère être éloignée de la réalité. Cependant il m'a manqué des données suffisantes pour rendre quelques parties *des côtes* avec une exactitude géométrique, et j'attends, sous ce rapport, des voyageurs futurs qui visiteront cette belle île, des éclaircissements et des rectifications que je recevrai avec plaisir.

Il résulte des renseignements que j'ai pu recueillir, et que j'ai pu vérifier, de cartes de la marine royale à Paris, et qu'on a tirés notamment des résultats de la campagne de M. *Gauttier* dans la Méditerranée, que la cime de St. Élie à *Zéa* s'élève à 570 mètres au-dessus de la mer (moins haute de 210 mètres que la montagne du même nom dans l'île de Milo), et qu'elle se trouve exactement en latitude, à 37° 37' 18<sup>3</sup>/<sub>16</sub>" et en longitude orientale de Paris, à 22° 1' 25".

Pour ce qui regarde une singulière erreur relativement à la configuration donnée à cette île dans le moyen âge, nous la releverons et nous en indiquerons la source probable dans un de nos suppléments<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voyez la *planche XII*.

<sup>2</sup> Voyez le *supplément N° IV*.

En terminant la partie topographique de ces recherches pour passer à d'autres objets, je dois faire observer que le célèbre helléniste et voyageur français C. d'Ansse de Villosion, qui aborda

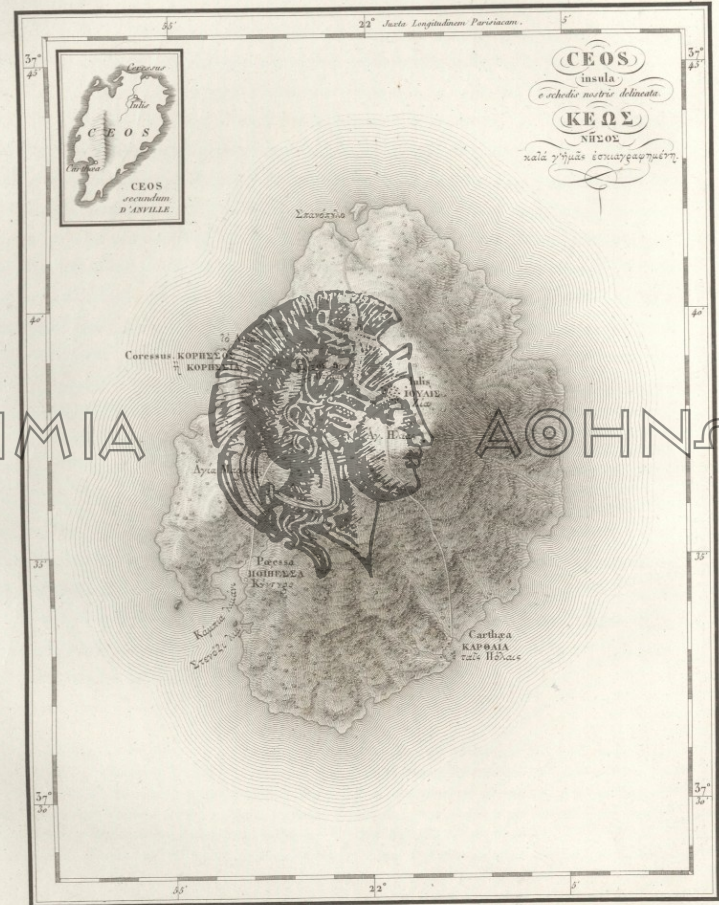
deux fois, dans l'année 1785, à l'île de *Zéa*, eut soin de visiter les ruines remarquables à *Tes Poles*, sans pourtant s'y arrêter, à ce qu'il paraît, ou, du moins, sans y entreprendre des recherches de quelque importance.

Dans la vaste collection des manuscrits de ce



ΑΘΗΝΑΙΩΝ





ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ



savant célèbre, qui se trouvent aujourd'hui à la bibliothèque du Roi (au dépôt des manuscrits), à Paris, il est parfois question des localités de l'île de Zéa. En examinant ces papiers, j'y ai surtout remarqué, relativement aux ruines de Tes Polès, le passage suivant, qui se trouve à la page 512 du troisième volume de ceux des manuscrits de M. de Villoison, qui sont reliés in-4° :

« On trouve dans beaucoup d'endroits du Levant, par exemple, à *Polès*, dans l'île de *Zéa*, et sur les ruines d'une ancienne ville, de grosses et énormes pierres. Il fallait avoir avec soi, comme M. de Nointel dans ses voyages, deux ou trois ouvriers pour les soulever. »

« *Les Russes ont enlevé beaucoup d'inscriptions et de marbres de Polès, à Zéa, de Regio-castro* (par corruption on l'appelle *Hébréo-castro*), à Thermie, et du mont *Saint-Etienne*, à Santorin. »

Par une autre note écrite en voyage, et probablement à Zéa, j'ai vu avec plaisir que M. de Villoison, sans autre guide que Strabon (au passage que j'ai cité plus haut), avait très-bien reconnu que les ruines de *Tes Polès* devaient nécessairement être celles de Carthée. « J'allai d'ail, en quatre heures à cheval aux ruines de Carthée, que quelques-uns croient être Ioulis, mais une ancienne inscription, que M. Nicolaki Pangalo m'a dit avoir vue à Zéa, porte le nom d'Ioulis, et Zéa est encore éloignée de trois milles de la mer, comme du temps de Strabon (M. de Villoison veut dire *comme l'était Ioulis* du temps de Strabon), tandis que Carthée, qu'on appelle maintenant *Polès* et non *Polis*, en est tout proche. Le chemin qui y mène est très *ἀνέφορος κατήφορος* sur les montagnes. J'ai vu les restes de l'ancien chemin, les bains, les restes du temple, *point d'inscriptions*; *les Russes en ont emporté plusieurs, dit-on*. Les autres peuvent être enfouies en terre ou du côté qui est à terre. En effet, on trouve de très-grosses pierres, et il

faudrait beaucoup d'hommes pour les soulever. Je revins à trois heures; j'étais parti à cinq, et j'avais dîné dans une chapelle grecque sur le haut de la montagne. »

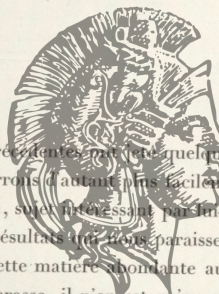
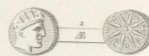
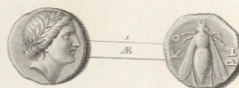
Cette note se trouve dans le deuxième volume, p. 15 et 16 d'un exemplaire de l'édition in-8° du Voyage de Tournefort (3 vol., à Lyon, 1727). M. de Villoison, qui avait ce livre avec lui pendant son voyage en Grèce, écrit ces mots vrais et flatteurs sur le frontispice du deuxième volume : « *Ea libris d'Anse de Villoison, qui hunc tutissimum et veracissimum ὁδὸν secum circumtulit* », et couvrit les marges et les revers des estampes, dans les deux derniers volumes, d'une foule de notes et de remarques, en partie très-bonnes et très-instructives, quelquefois assez plaisantes, sur son voyage dans les îles, sur les monuments, et sur les mœurs et usages des habitants. Cet exemplaire de l'ouvrage de Tournefort, que les notes sont très-indicieuses et piquantes de M. de Villoison, est un ouvrage précieux, se trouve aussi dans la bibliothèque du Roi, où j'ai dû à l'obligeance de M. Van-Praet la connaissance de ce livre.

En même temps que M. de Villoison, on nous raconte qu'un capitaine russe, il y avait deux ans (1795), se trouvant à l'ancre dans le port au pied des ruines de *Tes Polès*, en avait emporté quantité de marbres. Je suppose que ce fait s'est passé pendant l'expédition d'Orloff, qui parut, après la mort de Cronstadt, tout d'un coup, et au grand étonnement des Turcs, dans l'Archipel et sur les côtes de la Morée, en 1770; mais je n'ai pu me procurer jusqu'à présent des renseignements plus exacts à ce sujet. J'espère pourtant en obtenir par le soin d'un savant russe, de mes amis, qui désire, comme moi, constater un fait qui n'est pas sans intérêt; et, si ses recherches obtiennent un résultat heureux, j'aurai soin de le communiquer au public dans la suite de cet ouvrage.



## V.

XIII.



Si les recherches précédentes ont jeté quelque lumière sur la topographie de Céos, nous en pourrions d'autant plus facilement éclaircir l'archéologie de cette île et son histoire, sujet intéressant par lui-même, et dont nous tirerons aussi des faits et des résultats qui nous paraissent importants. Nous nous efforcerons de traiter cette matière abondante aussi brièvement que possible. Des objets qu'elle embrasse, il n'en est qu'un seul, qui par sa nature même exige un développement plus détaillé.

C'est une question que de savoir jusqu'à quel point les grandes révolutions naturelles des époques anté-helléniques, auxquelles les auteurs anciens font souvent allusion<sup>1</sup>, et qui servent à expliquer beaucoup de phénomènes en Grèce,

<sup>1</sup> Par exemple *Strabon*, en plusieurs endroits, pages 51, 57, 58, etc. édit. de Casaubon; *Diodore de Sicile*, liv. V, p. 369, édit. de Wesseling; *Plin*e, hist. nat. lib. 11, sect. 88 et suivantes.

L'ancienne explication du nom de l'île de *Délos*, d'après des auteurs qu'*Eustathe* lisait encore, est fondée sur la même opinion. *Eustathe*, dans son commentaire sur *Denys le Périégète*, v. 525, après



ont exercé de l'influence sur les Cyclades et sur les îles de la mer myrtoïque voisine de l'Attique. Nous ne pouvons discuter ici cette question, attendu que nous prenons le terrain, objet de nos recherches, tel que les anciens Hellènes l'ont trouvé et l'ont occupé. Nous ferons seulement observer que les îles Cyclades ont éprouvé fréquemment, et jusqu'à nos temps, des secousses de tremblements de terre, et que d'anciens écrivains, lus encore et extraits par Pline, attestaient qu'anciennement (l'époque n'est pas indiquée) une portion de l'île de Cée de plus de trente mille pas de tour, fut engloutie avec un grand nombre d'hommes. Pline avait trouvé pareillement d'anciennes indications d'une communication qui avait uni cette île avec l'Eubée, et des tremblements de terre, ou des éruptions volcaniques qui l'en avaient violemment séparée<sup>2</sup>.

On ne peut douter qu'une île fertile et abondamment pourvue de sources, située sous le plus beau climat, si près de la côte attique, n'ait été habitée de très-bonne heure. Je n'ai pu éclaircir jusqu'à présent la question de savoir à quelle époque les Cyclades furent occupées par les Cypriotes et les Phéniciens. *Thucydide* fait chasser, il est vrai, les Cypriotes des Cyclades par Minos<sup>3</sup>; et

avons cité un passage d'Arrien sur Delos et sur le mythe de l'accouchement de Latoné dans cette île, ajoute ces paroles remarquables : « καὶ ἄλλοι δὲ . . . ῥασὶ Δῆλον αὐτὴν κληθῆναι, διότι γενομένη ποτὶ ὑπὸ θάλασσαν, ἀνίσχεν ὑστερον κατὰθεν, ὡς καὶ ἄλλαι τινὲς, καὶ ἐξ ἀδελφῶν βλάπτει ἐξελθὼν στεινὰ γαῖαν. Ταῦτα δὲ οὕτως ἐπλάσθη, διὰ τὸ συγχυῖσθαι ποτὶ, κατὰ τινὰς, τὴν νῆσον ταύτην σείεσθαι ὅτε καὶ χωρὶον ἦν τι περὶ αὐτὴν ὁ Τρέμων καλούμενον. » κ. τ. λ. (Eustathe ad Dionys. Perieg. in Geogr. Græc. minor. edit. *Hudson*, tom. IV, p. 28). A l'égard d'une grande révolution naturelle antérieure aux Hellènes, par laquelle le Pont-Euxin, après avoir formé d'abord un immense bassin avec la mer Caspienne, se fraya un chemin jusqu'à la méditerranée, et établit la communication avec l'océan, *Tournefort* et après lui *Pallas* ont énoncé des opinions très-plausibles. Voyez *Tournefort*, Relation d'un voyage du levant, T. I, p. 211, et tom. II, p. 123 à 129, édit. de Paris, in-4<sup>e</sup>; et *Pallas*, Voyages, etc. troisième partie, deuxième

liv. (C. 1, 329), Pétersbourg, 1797, in-8<sup>e</sup>. M. *Dureau de la Paller* bien qu'il diffère essentiellement des opinions de *Tournefort* et de *Pallas*, ne peut cependant appeler le détail de l'histoire, adopte néanmoins un système très-ancien au fond. (Voyez son intéressant ouvrage, *Géographie physique de la mer noire*, etc. Paris, 1807, in-8<sup>e</sup>, chap. xxiv — xxx, surtout chap. xxviii, p. 196, et suiv.) Les traditions helléniques du déluge de Deucalion font assez clairement allusion au bouleversement et au débordement produits par une telle catastrophe. Les diverses opinions des anciens, et leurs traditions fabuleuses au sujet d'une *Atlantica* (continent englouti par l'océan) étaient de même fondées en partie sur de certains phénomènes qu'on ne savait s'expliquer qu'en admettant une pareille supposition.


<sup>2</sup> Pline, Hist. nat. liv. II, chap. xcii et liv. IV, sect. xx; passages qui seront cités dans le *supplément* n° IV.

<sup>3</sup> *Thucydide*, liv. I, chap. iv.



*Aristote* dit expressément que ce roi, dominateur de la mer, conquiert ou peupla un grand nombre de ces îles<sup>4</sup>. C'est à quoi fait aussi allusion une tradition

<sup>4</sup> *Aristote*, *Politique*, liv. II, chap. viii, pag. 76, vol. I<sup>er</sup> de l'édition de J. G. Schneider 1809, in-8 : « Διὸ καὶ τὴν τῆς θαλάσσης ἀρχὴν κατέχουσιν οἱ Μῖνον, καὶ τὰς νήσους, τὰς μὲν θυρωσάτω, τὰς δ' ὠκεῖαι » *Aristote* était donc parfaitement d'accord à ce sujet avec *Thucydide* I. c. où il est dit de Minos : « καὶ τὸν Κυβέλλαν νήσους ἐρέει καὶ οἰκίστας πρῶτος τῶν πλείστων ἡγέται, Κάρως ἐξελάσας, καὶ τοὺς ἐν αὐτῇ παῖδας ἡγούμενος ἐγκαταστήσας » α. τ. λ. D'ailleurs c'était l'opinion la plus commune parmi les anciens. Voyez les passages réunis de *Meursius* (Creta lib. III, cap. iii) et les notes sur *Thucydide* I. c. dans l'édition de *Ducker*.

Mais les Grecs n'étaient pas plus d'accord sur ce point de leur archéologie que sur tant d'autres. C'est ainsi par exemple qu'*Isocrate* présume que ce fut après le temps de *Minos* que les Cariens s'étaient établis dans les îles Cyclades, et que les Hellènes ioniens, lors de leur émigration de l'Attique, les en chassèrent (*Isocrate*, *Panathen.* V, 6, édit. de Coray, pag. 241, Paris, 1812, in-8°).  *Isocrate* adopte la même opinion; le passage de cet auteur où il en est question (*Bibl. Hist.* I, V, cap. LXXXIV, p. 399, éd. de Wesseling), est remarquable par ce qu'il nous retracer la tradition d'auteurs grecs bien plus anciens que *Diodore*. Après avoir parlé de la puissance de *Minos* et de l'occupation par ce Crétois de la plupart des Cyclades et d'une partie même des côtes de l'Asie Mineure, il écrit ainsi : « τῶτα μὲν οὖν ἐπαύθη πρὸ τῶν τρωικῶν· μετὰ δὲ τὴν Τροίαν ἄλκιον Κῆρες αὐτῶν ἠθέτατες αὐτῷ πλεον, ὡλοκυρτέσσον, καὶ τὸν Κυκλάδων νῆσον κρατέουσιν, τοὺς μὲν δὲ κατέχουσιν καὶ τοὺς ἐν αὐταῖς κατοικοῦντας Κρήτας ἐξέβαλον· τινὰς δὲ κοινῇ μετὰ τὸν προειρημένον Κρητῶν κατέχουσιν ὑπερὸν τῶν Ἑλλήνων αὐτῶν ἐχόντων, συνέηε τὰς πλείους τῶν Κυκλάδων νήσων οὐκίσθαι, καὶ τοὺς βαρβάρους Κῆρας ἐξ αὐτῶν καταποιεῖν. »

C'est surtout d'après Diodore et Castor que M. K. O. Müller incline à croire que la domina-

tion des Cariens et des Phéniciens dans la mer Égée appartient à une époque postérieure à la guerre de Troie et moins reculée qu'on ne croit ordinairement. (Voyez son important ouvrage : *Orchomenos et les Minyens*, p. 116 et 117.)

Mais je ne vois pas de raisons suffisantes pour que nous devions embrasser décidément cette opinion ; au moins ce ne sera certainement pas par les témoignages des auteurs grecs que cette question pourra se résoudre. C'est précisément la grande divergence des plus graves auteurs anciens sur ce sujet, qui nous engage à chercher un moyen de les concilier. Peut-être serait-il permis de supposer que les Cariens, navigateurs vagabonds et inquiets, qui cherchaient partout du gain et du butin plutôt qu'une demeure fixe et assurée, après avoir été forcés, par Minos et ses colons Crétois, de se retirer des Cyclades, ont reparu plus tard sur quelques-unes des îles de la mer Égée, dans un temps où la puissance et le prestige des Cariens étaient tombés, et qu'en débarquant sur ces îles (Ménies, Caristes, des *phylaktes* pour ainsi dire des mers de la Grèce, en ont été définitivement classés par les Hellènes ioniens lors de leur émigration de l'Attique.

Les savantes recherches de M. *Raisot-Rochette* tendent plutôt à établir, d'après *Hérodote* et *Strabon*, que les *Cariens* fixés dans les îles de la mer Égée et subjugués par *Minos* s'y confondirent avec les *Crétois* vainqueurs, et que les uns et les autres, également soumis à la domination *Crétoise*, furent chassés des *Cyclades* par les *Ionien*s émigrés de la terre ferme de la Grèce (voyez son bel ouvrage: *Histoire critique de l'établissement des Colonies grecques*, etc. surtout tom. 1, pag. 381, comparée avec le chap. x du III<sup>e</sup> tome, p. 75 et suiv.).

Il n'entre point dans mon sujet d'examiner avec plus de détail ces opinions différentes, ni même de soutenir ma propre hypothèse sur ce point historique par de nouveaux rapprochements qui me détourneraient trop du but de ces recherches.



indiquée par Apollonius de Rhodes, lorsqu'il dit que *Sirius brûla les îles de Minos*<sup>5</sup>.

Cependant, ni la domination des Cariens et des Phéniciens, ni les conquêtes d'un roi mythologique de la Crète, lors même que ces deux événements pourraient être déterminés avec une exactitude chronologique, ne pourraient contribuer à résoudre la difficulté au sujet de l'époque de la première occupation de l'île par des colons de race hellénique, dont il s'agit ici; la tradition même nous force de tourner nos regards ailleurs pour obtenir quelques éclaircissements à ce sujet.

Lorsque les Grecs disaient que les *Nymphes* habitaient auparavant cette île abondante en sources (Ἰδρῶσσα), ils énonçaient par là un fait historique d'une valeur négative : *c'est qu'ils ne savaient rien de ce qui avait précédé l'arrivée de Céos* venu de Naupacte qui s'établit dans cette île et lui donna son nom<sup>6</sup>.

Nulle part on ne trouve indiquée l'époque de l'arrivée de ce chef de Naupacte. Peut-être les très-anciens poèmes appelés *Naupactiens*<sup>1</sup>, si souvent cités par les auteurs grecs, en contenaient-ils quelque chose.

Si les Grecs eux-mêmes ne savaient rien de certain sur l'état de cette ile antérieurement à l'établissement du héros Naupactien, il est évident toutefois par une foule d'indices que l'avancement de l'occupation hellénique d'*Hydrousa* était reculé par les Grecs mêmes beaucoup plus dans les siècles précédens; c'est que la tradition, en parlant d'*Aristée*, enfant merveilleux de l'imagination, fils de *Phébus Apollon*, et héros doué du plus rare génie et de l'esprit d'invention le plus extraordinaire, lui fait déjà rencontrer dans l'ile des Grecs, ou du moins des habitants d'une race parente de celle des Hellènes, à qui il fait part de ses bienfaits et de ses découvertes. La poésie grecque retentit des louanges d'*Aristée*; mais dans tout ce qui nous reste de la litté-

<sup>5</sup> *Apollon. de Rhodes, Argonaut. l. II, v. 518:*  
 « ἔχουσ' ὁ σὺν ἄνθρωπον Μινωΐδας ἑλγας νήτους Σειριούς  
 κ. τ. λ. » et le Scholiaste: « Μινωΐδας τὰς Κουαλά-  
 δας ἑπείν, ἐπὶ Μίνως, Κρήτης, ὅν, ἐκαστοῦσε τὸν νήσον  
 ἡλιασοκρατὸν, τοῦς Κάρες ἡλιόλασας.

<sup>6</sup> Voy. le précieux fragment d'Héraclide de Pont, au *supplément* N<sup>o</sup> II.

<sup>7</sup> Νηπινακτὰς οὐ Ναπινακτὰ ἔπη. Voy. sur ces poèmes antiques et sur leur auteur présumé Kallinos de Naupacte, *Pausanias*, liv. X, chap. xxxviii, § 6, et l. II, ch. III, § 7; comparez *Apollodore* liv. III, ch. III, p. 12, et *Heyne* : *index scriptorum ab Apollodoro laudatorum*, page 359 de l'édit. de 1803.



rature grecque, il ne se trouve malheureusement sur l'émigration de *Céos* que le seul passage d'Héraclide; et il s'ensuit que nous ne sommes plus en état de juger des rapports mythologiques des deux premiers héros des Céens; *c'est-à-dire* des opinions que les anciens avaient à cet égard. Mais ce qu'il y a de certain, et ce qui résulte des faits et des monuments, c'est que toute l'archéologie mythologique des habitants de Céos, celle du moins qu'on peut appeler locale et indigène, roule sur ces deux héros, principalement sur Aristée et sur son divin père (car rien n'est plus ancien dans les îles de la mer Égée que le culte de Phébus), ainsi que sur son élève\* le joyeux Dionysos (Bacchus), et sur les nymphes consacrées au service de l'un et de l'autre. Quant aux deux autres cultes qui à Céos se joignirent au précédent, c'est-à-dire le culte d'*Aphrodite*, particulier à la ville d'Ioulis, et dont nous apprenons l'origine par la belle fable de Ctésylla<sup>2</sup>, puis le culte de Minerve établi sur la côte occidentale de l'île<sup>3</sup>, ils ne s'annoncent point comme indigènes; les relations avec le dehors paraissent les avoir introduits plus tard dans l'île.

Tâchons d'envisager sous le vrai point de vue le mythe relatif à *Aristée*; fable qui doit nous intéresser non-seulement à cause de la question de la première population hellénique de l'île, mais aussi, et surtout, à cause des faits importants et des monuments que nous avons découverts et qui nous restent à expliquer.

En effet, la plupart des monuments des Grecs durent leur existence, non pas directement à des phénomènes naturels et à des circonstances locales, mais aux *mythes*, c'est-à-dire aux *traditions religieuses*. La vie publique de ce peuple se liait intimement avec son culte. Le génie même, d'ailleurs si puissant et si indépendant, était ordinairement obligé de se conformer à la religion et même d'y puiser ses inspirations et ses ressources. Aussi peut-on dire que

\* Observons en passant que dans *Apollonius de Rhodes*, Argonaut. l. IV, v. 1131, c'est la nymphe d'Eubée Macris (Μάκρις Ἀρυσταία) qui prend soin du petit Bacchus. Oppien (*de venatione*, liv. IV, v. 273 et suiv.) fait recevoir par Aristée même, pendant qu'il était dans l'Eubée, la ciste mystique

de la main des femmes Thébaines fugitives, et c'est lui qui élève le jeune Bacchus.

<sup>2</sup> Anton. *Liberalis*, Métamorphos. Voy. le supplément N° V.

<sup>3</sup> Voyez sur le passage de Strabon le supplément N° IV.



la plupart des productions de l'art grec des beaux temps de la liberté ne sont, pour ainsi dire, que des *œuvres religieuses*. Et de même que le raisonnement logique, pour expliquer une action quelconque, commence par le motif le plus prochain, de même, pour expliquer la plupart des monuments des Grecs, il faut considérer d'abord leur religion (les mythes); essayer des explications sans avoir égard à ce motif dominant, c'est s'exposer à perdre quelques chaînons d'une grande série de causes et d'effets, et même à tomber dans toute sorte de méprises et d'erreurs. Or, si l'on recherche l'ordre dans lequel se succédaient presque toujours, chez les Grecs, les principaux motifs qui influèrent le plus puissamment sur l'art et sur les monuments, on trouvera la progression suivante: 1° circonstances physiques, organisation de la nature et des individus; 2° mythe, croyance, religion; 3° actions, événements, monuments. En voici un exemple pris dans le sujet même qui nous occupe: si l'étoile Sirius, la grappe de raisin, et l'abeille figurent sur la plupart des médailles de Céos, *ce n'est pas* parce que cette île avait un climat très-chaud et abondait en vins et en miel; mais c'est que l'étoile, ou bien le chien entouré de rayons, la grappe et l'abeille, se rapportant au culte d'*Apollon-Aristée* et de Bacchus dans cette île, étaient des symboles consacrés à la religion nationale et adoptés par le culte.

Malgré la diversité des traditions sur le sujet de ce héros bienfaisant et ingénieux, de son sort et de son séjour, toutes ces traditions, depuis celles que suivait Pindare, jusqu'à celles qui nous ont été transmises par Apollonius de Rhodes et par Diodore, ainsi que par Clément d'Alexandrie, Oppien et Nonnus, s'accordent en un point, c'est-à-dire, à le faire regarder comme le meilleur des héros (ἄριστος, ἀρισταῖος), comme le héros de la bonté et de la bienfaisance<sup>4</sup>.

<sup>4</sup> C'est à cause de ces qualités qu'il est introduit dans l'illustre famille de Cadmus et d'*Harmonie*, en épousant leur fille *Autonoë*. Le plus ancien témoignage qui nous reste sur cette alliance se trouve dans la Théogonie d'Hésiode, v. 975, sqq.

Κάδμος δ' Ἀρμονίᾳ θυγάτηρ χροῖος Ἀρρῶνίδης,  
Ἰὼν καὶ Σαμῶν καὶ Ἀγῶν καλλιπάρην  
Αὐτονόην, ἣν γῆρας Ἀρισταῖος βεβηχάτης,  
Γένετο, καὶ Πιλοῦδωρον ὠσπερ ἄνθρωπος ἐνὶ Θυβῇ.

Voyez sur ces vers le Scholiaste à la page 308 de l'édition d'Hésiode, par *Dan. Heinsius* (ex officina Plantiniana Rhabelengii, 1603, in-4°). Les réflexions du Scholiaste sur le sens allégorique d'*Harmonia*, et de son introduction dans la famille de Cadmus, sont assez remarquables. Mais tous les personnages de cette généalogie sont allégoriques. Voyez ce que nous en dirons plus bas et surtout à la page 45.



D'après les divers mythes que nous allons essayer de ramener à leur source commune, ce fils merveilleux d'Apollon et de la Nympe Cyrène a bien mérité des mortels, 1° en organisant la vie pastorale, la conduite des troupeaux, et en enseignant à recueillir le lait pour en faire le fromage, et en général pour en tirer parti; 2° en apprenant à broyer les olives et à en extraire de l'huile; 3° en inventant les ruches et l'art d'élever les abeilles; 4° en perfectionnant l'art de la chasse; en extirpant par sa force et par des moyens ingénieux, les animaux ennemis de l'homme, et en protégeant, par les mêmes moyens et contre la fureur des bêtes fauves, les animaux domestiques et les plantations; 5° en recherchant, d'après les instructions de son père, les qualités salutaires des herbes, et enfin 6° en élevant un autel à Jupiter *ikmaïque* sur une montagne de l'île de Céos, où il avait été appelé comme prêtre et favori des Dieux, lorsque *Sirius brûlait tout dans les Cyclades*, et en offrant un sacrifice au dispensateur de l'humidité et à Sirius; sacrifice après lequel l'incendie cessa, pour faire place aux vents étésiens qui rafraîchirent les hommes, les animaux, et les plantations.

C'est sur-tout par ce dernier bienfait et par l'invention de la culture des abeilles qu'Aristée devient un héros indigène de cette île, échauffée par le soleil et abondante en miel<sup>3</sup>, quoiqu'elle appartienne à plusieurs tribus et contrées helléniques comme triple symbole de la vertu physique, de la force intellectuelle de la pensée, et de la force morale, de la bonté et de l'activité bien

<sup>3</sup> Apollonius de Rhodes lui fait quitter Phthia, par ordre de son père Apollon, pour s'établir à Céos, où il amène avec lui des Parrhasiens d'Arcadie (*Argonautiques*, liv. II, p. 521). — De même d'après les mythographes anciens copiés par Diodore de Sicile (liv. IV, tom. I, p. 325, édit. de Wesseling) il passe dans l'île, parce que son père lui prédit par l'oracle sa haute destination, et les honneurs qui l'attendent à Céos. (Sous ce rapport donc Aristée remplit à Céos les mêmes fonctions de favori des dieux et de sacrificateur, qui apaise leur courroux, qu'*Eacus*, autre héros juste et pieux, remplissait dans l'île d'Égine. Voy. *Plutarque* dans

la vie de Thésée. *Opp.* tom. I, pag. 20, éd. de Beske, et *Clément d'Alexandrie*, *Stromat.* l. VI, p. 629 D. sq. éd. F. Sylburg. Lutet. Paris. 1641, in-fol.) Comme cette île devient dès lors sa patrie, *Nonnus* l'appelle *Φοιβου Κήριον νῆα* (*Dionysiaques* liv. V, p. 156, v. 15, édit. de Wechel. Hanau, 1610, in-8°). C'est par rapport aux grands bienfaits d'Aristée envers les insulaires victimes de la sécheresse, que les vents étésiens revenant périodiquement chaque année, sont très-bien appelés les *héritiers du sacrifice d'Aristée* (*ibid.* p. 156, v. 11):

Εἰσὶν γὰρ Κήρυκες Ἀρισταιοῖο θυπλῆς  
γαῖαν ἀναψύχουσι ἰσχύουσι ἐν Διὶς αὖραι.



reglée, vertus qui font passer les hommes de l'état sauvage à celui de la civilisation et à l'aisance qui en est l'effet; c'est sous ce triple rapport que l'envisageaient les tribus helléniques qui se l'étaient approprié; et c'étaient en effet celles qui habitaient la Thessalie, l'Arcadie, la Béotie et l'Eubée, où les occupations pastorales, l'agriculture, le soin des abeilles et des plantations d'oliviers étaient anciennes et indigènes<sup>4</sup>.

Toutes les parties de cette belle fable conduisent à cette interprétation, qui se trouve confirmée par les différences mêmes qu'on remarque entre les traditions; ces différences, d'ailleurs, ne peuvent surprendre que ceux qui, étrangers à la véritable clef des fictions helléniques, ne cherchent partout que ce qu'ils appellent le sens historique, et qui veulent expliquer dans ce sens la plupart des traditions symboliques d'un peuple plein d'imagination. Quant à nous, il nous semble que ce sont des différences peu importantes, que de faire prédire par Chiron (ainsi que le fait *Pindare*) qu'Hermès ira confier aux soins *des Heures et de la Terre* le petit Aristée, tendre fruit des amours d'Apollon et de la nymphe qui dompte les lions<sup>5</sup>, ou de faire élever le rejeton d'Apollon avec le concours des Muses, par Chiron, le Centaure divin<sup>6</sup>, l'agile, l'habile (qualité indiquée par son nom), père nourricier de tant de héros<sup>7</sup>; ou de faire soigner,

ΑΟΗΝΩΝ

<sup>4</sup> Ses troupeaux paissent auprès du mont Lycée en Arcadie. *Virgile*, *Géorg.* liv. IV, v. 539; et le «cultor nemorum» (*Georgic.* I, v. 14), l'«Arcadius magister» (IV, 283), le «pastor Aristaeus» (IV, 317), quitte le Tempé de la Thessalie (IV, *ibid.*) le séjour de sa mère Cyrène et de son bis-aïeul maternel, Dieu du fleuve Pénée, attendu que ses abeilles sont mortes; comparez, au sujet de ce mythe, Heyne sur le vers 282. (Je fais encore remarquer, *des* *ex* *παρόδου*, que la critique de Heyne au vers 539, au sujet d'un prétendu oubli ou d'une inadvertance du poète, n'est nullement fondée; la mère recommande en effet à Aristée de choisir dans son troupeau d'Arcadie «quatuor eximios praestanti corpore tauros» comme les meilleurs et les plus convenables à l'usage qu'il devait en faire; d'ailleurs le sacrifice dont il allait s'acquitter n'était point nécessairement attaché au sol de la Thessalie.)

Quant à son séjour en Béotie et à son mariage avec une fille de Cadmus, on trouve beaucoup de détails chez *Nonnus*. Les fictions (qu'avaient adoptées *Apollonius* de Rhodes et *Oppien*) sur son séjour en Eubée et sur l'éducation du jeune Bacchus soignée par Aristée et ses nymphes, ont été mentionnées plus haut à la page 40 note 8.

<sup>5</sup> *Pindare* *Pyth.* IX, v. 61, édit. de Boeckh (v. 104 de l'édit. de Heyne):

τῶν παῖδων τέλειται, ὅν κλονίης Ἑρμῆς  
εὐχρόνους ὤρονται καὶ Γαῖα  
ἀνέλων φῦλας ὑπὸ πατέρος αἰσὶν α. τ. λ.

Comparez les observations vraies et profondes de Boeckh, dans les *explicationes* ad *Pyth.* IX, pag. 323 et 324.

<sup>6</sup> *Φῆρ* θῆος. *Pindare* *Pyth.* IV, v. 119, édit. de Boeckh. et Schol. ad l. v.

<sup>7</sup> Telle était la tradition que suivait *Apollonius* de Rhodes (*Argonautiques* liv. II, v. 512 et suiv.).



instruire et nommer du triple nom mythique le même enfant par les nymphes, forces personnifiées de notre mère la Terre<sup>5</sup>, ou d'imaginer qu'Aristée ait reçu, pendant son séjour en Eubée, la cassette mystique des mains des femmes échappées de Thèbes, et qu'il élève lui-même le jeune Bacchus<sup>6</sup>; ou de donner à Bacchus, pour son compagnon dans la glorieuse expédition de l'Inde, ce même Aristée parti de l'Arcadie<sup>7</sup>; ou de supposer enfin qu'il est allé plus tard en Thrace pour se faire instruire par Bacchus dans beaucoup de choses, et pour prendre part à ses orgies<sup>8</sup>. C'est partout le même Aristée, en Thessalie comme en Béotie et en Eubée, en Arcadie comme à Céos, à Cyrène comme en Sardaigne, en Sicile comme à Corcyre : c'est partout le héros bon et bienfaisant, favori des Dieux et secourable à ceux qui lui sont chers<sup>9</sup>. Ses attributions sont très-différentes sans doute; mais soit qu'en bon berger (Νόμιος) il garde ses troupeaux dans les pâturages de Thessalie ou sur les montagnes d'Arcadie; soit qu'en qualité de prêtre et de voyant à Céos, il tempère l'ardeur de Sirius et amène des vents rafraîchissants; soit qu'en Sicile et à Céos il propage la culture de l'olivier qui nourrit la jeunesse<sup>4</sup>, et qu'il invente la culture des abeilles; soit que,

<sup>5</sup> C'était la tradition adoptée par les mythographes que copiait Diodore (Biblioth. I. IV, éd. de Wesseling) : « τὸν δ' οὖν Ἀπόλλωνα κατὰ ταύτην τὴν χώραν ἐκ Κυρήνης γεννίσαντα τὸν Ἀρισταῖον, τοῦτον μὲν νήπιον ὄντα παραδόντα ταῖς Νύμφαις τρέφειν : ταύτας δὲ τῶ παιδί τρεῖς ὀνομασίας προσέβηαι : καλεῖν γὰρ αὐτὸν Νόμιον, Ἀρισταῖον, Ἀγρέα. »

<sup>6</sup> Oppien Cyneget. liv. IV, v. 265 et suiv.)

<sup>7</sup> Nonnus, Dionys. liv. XIII, pag. 368, v. 9. (édit. de Wechel. cit.) Nonnus suppose qu'Aristée n'était pas encore parti pour Céos et qu'il séjournerait dans les champs de Parrhasias, lorsqu'il résolut d'accompagner Bacchus dans son expédition de l'Inde; le poète fait l'énumération des peuples armés par Aristée, mais en commettant de singuliers anachronismes. Il lui fait dresser pour le combat et énumérer même ses chiens de bergerie. ibid. vers 22.

<sup>8</sup> Voyez les témoignages dans Diodore I. c. liv. IV, pag. 325. Ce que dit Cicéron in Ferrem 4, chap. LVII, qu'Aristée, vénéral dans le même temple

AKAALIMIA

que Bacchus (c'est-à-dire le même héros) a été vu en Syracusais, passant pour le fils de Bacchus, n'est probablement qu'une erreur de mémoire. Voici ses paroles : « quid? ex eadē Liberi simulacrum Aristæi non tuo imperio palam ablatum est? — Aristæus, qui, ut Græci ferunt, Liberi filius, inventor olei esse dicitur, una cum Libero patre apud illos eodem erat in templo consecratus. » Les fictions grecques ne contiennent rien d'une pareille généalogie. La distraction du grand orateur, dont ce n'est pas ici le seul exemple, est prouvée par un autre passage, où il dit au sujet de notre héros : « quid? Aristæus, qui olivæ dicitur inventor, Apollinis filius » etc. (De natura deorum liv. III, chap. XVIII.)

<sup>9</sup> « ἄνδρες χάρις φδοῖς ἔχουσιν » belle expression de Chiron dans Pindare Pyth. IX, v. 66, éd. de Boeckh (v. 112, éd. de Heyne.)

<sup>4</sup> Expression de Sophocle (Œdipe Col. v. 701) en parlant d'un fruit si important pour les pays méridionaux.



MOHINA

chasseur vigoureux, il extermine les oiseaux de la Sardaigne<sup>5</sup> et qu'il fasse la chasse aux bêtes sauvages ennemies de l'agriculture et des plantations<sup>6</sup>; soit que guerrier dans l'Inde, il brandisse, pour se défendre, la houlette qui est de son invention, ou que, digne fils d'Apollon, il lance le trait qui ne manque jamais son but; soit enfin qu'instruit par son père, comme autrefois son frère Asclépios, il emploie les herbes à faire des remèdes, et soigne les Bassarides blessées<sup>7</sup>; c'est toujours le même héros plein de bonté et de mérite, l'instituteur et le bienfaiteur des mortels, partout où il reçoit leurs hommages; en un mot, le symbole de la fertilité, de la culture, des mœurs et de la discipline.

Avec cette idée s'accorde parfaitement ce qui, dans le même mythe, ne paraît qu'accidentel et subordonné, tel que le nom du jeune frère d'Aristée, le bienfaisant, également né d'Apollon et de Cyrène; il s'appelle Autouchos, le possesseur, le riche<sup>8</sup>. Aristée épouse Autonoe, la réfléchissante, fille de Cadmus; il procrée avec elle d'abord Actéon, le libéral, le prodigue<sup>9</sup>, puis en Sar-

<sup>5</sup> Le prétendu Aristote de Mirabil. auscultat. chap. cv (édit. de Beckmann, Göttingue, 1786, in-4°, p. 211).

<sup>6</sup> Voilà Aristote (Oes) instruit par les chasseurs. Il en est fait mention dans un passage de Plutarque qui mérite d'être cité (Amatorius, œuvres de Plutarque, tome IX, pag. 35, édition de Reiske) : « εὗρονται δ' Ἀριστᾶν δολοῦντες ὄρνιθας καὶ βρόχους λύκους καὶ ἄρκτους, ἃς πρῶτος θήρεσσιν ἐπέβλεψε ποδάγρας : ὁ δὲ Ἡρακλῆς ἔπειτα τὸν παρακαλεῖ μέλλων ἐπὶ τὴν ἑρὸν αἰρῆσαι τὰ τέκνα, ἃς Αἰσχυλὸς φησὶν. Ἀγρέως δ' Ἀπόλλων ἔρθῃν ἰδόνει βέλος. » Seulement Plutarque s'est trompé s'il a voulu dire en effet qu'Hercule invoqua une autre divinité. L'ἀγρέως Ἀπόλλων d'Hercule dans Eschyle est absolument le même que l'Ἀριστᾶν des chasseurs de loups, c'est-à-dire le Dieu de la chasse. Voyez la planche XXXI, et l'explication des planches à ce N°, où je publie un petit bronze inédit et fort curieux qui fut trouvé dans les environs de Priène en Asie mineure, et dont l'inscription prouve évidemment que c'était un ex-voto à Apollon de Priène dans sa qualité d'Apollon le chasseur (Ἀπόλλων Ἀγρέως).

<sup>7</sup> Nonnus Dionys. éd. cit. liv. XXIX, p. 750 : ἡς Νόμιος πωλὺ μῆλ' ἐκατέρωθεν χειρὶ τινάσσων, ἡμεῖς αὐτοῖς ἐκατέρωθεν ἐν δὲ κυδοαῖς, ἔχον ἔχον, ἀποτόλυν ὅν μάλιστα τυχεῖα, ἡμεῖς ἔχον ὑπὸ πτερόν κ. τ. λ.

et liv. XVII, p. 484, v. 11 et suiv.

<sup>8</sup> τὸν δ' Ἀριστᾶν φασὶν φάρμακα πόσων βασανίζων εἶναι ἰατρὸς αἰσάτοιο φροῦδι τέχνῃ κ. τ. λ. Des herbes, du miel et de l'huile sont ses principaux remèdes.

<sup>9</sup> Un auteur prétend même savoir qu'Autouchos inventa l'apiculture en Libye, comme Aristée lui-même à Céos (Schohist. Apoll. Rhodii ad Argon. libr. II, v. 500) : « ἀλλ' ὁ μὲν (Autouchos) ἐν Δελφῇ, Ἀριστᾶς δὲ ἐν τῷ Κέῳ ἐχόν τὰ μελισσοουργικὰ πρῶτος, καὶ τὴν τοῦ βαλίου καταργασίαν » etc.

<sup>5</sup> Ce nom vient évidemment de ἀκτὴ dans la signification de δωρεὰ don, présent, comme par exemple ἀκτινίζως ἀκτὴ, δαρίσκω ἀκτὴ ἱερὰ, qu'on trouve souvent dans Homère et Hésiode, et n'a rien de commun pour le sens avec ἀκτὴ côte, rivaire, ni avec ἀκτῆς qui en est dérivé. Une sentence de l'oracle même de Delphes confirme cette étymologie; c'est lorsque les Orchoménien-



daigne il donne naissance à *Charmos*, le joyeux, et à *Callicarpos*, le beau fruit<sup>1</sup>.

Les attributions et les fonctions mêmes du héros bienfaisant attestent la haute antiquité de la fable; en effet celui qui le premier dans les vastes plaines et dans les hautes montagnes de la Grèce enseigna à donner la chasse aux bêtes sauvages, à faire paître les troupeaux, à labourer les champs, à planter l'olivier et à soigner les abeilles, a dû séjourner de très-bonne heure dans ces contrées<sup>2</sup>.

Les médailles anciennes fournissent assez de preuves que les prédictions de Chiron dans la belle ode de Pindare (*Pyth.* IX) se sont accomplies, que le héros bienfaisant et généreux a été révéré et invoqué partout en Grèce, tantôt comme le très-bon Jupiter (*Ζεὺς Ἀρισταίος*), tantôt comme le bon pasteur (*Νέμωρ*) partageant les fonctions de Pan; ailleurs, confondu, dans les idées religieuses, avec son père, sous le titre de l'excellent Apollon (*Ἀπὸλλων Ἀρισταίος*),

tourmentés par un spectre qui nuit à la fertilité du sol, reçoivent du Dieu l'ordre de faire une image d'Actéon en bronze, et de la sceller sur un rocher (Pausanias vit encore l'image attachée au rocher). Ceci et le sacrifice annuel que les Orchoménies faisaient au héros, font évidemment allusion à Actéon (le donnant) symbole de la fertilité du pays. (Pausanias liv. IX, chap. xxxviii, § 4.)

<sup>1</sup> Diodore de Sicile l. c. liv. IV, p. 325.

<sup>2</sup> Sous ce rapport, l'observation de K. O. Müller (Orchomène et les Minyens page 348) approuvée par Böckh (ad Pindar. *Pyth.* IX, explicat. pag. 324) sur ce qu'Aristée est plus ancien que sa prétendue mère, est bien fondée. Seulement il faut la restreindre aux traditions surajoutées par les Cyréniens, et qu'ont adoptées, il est vrai, la plupart des poètes et des mythographes. Celles-ci sont évidemment beaucoup plus modernes que le vieux *Cultor nemorum* de Thessalie et d'Arcadie, que l'Aristée de Céos; mais personne, et l'ingénieur K. O. Müller moins que d'autres, ne soutiendra qu'Aristée soit plus ancien (dans le pays ou dans l'imagination des habitants, peu importe ici) que

le Dieu du fleuve Pénée, qui d'après beaucoup d'auteurs était père de Cyrène (Schol. ad Apoll. d. Rhod. II, v. 500). tout au plus le Scholiaste, en comparant cette fable à celle d'Actéon, le désapprouve et l'égale (*Fab. cixi*), ou d'après d'autres encore, qui sont en plus grand nombre, son grand père. Plusieurs auteurs anciens avaient écrit sur cette fable, par exemple Phérécyde, Arathos, Agroetas, Mnaseos, Acheator, Phylarchos et Bacchylides cités par le Schol. d'Apoll. Rhod. II, v. 500, et ils n'avaient pas tous suivi les traditions de Cyrène. Ce qui me paraît surtout remarquable, c'est que quelques-uns, entre autres le poète Bacchylide de Céos, avaient admis quatre Aristées, dont l'un passait pour le fils du ciel et de la terre, sans doute parce que les traditions locales des Grecs ne s'accordaient point avec les amplifications de cette fable faites à Cyrène. — J'ai souvent vu citée, par Heyne, Creuzer et autres savans, une dissertation particulière sur ce mythe par J. G. P. Thiele (Dissertatio de Aristæo, mellificii aliarumque rerum inventore. Gottingæ 1774, in 4°), mais je n'ai pu me la procurer jusqu'à présent.

ou comme Apollon chasseur (*Ἀπὸλλων Ἀγρεύς*), ou bien comme exerçant la médecine, confondu dans l'opinion avec *Asclépios*, et représenté avec les attributs de ce Dieu, enfin comme partageant, en qualité d'ami et de compagnon de Bacchus, son culte dans le même temple. On trouvera dans la quatrième section, ou la partie numismatique de ces recherches, quelques observations sur ce que les médailles de Céos et d'autres contrées grecques nous font connaître à cet égard; mais comme notre intention est de ne donner ici qu'un aperçu sur l'Archéologie de cette île, nous nous bornons à faire remarquer que le culte d'Aristée remontant au-delà de tous les temps historiques des Grecs, était uni partout dans cette île, non pas avec le culte de Jupiter<sup>3</sup>, mais avec l'antique adoration de Phœbus-Apollon. Nous croyons avoir retrouvé son principal sanctuaire, le temple d'Apollon-Aristée à Carthæa<sup>4</sup>. Les marbres des murs de cet édifice étaient couverts de décrets du peuple et de traités dont quelques-uns concernaient non-seulement les Carthéens, mais aussi tous les habitants de Céos; et les découvertes faites dans les fouilles de ces ruines se trouvent confirmées par les médailles déterrées dans plusieurs endroits de l'île, et dont la plupart représentent des symboles d'Aristée; il n'y en a pas une seule, autant que je sache, qui fasse allusion à l'union de son culte avec celui de Jupiter. Au reste, il est évident que les Grecs à d'abord beaucoup les représentations d'Aristée; là où le culte de ce héros était uni à celui de Jupiter, comme par exemple à Corcyre, son image différait peu de la figure ordinaire de ce Dieu; et partout où on l'adorait spécialement comme pasteur (*Νέμωρ*) et comme une divinité



<sup>3</sup> C'est l'opinion qu'entre autres savants a adoptée Creuzer (*Symbolique*, tom. III, pag. 253, tom. IV, pag. 371 etc.).

<sup>4</sup> Voyez la troisième section (sur les inscriptions) et surtout l'explication de l'inscription N° 1, (planche XVI).

Le culte d'Apollon vénéré à Ioulis, et d'Apollon Sminthien près de Corossos était-il le même que celui d'Apollon Aristæos de la ville de Carthée? c'est une question que nous ne pourrions pas résoudre faute de données. Mais il est hors de doute que la ville d'Ioulis avait aussi son temple

d'Apollon. Les médailles le font déjà présumer et l'inscription d'un autel en marbre qui se conserve encore dans la ville de Zéa et dont nous avons parlé plus haut (à la page 28) le prouve. — Pour ce qui regarde le temple d'Apollon Sminthien près de Corossos, entre cette ville et les ruines de Puzessa sur la côte occidentale de l'île, Strabon l'a indiqué d'une manière assez précise. (Geogr. l. X, pag. 487. Conf. notre supplément N° IV.) Ce temple ne peut pas avoir été loin des anciennes tours du monastère de S<sup>te</sup> Marine, mais je ne saurais en indiquer plus exactement le site.



habile dans la connaissance des vertus salutaires des plantes, par exemple dans l'île de *Pharos*, on réunissait des emblèmes relatifs à ces doubles fonctions; dans ce cas la figure du héros était barbue, laurée, et semblable à celle d'Asclépios<sup>5</sup>; mais lorsque son culte était uni à celui de Phœbus, comme à Céos, le type servant à le représenter ne pouvait guère différer de celui du Dieu juvénile<sup>6</sup>. Seulement il est très-probable qu'Apollon-Aristée a toujours été représenté vêtu et barbu, quoique jeune, ainsi qu'avec tous les attributs qui lui appartenaient, ou du moins avec quelques-uns, tels que l'étoile, le diadème radié, le chien entouré de rayons (Sirius) ou l'abeille.

Voilà ce que nous avons cru devoir observer, au sujet de ce mythe charmant, dont l'influence sur ce qu'on pourrait appeler peut-être assez convenablement, *les couleurs locales de la religion des Céliens*, influence qui se retrouve encore, quoique moins directement, sur les monuments de ce peuple, sera mise en un plus grand jour dans une autre section de cet ouvrage.

Artemis était vénérée ici comme à Délos, et en général dans toutes les Cyclades, avec son divin frère; c'est ce que non-seulement on peut prouver par des inductions, qui d'ailleurs sont souvent parfaitement sûres, par exemple, du zèle des Céliens en général pour le culte des divinités jumelles de Délos<sup>7</sup>; mais aussi par le mythe concernant *Artemis* et rapporté d'après *Nicandre* par *Antoninus Liberalis*. Cette fiction est remarquable surtout par rapport au temple d'Apollon auprès de Carthée; d'ailleurs il en résulte encore, à ce

<sup>5</sup> Voyez les deux médailles remarquables, *planche XIV*, et leur explication.

<sup>6</sup> Voilà pourquoi les épithètes d'Aristée chez les poètes sont si souvent celles d'Apollon lui-même : βαθυγαίτης, λατρεβόλος, κλυτότοξος, etc.

<sup>7</sup> *Pindare* supplie dans la première ode isthmique la *Délos d'Apollon* (Ἀπολλωνιάς) de l'excuser de ce qu'il achève d'abord le poème destiné pour son compatriote de Thèbes (Hérodote, vainqueur dans les Jeux Isthmiques) avant de pouvoir fournir l'hymne sur Apollon demandé par les Céliens. εἶπον, ὡς πολλῶναις· αὐροτέρων τοι χαρίτων κ. τ. λ. Voyez sur ces vers remarquables, que nous avons

déjà cités plus haut à la page 3, la belle et vraie explication par M. *Ludolph Dissen* (ad *Pindari Isthmia explicata*, dans l'édition de *Bœckh*, Tom. II, part. alt. pag. 483 et 484) ainsi que mes remarques sur la prem. des Inscriptions de Carthée. Les Céliens avaient à Délos un ἱεστιατόριον particulier ou maison d'hospitalité destinée pour les citoyens et hôtes de cette île qui se rendaient aux *panégories*. Hérodote fait mention de cet édifice (liv. 4, chap. 35), en disant que le monument d'Opis et d'Argé était derrière l'Artemision à l'est de celui-ci et tout près de la maison d'hospitalité des Céliens (ἀγγιστὸν τοῦ Κέλων ἱεστιατορίου).

qu'il me semble, qu'auprès de la même Carthée il a existé aussi un *Artemision* (temple de Diane)<sup>8</sup>; enfin le même mythe donne des éclaircissements nécessaires sur le culte d'*Aphrodite* introduit chez les habitants d'Ioulis.

Pour ce qui concerne le culte de *Jupiter*, je ne crois pas qu'il soit à Céos, ni dans les autres Cyclades, aussi anciennement établi que celui de Phébus; et je pense qu'il y a été transporté de l'Arcadie où le culte pélasgien de Jupiter était de la plus haute antiquité. Voici les raisons qui me déterminent : d'abord le premier sacrifice d'expiation offert dans l'île à Jupiter, fut l'œuvre d'Aristée venu de l'Arcadie; en second lieu, le culte de Jupiter, tel qu'il était pratiqué à Céos, ne s'adressait à ce dieu que dans sa seule qualité de *dispensateur de l'humidité et de la fraîcheur* (Ζεὺς ὑγραίος ou νεφέληγεγέτας), et il n'en est fait mention que conjointement avec les cérémonies usitées à Céos pour le lever de l'astre de Sirius. Il me semble donc que le culte de Jupiter était ici, non pas un culte général et sublime, consacré au père des dieux et des hommes, mais un simple acte de sacrifice, dont l'objet principal était d'apaiser Sirius, et qui se liait aux observations météorologiques faites au printemps<sup>9</sup>.



<sup>8</sup> Voyez *le Supplément N° V*. Un passage de *Métamorphoses* liv. VII, v. 368 et suivants, prouve qu'*Ovide* a fait allusion aux mêmes localités des environs de Carthée, et qu'il a eu sous les yeux la même tradition de ce mythe qu'a suivie *Nicandre*: « Transit et antiquæ Carthæia monia Cœæ, Quæ pater Alcidas placidam de corpore natæ Miraturus erat nasci potuisse columbam. »

<sup>9</sup> Au sujet de cette manière d'envisager le culte, voyez surtout *Apollon. Rhod.* Argonaut. l. II, v. 524-529, et le Scholiaste sur ce passage remarquable, avec lequel s'accorde parfaitement le récit que fait *Cicéron* (de *Divinatione*, l. I. ch. 57), d'après Héraclide de Pont, des observations météorologiques qui avaient lieu chaque année à Céos; en second lieu, *Théophraste*, *Περὶ ἀέρος* (Œuvres de Théophraste, t. I, pag. 763, § 14, édit. de J. G. Schneider, Leipzig, 1818, in-8°); et *Hygin.* Poetic. Astronomic. l. II, chap. 4, parmi les mythographes latins, pag. 365, édit. de Thom. Muncker, Amsterdam, 1681, in-8°. —

l'endroit ou le lieu consacré (il n'est guère question d'un temple) du Jupiter Icméen, ἱερὸν Διὸς ὑγραίος, à Céos, dont parle le Scholiaste à propos du vers 524 du passage cité ci-dessus des Argonautiques d'Apollonius, se trouvait vraisemblablement sur le sommet de la montagne appelée maintenant Ἄγιος Ἰωάννης (Voy. ci-dessus à la p. 34 et la carte Pl. XII.).

Je ne dois pas dissimuler que l'assertion d'Athénagore (Legatio pro Christianis, cap. XIV, pag. 290, édit. Opp. St. Justin, etc. Paris, 1742, in-fol.): « Χίον (lege Κίον) Ἀριστῶν τὸν αὐτὸν καὶ Δία καὶ Ἀπόλλων νεφέλονται » est contraire à l'opinion que j'énonce ici, et que j'ai énoncée ci-dessus, pag. 47, relativement au culte de Jupiter à Céos; mais ces paroles d'Athénagore me paraissent avoir été écrites seulement d'après des notions générales sur le mythe d'Aristée, plutôt que d'après une connaissance exacte et approfondie des traditions locales.



Un grand nombre de médailles et la mention des Dionysiaques qui se trouve dans les inscriptions de Carthée, attestent aussi que le culte de *Bacchus*, en général très-ancien dans les îles de la mer Égée si abondantes en vignes, n'a pas manqué non plus d'être pratiqué à Céos<sup>1</sup>.

Outre ces divinités il paraît que la religion locale des Céiens rendait un culte particulier aux *Nymphes* : on fait mention sur-tout des *Brisées* (Βρίσαι) qui figurent dans le mythe d'Aristée, et des *Coryciennes*, ou peut-être *Coresiennes*, comme étant indigènes dans cette île<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voy. l'inscription N° 6, pl. XIX, et toutes les médailles qui, d'après l'explication des planches, portent une tête de Bacchus ou une grappe de raisin.

Comparez aussi l'anecdote plaisante de Simonide, racontée d'après Chamaléon l'Héracléote dans *Athénée* (Deipnosoph. X, 456, c. d. e.), où l'une des explications de l'énigme de Simonide résultait de quelques circonstances de la fête de Bacchus qui devait se célébrer à Ioulis : οὐ δὲ φασὶν, ἐν Iουλίδι τὴν τῷ Διονύσιῳ θορυβώμενον θύειν ὅπως τινος τῶν νεανίσκων παύσθαι πέλονται· πλεονεχίας τῆς ἑορτῆς οὕσης, εἰς γὰρ αὐτῶν δούδην τὴν πύλινον κ. τ. λ.

<sup>2</sup> Héraclide de Pont, l. c. Ovide, Héroïde XX, v. 221 et suivant.

« Insula Coryciis quondam celeberrima nymphis Cingitur Ægæo nomine Cea mari. »

La croyance populaire assignait aux nymphes coryciennes (ταῖς Κορυκίαις), pour leur séjour, le mont Parnasse, surtout la grande grotte à stalactites de cette montagne, qui était, dans l'antiquité, appelée généralement la *Corycienne* (τὴ Κορυκίαν ἄντρον), située dans une région élevée de la montagne, à peu près à deux lieues au-dessus de Delphes. Elle présente un aspect magnifique, parfaitement digne de l'admiration avec laquelle en parlent Strabon et Pausanias. (Voy. Strabon, l. X, p. 417, édit. de Casaub. et Pausanias, l. X, chap. xxxii, § 2.) C'est sans comparaison le plus beau Nymphæon que j'aie jamais vu.

Les nymphes coryciennes, dont le nom, dérivé de Corycia, favorite d'Apollon, se lie aux actions

et au culte de ce dieu (Pausan. l. c. et l. X, chap. v, § 2. Apollon. Rhod. l. II, v. 713, et le scholiaste sur ce passage), peuvent avoir eu ailleurs aussi un séjour et un culte. Il y avait également en Cilicie une très-belle grotte corycienne près de la ville de Corycos; mais il reste encore douteux pour moi, si la dénomination de cette grotte et celle de la ville voisine proviennent du mythe de notre Corycia, et de ses nymphes.

Strabon, en décrivant la grotte en question (Geogr. l. XIV, pag. 670—671), dit, entre autres choses, qu'on en trait le meilleur safran (Dioscorides, l. I, ch. xxv). La description pompeuse qu'en a faite Pomp. Mela (de situ orbis, l. I, chap. xiii, § 3) me donne lieu de penser que la grotte cilicienne n'était en effet que le cratère d'un volcan éteint déjà depuis un temps immémorial. (Tous les passages des auteurs relatifs à ce sujet, ont été recueillis avec érudition et sagacité, par M. Ch. H. Tzschucke, dans ses *Notæ exegeticæ ad Melam*, l. c.) Ce lieu extrêmement remarquable n'a été examiné, à ce qu'il paraît, par aucun voyageur moderne.

Mais dire que les nymphes coryciennes ont séjourné dans un endroit où elles avaient un nymphæon, et soutenir qu'elles séjournaient en un lieu où aucun nymphæon ne leur était consacré, sont deux choses différentes; or à Céos il n'y avait pas, à ce que je crois, de grotte corycienne; s'il en eût existé, Héraclide et Strabon en auraient vraisemblablement fait mention. Ce qui existait certainement à Céos, c'est une ville du nom de



Il est très-probable que le héros de *Naupacte*, de qui l'île a pris son nom historique de *Céos*<sup>3</sup>, reçut aussi des hommages divins. Je chercherai à éclaircir cette question dans la IV<sup>e</sup> section (numismatique) de ces recherches. Pour ce qui regarde l'*Athéné Nedousia*, dont le prétendu culte à Céos n'est fondé que sur un seul passage qui a ses difficultés [Strabon, l. VIII, pag. 360], j'en parlerai ailleurs<sup>4</sup>.

Parmi d'autres traditions mythologiques nées à Céos ou rapportées à cette contrée par les mythographes et les poètes, il faut citer encore le récit du malheur et de la métamorphose du jeune *Cyparisse* aimé d'Apollon, et de

*Coressos* ou *Coressia*, appelée par les Romains *Coristia*. Or il se peut que cette ville, ou les mythes relatifs à son origine et à son nom, mythes qui nous sont inconnus, aient donné lieu à ce que l'on ait appelé du nom de *Coressiennes* quelques-unes des Nymphes vénérées généralement dans l'île. Les environs de Carthée avaient aussi leurs nymphes. Voy. par exemple les *Metamorphoses* d'Ovide, l. X, v. 109 :

« Naupactos superest Carthæa, quæ sita fuit  
De cæcis, innotuit (Næpacti) Coristia»  
pu naître celle de *Nymphæ Coristæ* d'après l'orthographe latine, qui est vicieuse sans doute, mais que suivait probablement Ovide.

Je suis donc porté à croire que Vossius (Annotatt. ad Scylacem, pag. 28 et 29) a trouvé la véritable leçon, et qu'il faut lire les vers de la vingtième héroïde d'Ovide, ainsi qu'il suit :

« Insula Coristis quondam celeberrima Nymphis  
Cingitur Ægæo nomine Cea mari.

Un copiste du moyen âge a pu substituer à l'épithète de *Coristis*, qu'il ne connaissait pas, celle de *Coryciis*, qui lui était plus familière.

Ce ne serait pas la seule fois que le nom de la ville Cécienne de Coressos aurait été altéré par l'ignorance des copistes. Ainsi, au commencement de la première lettre du prétendu *Eschine*, il y avait : « Λόσαντες ἐκ Μονοφύας, λαμπρῶ σπέρμα Σείων παρὶ μέντοι ἡμέτερον κατέβηκεν εἰς Νέβησσον τὴν Κίον — leçon tout-à-fait vicieuse, qu'il faut changer en celle de Κορησσὸν τὴν Κίον qu'a-

vait déjà deviné H. Wolf, et que Taylor inséra dans son texte, d'après l'autorité d'un manuscrit. (Voyez Orator. Græc. ed. J. Reiske, vol. III, pag. 656—657.)

Tous les manuscrits n'ont pas d'ailleurs la leçon *Coryciis* dans le passage en question de l'héroïde du poète latin. Parmi six manuscrits de la bibliothèque du roi, à Paris, contenant la vingtième héroïde, il n'y en a aucun qui ait l'épithète *Coryciis* dans ce vers; tous ont un autre mot plus ou moins défiguré. Le manuscrit N° 7993 (fol. 8 verso, à la 3<sup>e</sup> colonne) porte « insula *Corithia* quondam, etc. » Il en est de même du manuscrit N° 7996 (fol. 52 verso), tandis qu'on lit bien clairement dans le manuscrit 7995 (fol. 3 de la fin) « insula *Coristis*, etc. », avec un trait sur l'i, par lequel le copiste aura voulu indiquer *Corintus*. Le manuscrit N° 7999 (fol. penult. verso) a le même mot entièrement écrit : « insula *Corinthus*, etc. » Dans le manuscrit N° 8243 (fol. 81 verso) il y a « insula *Corinthus* quondam, etc. »; mais la leçon la plus singulière est celle du N° 7997 (fol. 65 verso), où la voyelle decisive a été effacée et les deux syllabes, liées par un trait courbé à peu près ainsi : insula *Cor ciis* quondam etc.

Voilà un exemple du peu de secours que l'on trouve quelquefois dans les manuscrits, lorsqu'ils ne sont pas d'une bonne école, ou ce qu'on appelle d'une bonne famille.

<sup>3</sup> Héraclide de Pont l. c.

<sup>4</sup> Voyez le *Supplément*, N° IV.



<sup>5</sup> Ovide, Métamorphoses, liv. X, v. 128 et suiv.  
comparez *Lactantii Placidii* narrat. liv. X, fa-  
ble 3.

à moins que ces mots, comme je suis porté à le croire, ne soient d'Antoninus Liberalis lui-même.

et Aconitios. Son style sent toujours à la main et ro-

Si toutefois l'écrit de Nicandre, d'où Antonin avait tiré sa narration, portait ce titre adopté par Casaubon. Voy. les notes de *Munck* et de *Verr*.

Ce qui résulte d'une comparaison de la XX<sup>e</sup> Héroïde avec le passage des *Metamorph.* lib. VII, v. 368-370.

XIV.





## VI.

AINSI pour obtenir quelques éclaircissements sur les premiers habitants de cette île, le mythe nous fait tourner les regards vers deux contrées, savoir, vers l'*Arcadie* et vers *Naupacte*, locrien d'abord, puis étolien. *Aristée* emmena avec lui des Parrhasiens de l'*Arcadie*<sup>1</sup>, et fit par ses bienfaits et ses inventions le bonheur des insulaires. *Céos* venant de *Naupacte* descendit dans l'île et lui donna le nom qui dans les temps historiques lui est toujours resté<sup>2</sup>. Il est impossible de démêler avec exactitude la chronologie de ces deux fondateurs de la race des Céiens; cependant il y a deux circonstances qui paraissent décider la priorité de la colonisation arcadienne; d'abord, les actions d'*Aristée*, intimement liées avec le séjour des mythes [c'est-à-dire des habitants anté-historiques] dans *Hydrussa*, ont été faites sur le terrain des mythes<sup>3</sup>, tandis que le *Céos*, qui vient s'établir à *Hydrussa*, arrive d'un

<sup>1</sup> Voyez plus haut, surtout à la page 4, note 3.

<sup>2</sup> Héraclide de Pont. Voyez le *Supplément* N° II.

<sup>3</sup> Pour ce qui regarde la chronologie, nous remarquons surtout, dans les diverses traditions du mythe d'*Aristée*, trois opinions différentes.

Ceux qui représentaient *Aristée* comme l'époux de la fille de *Cadmus*, devaient par conséquent le regarder comme contemporain de ce héros.

Ceux qui croyaient qu'il avait émigré avec *Dédale* en Sardaigne, devaient nécessairement abandonner la tradition de son mariage avec *Autonoe* et de son alliance avec la famille de *Cadmus*.

Ceux enfin, qui lui attribuaient l'aventure amoureuse avec *Eurydice* et la cause de sa mort, ne pouvaient raisonnablement s'attacher à aucune des deux époques mentionnées. Ils devaient le regarder comme contemporain d'*Orphée*.

Pour ce qui concerne la fable nommée en dernier lieu, je veux dire son aventure présumée avec



l'*Amymne* *Eurydice*, épouse chérie d'*Orphée*, je ne la trouve que dans *Virgile*, qui la raconte, ou, du moins, qui en fait parti comme d'un motif poétique dans la réponse de *Protée* (*Géorgiques* I. IV. v. 453 et suiv.). Le poète romain suivit probablement, à ce sujet, quelque tradition orphique que nous n'avons plus. Nous cherchons en vain chez *Servius* et chez les autres commentateurs de *Virgile* quelques éclaircissements à cet égard.

L'erreur de ceux qui s'imaginaient que *Dédale* avait accompagné *Aristée* lors de la colonie conduite par celui-ci en Sardaigne, est relevée par *Pausanias* (I. X, chap. XVII, § 3), qui dit entre autres choses qu'« il n'est nullement probable que « *Dédale* ait pu s'associer ou pour une colonie, ou « pour toute autre entreprise avec *Aristée*, qui avait « épousé *Autonoe*, fille de *Cadmus*; *Dédale*, qui « en effet florissait à l'époque du règne d'*OEdipe* à « *Thèbes*. » (Notre *Aristée* était donc antérieur de beaucoup à *OEdipe* et à *Dédale* dans l'opinion



endroit dont le nom se fait remarquer dès l'origine de l'histoire grecque, et est resté le même durant plus de vingt-cinq siècles. Puisque Éphore faisait dériver l'étymologie du nom du fameux port de Naupacte d'une *expédition locrienne qui avait été préparée plus anciennement dans ce lieu*, cette circonstance prouve qu'il s'en fallait beaucoup que tous les archéologues grecs eux-mêmes fissent remonter le nom de ce lieu seulement à l'expédition des Héraclides, mais qu'ils la croyaient encore plus ancienne; il ne nous semble donc pas trop hasardé, de placer l'arrivée du chef de Naupacte, et l'origine du nom historique de l'île, à une époque qui remonte au-delà du temps de l'invasion des Héraclides dans le Péloponèse [vers la fin du douzième, ou au commencement du onzième siècle avant notre ère]. Des inscriptions découvertes à Carthée annoncent assez qu'il y eut de bonne heure des relations, et qu'il y

de Pausanias, qui, d'ailleurs, parle avec un peu trop de confiance de l'émigration de notre héros et de la colonie fondée par lui en Sardaigne, comme de faits historiques et indubitables) : . . . ἔπειτα δὲ ὁσπερ ἐν πολλοῖς (c'est ainsi que écrit sans doute Pausanias) μετὰ τοὺς Αἰῶνας ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος ἐκ τῶν γένων οἱ μετὰ Ἀρσταίου. Αἰῶνες δὲ γένοντο Ἀρσταίου Ἀπὸλλωνος τε εἶναι καὶ Κυρκῆς . . . ἐπὶ δὲ τοῖς Αἰσωνοῖς πενήντης ἀφ' ἧς τῆς συμφορῆς, καὶ Βουστῆς τὴν καὶ πόλιν τὴν Ἑλλάδι κατὰ τοὺς ἀγρόθεν, οὕτως ἐκ τῆς Σαρδίας μετακίσειται γένος αὐτόν. (Silus Italicus, Punicur, I. XII, v. 365 et seq., suivait la même tradition de l'émigration d'Arastius en Sardaigne.) Or δὲ καὶ διὰ τὴν ἀποδείξιν τοιαύτης Καρχήου (le texte portait ici autrefois une leçon absurde : ἀπ' οὐνοῦ, chassée enfin par Clavier, qui restituait, d'après des manuscrits de la bibliothèque du Roi, la vraie leçon. Il aurait dû citer en sa faveur Hérodote I, VII, chap. 170, passage par lequel la vérité de la leçon Καρχήου est mise en évidence, ainsi que Diodore de Sicile, I, IV, pages 321 et 322, (édit. de Vesseling), δὲ τῶν ἐπιστρατιῶν τῶν Κρητῶν, καὶ αἰσίωνος ἐκ τῆς Σαρδίας μετακινήσιν τὴν Ἀρσταίου νομίσει. Ἐγὼ δ' ἐν λόγῳ οὐδὲνα Αἰώνων τὴν Καρχήου νομισσάντων τὴν Ἀρσταίου διὰ δὲ τὴν ἀπίστην ἢ ἄλλοις τῶν μετακινήσεων . . . ἐκ τῆς

κίαν κατὰ Οιδίποδα ἦν βασιλεύοντα ἐν Θηβαίς κ. τ. λ.

Mais cet argument, puisé dans un mythe pour en réfuter un autre, tiré de l'introduction d'Aristée dans la famille de Cadmus afin de réfuter l'opinion de son cyclochromisme. D'ailleurs, il prouve seulement que Perséus, parmi les héros les plus différents sur Aristée, et regardé lui comme meilleur ou plus probable que les autres. Cette circonstance ne contribue en aucune manière à résoudre la question chronologique de l'époque de l'établissement des Arcadiens conduits par Aristée. Hydrousa (Céos), et nous devons nous contenter d'avoir appuyé, par quelques considérations nouvelles, l'opinion énoncée, savoir : que les faits d'Aristée sont entièrement du domaine de la mythologie.

<sup>4</sup> Strabon Géogr. I. IX, p. 426 et 427, édit. Casaub. « ἡ Ναυστακὴς συμμένει τῷ Ἀντήριον πλῆθος ἄνθρωποις δὲ ἐπὶ τῇ ναυστακίᾳ τῆς καὶ γενόμενης αἰτε τῶν Ἡρακλειδῶν καὶ ναυστακίᾳ τῶν ἐν στόλῳ, εἰδ', ὡς φησὶν Ἑρρῶς, Ἀκρωτὶν εἶτι πρότερον παρασκευάστων· ἔστι δὲ νῦν Αἰτωλῶν, Φαίππου προκρίναντος. » Comparez sur ce passage, auquel nous reviendrons plus tard, le N° XLI des éclaircissements (pag. 179 et suiv.) du tome III<sup>e</sup> de la traduction française de Strabon.



avait une vieille amitié entre les villes de Céos et les Naupactiens<sup>4</sup>; mais il serait téméraire de se prononcer avec plus d'assurance sur un fait au sujet duquel l'histoire est entièrement muette.

Je ne dois pas dissimuler que des assertions positives de quelques grands écrivains paraissent d'abord peu favorables à l'opinion que je viens d'émettre, au sujet des deux fondateurs de la race des Cécéens, et au sujet des premiers établissements helléniques dans cette île. Si nous consultons en effet Hérodoté, Euripide et Thucydide, pour savoir d'où venaient les habitants de Cécé, et à quelle race ils appartenaient, ils nous répondront unanimement que c'étaient des *Ioniens d'Athènes*<sup>1</sup>.

<sup>5</sup> V. les Inscr. N<sup>os</sup> 7 et 10, Pl. XX et XXI, et leur explication dans la 3<sup>e</sup> partie de ces recherches.

Hérodote, I, VIII, chap. 46 : l'Historien y fait l'énumération des vaisseaux des villes grecques qui combattirent à Salamine. Voici le passage sur lequel nous reviendrons encore plus bas : —  
 μετὰ δὲ Ἀργεῖταις, Καλούδαι τὰς ἐπὶ Ἀργεῖταις οὐκ ὀνομασθέντας, καὶ Ἑστυρίαι τὰς ἐπὶ Ἰωνῶν αἰῶν ἄνδρας, καὶ ἀπὸ τῶν Ἰωνέων, ἐστὶν Ἀθῆναι, Τρῳαίαι καὶ ἀπὸ πόλεως ἐπὶ Ἀθ. V, I, VII, cap. 1, ἔθοντες ἐπὶ Ἰωνικῶν ἀπὸ Ἀθηνέων. Νῆαυι δὲ παρέλκοντο τέσσαρες, ἀπομαρτύνει τὴν μὲν ἐπὶ τοῖς Μήδων ἐπὶ τῶν πολιτικῶν, ἀπὸ τῶν ἄλλων ναυπηγῶν, ἀλλοτριότητας ἐπὶ τῶν ἐντολῶν, ἀπὸ κατὰ ἐξ τοῦς Ἑλλήνας, Διομαρτύνει σπέντατος, ἄνδρες τῶν ἀσπῶν θαλάμῳ, καὶ τότε τῶν παραρρήτων. Νῆαυι δὲ αἰῶν ἄνδρας ἀπ' Ἀθηνέων γινώσκοντες.

*Euripide*, Ion, v. 1581 et suiv. dans la scène qui se passe au temple de Delphes, et où Minerve, apparaissant selon le vœu d'Apollon et faisant des prédictions au nom de ce dieu sur les descendants d'Ion, dit ce qui suit : — *οὐ τίς τινος δ' αὖ*  
*παῖδες γενήσονται οὐ γάρ ποτε περὶ νεῖκος*  
*κυκλάδας ἐποικίσουσι νησείας πόλεις,*  
*χέρουσι τε πελαγονίαι, δ' αἰνός τε μῆ γένου*  
*δίδωμι· ἀντιπρόθεμα δ' ἔστιν ἑνὶ θυμῷ*  
*παῖδια κατωκίρρουναι, Ἀπείδος τε γῆς,*  
*Ἰωνίας τε· τοῖσι δ' ἑνὶ κράτει χάριν*  
*ἑμὴν ἀποσθέντες ἔξουσιν κλέος.*

L'épithète *νταία* fait assez clairement voir que

le poète entend par *καὶ δ' ἄλλαι πόλεις* non pas les villes de l'Asie-Mineure appartenant à la ligue ionienne, mais les villes des *îles cyclades*; et on a peine à concevoir comment quelques commentateurs ont pu en douter. Un poète pouvait, à la vérité, désigner les douze villes d'Ionie par l'expression *καὶ δ' ἄλλαι πόλεις*; mais un Grec, quel qu'il fût, ne pouvait jamais employer l'expression *καὶ δ' ἄλλαι νησιαῖαι πόλεις* pour désigner douze villes autres que seulement (Chios et Samos) étaient insulaires. — Ce qui suit détermine encore davantage le sens du texte, ainsi que l'opposition entre les villes des îles cyclades et les villes des deux continents (*Ἀνατολὴ τε γῆς, Εὐρωπαϊά τε*, que le poète ajoute immédiatement après), que devaient habiter les descendants d'Ion.

*Thucydide*, I. VII, ch. 57. L'historien, avant de raconter les événements qui se passeront devant Syracuse, et qui furent si malheureux pour Athènes, fait l'énumération des alliés des deux peuples belligères . . . . . καὶ τῶν μὲν ὑποκλιῶν καὶ φόρον ὑποστέλλων, Ἑβέρτου, καὶ Χαλκιδέων, καὶ Σαυράς, καὶ Καρύστου, ἀπ' Ἑβόλλας ὅσοι ἀπὸ δι νήσου, Κέως, καὶ Ἀνδρού, καὶ Τρίψι-τα δ' Ἰωνίας, Μόνητι καὶ Σάμοι καὶ Χίου. Τούτων Χίου οὐκ ὑποκλιῶν ὄντες φόρον, νῆας διέκρινον, ἀντιπαραμύχοντες, καὶ τοπικέσσι μισθὸν ὄντες οὗτοι πάντες, καὶ αὖτ' Ἀθηναίων, πλὴν Καρύστου ὅστις δι' εἰσι Δρόμιον α. τ. λ.

L'opposition entre les mots ἀπὸ δι' ἡμῶν et ce







auraient-ils fourni quelques éclaircissements sur cet événement, ainsi que sur ceux qui s'étaient passés auparavant dans ces contrées. Actuellement nous sommes presque réduits aux monuments religieux de l'art, et à un faible écho des traditions antiques, pour connaître les deux établissements primitifs, celui des Arcadiens-pélasges sous la conduite d'Aristée, et celui des Locriens de Naulacte, à la tête desquels se trouvait Céos, le héros fondateur de l'état.

Ce qui prouve que la fusion des Ioniens arrivés au onzième siècle, avec les anciens habitants des Cyclades, eut lieu de bonne heure, c'est d'abord la part

rieuse, mais un peu stérile sans doute, sur le seul nom de cette île, qu'on a confondu de bonne heure, dans la prononciation et par cacographie, avec Cos, Chios, Kios et autres noms. On voit par la plaisanterie qu'Aristophane fait dans ses *Grenouilles*, sur *Théramène*, que la prononciation de ces mots donnait déjà lieu à des équivoques vers la fin du cinquième siècle avant notre ère (car cette pièce fut représentée pour la première fois, Olymp. xcvi, c'est-à-dire l'an 405 avant notre ère). *Θεράμηναν*, sur lequel lui convenait, se disait aussi tantôt pour un *délien* (*Kaios*), tantôt pour un *Chiot* (*Xios*). Voy. Aristophan. in raris, 967-970, ed. Brunck, et le Scholiaste. Comparez sur ce fameux *Théramène* et sur le motif du sobriquet de *Kóthurnos* (le *Gothurne*) qui lui fut donné, le Suidas de Kuster au mot *Θεράμηνες*, et les passages cités par Schweighäuser dans les *Animadvers. in Athen.* liv. V, p. 220, b. c. — Le savant homme qui voudrait faire une dissertation sur cet objet devrait donc attacher, pour ainsi dire, le premier anneau de sa chaîne aux *Grenouilles* d'Aristophane et tacher de la conduire à travers les centaines de fautes des copistes, qui se trouvent dans nos manuscrits grecs et latins (et dans nos livres imprimés), où il est question de *Kéas*, *Kéas*, *Kōs*, *Kaios*, *Kiz*, *Kios*, *Kios*, *Kianos*, *Xios*, *Xios*, *Cea*, *Cea*, *Cianus*, etc. jusqu'au *Chronicon paschale* qui lui fournirait encore (p. 33, A. ed. de du Cange) un *Kaios*.

Pour moi je n'enlèverai à personne cette matière de discussion, dont le résultat vaudrait à

AKAΔHMIA



que prenaient les Ioniens de l'Asie avec les insulaires aux panégyries de Délos; puis le dialecte ionien-attique, qui prédominait anciennement dans la plupart des Cyclades. Il y a beaucoup de faits qui autorisent à croire qu'il s'était formé de bonne heure entre les îles une fédération qui ne dépendait d'abord ni d'Athènes ni des villes de l'Asie antérieure, unies par les Panionia; cette fédération formait sans doute une amphictyonie particulière; et Délos ou le sanctuaire des divinités déliennes en était le centre.

Il est vrai qu'Athènes exerça bientôt de l'influence sur cette ligue, qui dans l'origine était sans doute très paisible, et plutôt religieuse que politique. Déjà plusieurs siècles avant l'émigration des Ioniens de l'Attique, c'est-à-dire du temps de Cécrops ou de son fils Erysichthon, des *Théories* athéniennes se

peu-près celui des recherches du très-savant antiquaire de village de Gillblas, qui avait découvert que les enfants d'Athènes pleuraient presque toujours quand on les battait.

*Apollodore*: περί νέων καταλόγου ἐν δώδεκα βιβλίοις, qui sont cités par Strabon dans les Schol. d'Hom. (Odyss. VII, 163), par Eustathe (l. c.) et autres. Comparez Fabricii bibl. gr. III, Hæres liv. IV, pag. 297 et 298.

Cependant la naissance de cette ligue paraît être postérieure à Homère; ce poète ne parle de Délos que comme d'un lieu consacré à Apollon (Odyss. VII, 163), et non comme d'un centre de quelque fédération particulière; il ne fait mention qu'en passant de quelques îles qui en firent partie, et il ne connaît point le nom de *Cyclades*, qui ne put guère s'introduire qu'après la formation d'une ligue quelconque, délienne ou autre. Mais un des premiers Homérides se plaît déjà à célébrer dans ses chants les panégyries ioniennes de Délos et les fêtes et jeux qui les accompagnaient. (Hymn. ad Apoll. ap. Thucyd. lib. III, chap. 104.) Sur les chœurs chantés au printemps par les insulaires des Cyclades, et sur les sacrifices (*Pions*) offerts par eux à Apollon de Délos, qui paraissent avoir dû leur origine à l'ancien sacrifice offert par Aristée, voyez principalement Hérodote, IV, 35; Thucydide, l. c.; Strabon,

liv. X, pag. 485; Denys le Périégète v. 525 et suiv. et le Comment. d'Eustathe sur ce passage. Je ferai remarquer en passant que ni Strabon, ni Denys et ses commentateurs ne se trompent dans l'étymologie du nom des Cyclades, comme ceux qui dans la suite ont prétendu à tort que ces îles ont été appelées Cyclades, parce qu'il semble que par leur position elles forment un cercle, notion fautive que Pomp. Mela (l. II, ch. 7) paraît avoir été le premier à mettre en avant. L'expression de Denys: ἀμφὶς ἰούσαι Δῆλον ἐκκαλύσαντο, est traduite dans Rufus Fest. Avien. descrip. orb. terr. v. 704, par *Dehuncque coronant*, et dans l'écrit du Scholiaste anonyme (Περὶ δὲ τῶν ἐκ τῆς ἀρχῆς ἀντικείμεναι τῇ Δῆλῳ). Voici l'expression de Strabon, liv. X, pag. 485: ἐνδεξον δ' ἐπὶ τῇ αὐτῇ αἱ περὶ αὐτὴν νῆσοι καθόριον Κινιάδας. Et ce n'est pas leur position circulaire, mais la circonstance qu'elles entourent le rocher sacré, qui est la principale idée et la cause du nom. La raison pour laquelle le printemps avait été choisi pour les sacrifices solennels de reconnaissance (*Pions*) et pour les panégyries de Délos, c'est sans doute qu'il était généralement reçu qu'Artemis et Apollon étaient nés en Mai (d'après le calendrier d'Athènes le 6 et le 7 Thargelion). Voyez Diogène Laërce, liv. II, chap. v, n. 23, et liv. III, n. 2.



rendaient à Délos<sup>3</sup>, et les *purifications* du rocher sacré pratiquées par les Athéniens datent de l'époque de Pisistrate qui, d'ailleurs, dominait sur la riche et belle île de Naxos<sup>4</sup>. Toutefois il ne paraît pas qu'Athènes, dans ces temps reculés, et antérieurement aux guerres des Perses, ait élevé et cherché à faire valoir, sur Délos et les îles qui en dépendaient, d'autres prétentions que celle d'une simple alliée, intéressée dans les mêmes solennités religieuses. Ce n'est que lors des guerres des Perses que la politique d'Athènes fit un tout autre emploi du rocher sacré, en s'en servant d'abord, ainsi qu'on sait, comme d'un centre et d'un trésor pour la ligue hellénique, puis, après avoir repoussé les barbares, en en faisant le prétexte et le levier de son ambition et de sa domination maritime.

Ce fut vraisemblablement à l'instigation de Périclès que le trésor de Délos fut transféré à Athènes<sup>5</sup>. Plus tard, pendant les guerres du Péloponèse, les Athéniens, par des motifs faciles à comprendre, entreprirent plusieurs fois la purification de l'île sacrée, expulsèrent les anciens habitants<sup>6</sup> et rétablirent, en l'an 426 avant notre ère, la fête de la ligue (qui avait cessé, probablement à cause des calamités du temps), en s'emparant de la nomination des Amphictyons<sup>7</sup>. Tous ces événements tendent à prouver que les prétentions d'Athènes

ΑΚΑΔΗΜΙΑ

<sup>3</sup> Sur Erysichthon, voy. plus haut p. 4, note 1. C'est aussi lui qui avait transporté de Délos à Athènes la plus ancienne image sculptée en bois de l'Elithyia. Pausan. liv. I, chap. xviii, § 5. Phanodemos, au livre II de son *Ἀττικὴ*, avait parlé de la visite d'Erysichthon à Délos (Ortygia). Voy. Athénée, Deipnos. IX, 392, d. — Avec ces détails sur des *théories* envoyées à Délos dans une haute antiquité, s'accorde parfaitement ce qu'a dit Strabon (lib. X, pag. 485) au sujet de Délos: *τετίανται δὲ ἐκ παλαιῶν διὰ τοῦ θεοῦ ἀπὸ τῶν ἑρωτικῶν ἡρώων ἀρξαμένη*.

<sup>4</sup> Hérodote, I, I, ch. 64; Thucyd. I, III, ch. 104.

<sup>5</sup> Plutarque: Vie de Périclès, chap. xii, comparé avec Diodore de Sicile, XII, 38; Justin, liv. III, chap. vi, § 4, et les Annal. Thucyd. de Dodwell à l'an 4 de l'Olymp. lxxix.

D'après Plutarque (vie d'Aristide, chap. xxv)

Aristide n'aurait pas été contraire à cette mesure. — Au sujet du prétexte de la translation du trésor, et des suites de cette démarche, voy. M. Bœckh, *Staatshaush. der Ath.* tom. I, pag. 429 et suiv.

<sup>6</sup> Voy. Thucyd. V, 1 (Cf. VIII, 108, et Pausan. I, IV, c. 27, § 5). Cependant, par ordre de l'oracle, les Athéniens ne tardèrent pas à rétablir, dès l'année suivante (Olymp. 89, 3: a. Ch. 422), les Déliens réfugiés à Adramytte, dans leur île. Voy. Thucydide, I, V, ch. 32.

<sup>7</sup> Avec des intentions bien différentes, comme cela s'entend, de celles qui avaient fait instituer les anciens Amphictyons des Cyclades et la fête de leur alliance. Voy. sur ces événements surtout l'explication très-satisfaisante du *Marmor Sardinense* par M. Bœckh, *Staatshaush. der Athener*, Vol. II, pag. 216, et suiv. comparée avec tom. I, p. 440, et suiv.



changèrent entièrement les rapports entre les états alliés de la Grèce, au détriment des plus petits, et, ce qui concerne surtout notre matière, eurent pour résultat d'affaiblir ou même de dissoudre l'antique fédération des Cyclades.

Je présume néanmoins que, de même que les Déliens si durement traités par les Athéniens, loin de renoncer à leurs justes prétentions sur leur île et sur le sanctuaire, les renouvelèrent plusieurs fois, quoique sans succès<sup>8</sup>; de même l'ancienne ligue des Cyclades, paralysée et suspendue par la suprématie d'Athènes, ne fut pas entièrement détruite, et que, dans la suite, lors de la décadence de la puissance d'Athènes, elle reprit quelque consistance. Des circonstances que nous ignorons, peut-être la politique des Ptolémées, paraissent avoir favorisé cette alliance, et il se pourrait bien qu'elle eût encore duré même sous les Romains<sup>9</sup>.

<sup>8</sup> Nous trouvons au moins deux de ces circonstances (citées encore par M. Bœckh, *Staatshaush. der Athener*, tom. I, p. 441) dans lesquelles les Déliens cherchèrent à faire valoir leurs prétentions contre Athènes; d'abord auprès des Lacédémoniens qui occupaient Athènes sous le commandement de Pausanias, fils de Plistonax (d'après l'anecdote rapportée dans Plutarque, Apophlegma, lacon. opp. vol. VI, pag. 858, édit. de Reiske; Pausanias renvoya les Déliens en les raillant.), puis dans la 107<sup>e</sup> Olympiade auprès du conseil des Amphictyons à Pylæ, où Hypéride plaidait la cause d'Athènes. — Voyez sur *Hypéride* et son *Ἀδελφικός λόγος*, Démosthène: *πρὸ στεγάνου* (in Orr. Gr. Reisk. vol. I, p. 271); Plutarque, X Orat. Vit. in Æschine (I. I. vol. IX, p. 344); Ruhnken., *Histor. Orat. grec.* (I. I. vol. VIII, p. 148 sq.); et les Scholies grecques sur Hermogène (dans la collection, devenue rare, de l'imprimerie des *Alde*, pag. 389).

<sup>9</sup> Villosion trouva à l'île de Tine (Ténos), dans la cour de l'évêché, une inscription provenant des ruines de la ville ancienne appelée encore *Πόλις*. Cette inscription contient un décret de la ligue des insulaires, tendant à accorder des éloges à un certain Syracusain Timon, fils de Nymphodore, à le gratifier d'une couronne d'or, etc. pour les services rendus à la communauté des insulaires...

*« ἀπαρτὶς ἱερῶν καὶ εὐνοίας [ἐν ἑκῶν δια]ταλαί ΕΙΣ ΤΟ ΚΟΙΝΟΝ ΤΩΝ ΝΗΣΙΩΤΩΝ »* x. τ. λ. On publiera cet acte, avec un essai pour le restaurer en partie, dans la *seconde* livraison de cet ouvrage, à l'occasion du commentaire sur les inscriptions de Carthage.

Cette inscription étant d'un temps postérieur (*Nota adscriptam* s'y trouve par ci par là, d'autres fois il a été omis), concourt avec d'autres circonstances à confirmer la conjecture que, durant la domination successive des Athéniens, des Lacédémoniens et des Ptolémées dans les Cyclades, il s'y est maintenu constamment une confédération des îles dépendant du sanctuaire de Délos. Voyez aussi l'inscription, en honneur de Ptolémée Philadelphe, trouvée à Délos, et publiée par Chishull, *Antiquit. Asiat.* p. 201. Je pense que *εἰ νεσιῶται*, dans cette inscription, signifient non-seulement les Déliens, mais *τὸ κοινὸν τῶν νησιωτῶν*, c'est-à-dire, *tous les insulaires de la ligue Délienne*.

Il m'est venu dans l'idée que la véritable cause de la discordance notable des écrivains relativement au nombre d'îles qui étaient désignées sous le nom de *Cyclades* et comprises dans le groupe Délien, c'est que les amphictyons Déliens, ou les membres de cette fédération d'îles, y entraient ou s'en retiraient, selon que la ligue était favorisée ou oppri-



Avant la guerre des Perses et avant le sixième siècle qui précéda notre ère, on trouve peu de données vraiment historiques sur les Cyclades et sur Céos en particulier. Plusieurs circonstances tendent pourtant à prouver que l'autonomie (dans le vrai sens de ce mot) et l'état libre et heureux de cette île appartiennent à la période antérieure aux guerres des Perses. Il en était de même de plusieurs petites républiques grecques, surtout de celles qui ne pouvaient subsister que par le commerce, par des relations libres et le trafic de leurs productions, telles qu'Égine, Thasos, Céos, Cythnos, Siphnos, etc. Ces petits états, dont l'industrie et l'activité commerciales, aux septième et sixième siècles avant notre ère, avaient été singulièrement favorisées par les relations avec l'Égypte sous Psammétique et ses successeurs jusqu'à Amasis, par la tranquillité des villes grecques de l'Asie-Mineure sous la domination, sans doute généralement douce, des Perses, et par d'autres circonstances qui eurent lieu dans le cours des septième et sixième siècles avant J. C., durent nécessairement souffrir de toute manière, et voir même leur indépendance menacée, dès que la paix des peuples civilisés de l'Europe et de l'Asie, vers la fin du sixième siècle, eut été entièrement détruite, et que de grandes puissances rivales furent venues, de deux parties du monde, se heurter pour faire triompher les prétentions contraires.

La perte de la plupart des ouvrages historiques antérieurs à Harpocration est la cause des difficultés qu'on éprouve à démêler la situation et les rapports de tous les petits états qui n'eurent pas une part très-importante dans les grands événements. Je crois néanmoins pouvoir soutenir par deux faits l'opinion que je viens d'émettre. Le premier c'est la *qualité même des anciennes médailles de Céos*, et le second, c'est une *coutume singulière, particulière aux Céiens*, et qui étant très-ancienne et indigène chez eux, n'a pu prendre naissance qu'au milieu d'une grande et ancienne population.

Quant aux médailles, dont je traiterai plus spécialement dans une autre section, je ferai seulement remarquer ici comme un fait surprenant, que précisé-

mée. Voy. les diverses énumérations des îles qui en faisaient partie, surtout l'énumération empruntée par Strabon à Artémidore, liv. X, pag. 485 : Κατ' ἀρχὴν μὲν οὖν διέδοκα λέγονται (αἱ Κυκλάδες) : προσ-

γέγοντο δὲ καὶ πλείους κ. τ. λ. et celle d'Eustathe qui en diffère assez (commentar. ad Dionys. Perieg. v. 525, édit. de Hudson, page 98 : οἱ ποῦτοι τὰς Κυκλάδας πλείους εἶναι τὸν ἵψ' κ. τ. λ.



ment les médailles de Céos les plus anciennes et les plus grossières, qu'il faut supposer, en raison de leur forme, de leur empreinte peu soignée et de l'analogie, avoir été frappées au sixième siècle ou au commencement du cinquième, *sont toutes d'argent*<sup>1</sup>, tandis que les médailles céiennes, dont le dessin et l'empreinte indiquent l'époque florissante de l'art grec<sup>2</sup>, *ne sont absolument que de bronze ou de cuivre*. Cela vient à mon avis non du hasard, mais de la circonstance que les Céiens, dans le temps où ils jouissaient d'une véritable autonomie et faisaient un commerce considérable, temps où l'art était encore peu avancé, battaient eux-mêmes leur monnaie et employaient pour leurs affaires beaucoup d'argent monnayé; dans la suite, au contraire, sous la domination athénienne, et lorsque le cours des affaires s'était ralenti, ils ne battaient plus eux-mêmes que de la petite monnaie de cuivre, et trouvaient plus commode de se servir pour leur commerce des pièces d'argent athéniennes, à l'exemple de tant d'autres petits états grecs.

Quant à la coutume introduite très-anciennement à Céos, ou indigène peut-être dans cette île, cette coutume est tellement singulière, qu'elle mérite une mention spéciale.

D'après le auteur le plus digne de foi, et parmi lesquels se trouve au moins un témoin oculaire (Pline l'Ancien), il était d'usage chez les Céiens que les gens très-vieux des deux sexes, qui, hors d'état de se livrer à l'activité et aux jouissances de la vie, n'en sentaient plus que le fardeau, se détruisissent par le poison, afin de faire place à leur postérité<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voy. pl. III et XXVII surtout n° 1 et 2 des médailles de Corossos, et n° 1 à 9 parmi les « *nummi incertae sedis civitatum Cei insulae* » ainsi que planche XXVIII, si toute-fois cette médaille, trouvée à Céos, appartient à l'île même.

<sup>2</sup> Par exemple les médailles extrêmement belles planch. V, n° 1, pl. XIII, n° 1, et parmi celles de la pl. XXVII, figurées par les contours, Ioulis n° 1 et 2, Carthago n° 3 et 4.

<sup>3</sup> Héraclide de Pont. (voy. supplément n° II). Ménandre (cité aussi par Strabon et par Etienne de Byzance) in fragmentis (voy. Menandri et Phi-

lemonis reliquie, pag. 237, cum notis Meineckii, Berlin, 1823, in-8°); Strabon géogr. l. X, p. 486, édit. Casaub. où l'auteur cite un fait qui n'est mentionné par aucun autre auteur ancien; c'est que la résolution prise par les habitants d'Ioulis attaqués et assiégés par les Athéniens, de faire mourir tous les vieillards d'entre eux qui parvenaient un certain âge, déterminait les Athéniens à lever le siège. Car voilà ce qu'en dit très-clairement Strabon; c'est toute autre chose que ce que lui fait dire, par une singulière méprise, Tournefort (relation d'un voyage, etc. édit. de Lyon,



Les plus anciens témoignages qui nous restent de cette coutume rigoureuse des Céiens, sont les deux passages de *Ménandre* et d'*Héraclide*, qui sont cités en note. Tous deux en parlent comme d'une chose généralement connue, qui subsistait encore de leur temps, c'est-à-dire dans la dernière moitié du quatrième, et dans la première moitié du troisième siècle avant notre ère; et ce qui prouve que cette coutume particulière aux Céiens était encore en vigueur au premier et au troisième siècles après la naissance de J. C., ce sont les passages de Valère-Maxime et d'*Élien*.

*Héraclide* en attribue l'origine à la salubrité du climat, grace auquel les individus parvenaient à un grand âge, en sorte que la population devenait très-nombreuse<sup>1</sup>. *Ménandre* loue cette coutume comme digne et mâle, à son avis<sup>2</sup>. Il résulte des deux témoignages, que c'était une action parfaitement volontaire, et qui n'était prescrite par aucune loi. On voit encore plus clairement ce qui en était par l'exemple mémorable raconté en détail par *Valère-Maxime*<sup>3</sup>, et conforme quant au fond aux assertions d'*Élien*. Cet auteur assure, en parlant des Céiens, que leurs vieillards, dès qu'ils sentaient que l'affaiblissement de leurs forces physiques et morales ne leur permettait plus d'être utiles à la patrie, s'invitaient réciproquement comme un festin ou sauterie solennel, et s'assemblaient ensuite pour voter la coupe votive de l'âge<sup>4</sup>.

D'après les assertions parfaitement claires et nullement équivoques des anciens mêmes sur cette coutume, il faut expliquer un mot vague qui pourrait se

1717; tom. II, p. 13): « Strabon rapporte aussi « que les Athéniens levèrent le siège d'Ioulis parce « qu'ils apprirent qu'on y avait résolu de faire « mourir les enfants d'un certain âge. » *Valère Maxime*, liv. II, chap. 6 (voy. notre supplément n° VI). *Élien*, var. hist. I, III, ch. 37. *Étienne de Byzance* au mot Ιουλῖς. Cf. Jacobs, *Anthol. Palat.* I, I, p. 449; Bœckh, ad Platon. de Legg. p. 109, et Heindorf, ad Platon. Protagor. p. 577.

<sup>4</sup> L. c. — Οὐδὲν δὲ ἱερυνὸς τῆς νέου καὶ ἐργάων τῶν ἀνθρώπων, μέλιστα δὲ τῶν γυναικῶν, οὐ περιμένοντες γερὰν τέλειαν, ἀλλὰ πρὶν ἀποθνήσκειν ἢ περὶ θῆναι τι, οἱ μὲν μέλαινα, οἱ δὲ κανέαν ἑαυτοὺς ἐξέχουσιν.

Les paroles de Strabon (l. c.) τοὺ διαρκεῖν τοῖς ἄλλοις τὴν τροφὴν font allusion à la même cause.

<sup>2</sup> « Καλὸν τὸ Κάϊον νόμον ἔστι, Φανία »

Ὁ μὲ δυνάμενος ζῆν καλῶς, οὐ ζῇ κακῶς. »

<sup>3</sup> Loc. cit.

<sup>4</sup> Loc. cit. — Νόμος ἐστὶ Κάϊον, οἱ πᾶσι παρ' αὐτοῖς γεγραμμένος, ὥστε ἐπὶ ξυνίᾳ παρακαλοῦντες ἑαυτοὺς, ἢ ἐπὶ τινα ἱερτακτικὴν θυσίαν, συνελθόντες, καὶ στεφανωσάμενοι, πίνουσι κανέαν, ὅταν ἑαυτοὺς συνειδῶσιν, ὅτι πρὸς τὰ ἔργα τὰ τῇ πατρίδι λυσιστοῦντα ἀγχατοὶ εἶναι, ὑποληρούσης ἔδῃ τι αὐτοὺς καὶ τῆς γνώμης διὰ τὸν χρόνον.



trouver dans leurs rapports, et non pas accommoder leurs assertions à un mot vague, car en bonne logique il faut expliquer ce qui est équivoque par ce qui est clair, et non pas embrouiller ce qui est clair par ce qui est vague ou obscur.

Le mot de νόμος qu'emploient *Strabon* et *Élien* sur ce sujet, ainsi que l'expression νόμιμον, qui en dérive et dont se sert *Ménandre*, signifie, comme l'on sait, non seulement une loi expresse, mais aussi, et c'est le sens originaire, un usage légal, une coutume généralement adoptée. C'est ainsi que le verbe qui en vient non-seulement a, dans sa forme passive νομοθετεῖσθαι, la signification de être ordonné, être prescrit légalement, mais se prend aussi fréquemment dans l'acception de devenir coutume, usage<sup>5</sup>. *Strabon* seul paraît, il est vrai, avoir pris dans le passage cité, le mot de νόμος dans l'acception de loi, mais il en parle comme d'une chose dont il n'est pas certain, et qu'il ne connaît que par ouï-dire ou par le rapport des autres : « il paraît qu'il régnait autrefois chez les Céiens une loi, probablement la loi prescrivait, etc., afin que les autres ne manquaient pas de nourriture... » — « On dit qu'ils avaient résolu... » — On pourrait bien dire ici avec *Lessing* [dans sa défense d'*Horace*] : « il paraît, on dit, traditur, dicitur, sont de belles paroles auxquelles maint honnête homme est redevable de la peine de sa mauvaise réputation. » — Quant à *Strabon*, il aurait pu prendre une information plus précise de son prédécesseur *Héraclide* qu'il cite pourtant plusieurs fois. Une loi telle que celle qui est attribuée par le Scholiaste de *Platon*<sup>6</sup>, par *Élien*<sup>7</sup> et d'autres écrivains anciens aux insulaires de Sardaigne, est une abomination, et la loi des Hérules barbares, sur laquelle *Procopé* nous a donné quelques détails<sup>8</sup>, n'est pas moins horrible. Mais une coutume telle qu'*Héraclide*, *Valère-Maxime* et *Élien* l'attribuent aux Céiens, me paraît au contraire

<sup>5</sup> Ainsi, par exemple, dans le discours de Pausanias (banquet de Platon, chap. 9) : « ἐν Ἡλιά μιν γὰρ καὶ ἐν Ροιωτοῖς, καὶ τὸ μὴ νομοὶ λέγειν, ἀπλῶς νομοθετεῖται καλὸν τὸ χαρίζεσθαι ἑρατοῦς » où le sens de νομοθετεῖται résulte aussitôt de ce qui suit : — « τῆς δὲ ἰονίας καὶ ἀλλοιὶ πολλοὶ αἰσχυρὴν νόμωσινται. » La vraie signification de ce mot l. c. a déjà été remarquée par Sydenham; voy. la note, pag. 30, dans l'édition du banquet de Platon, par F. A. Wolf. Leipzig, 1782, in-8°.

<sup>6</sup> Scholiast. Platonis (ad lib. I de republica), pag. 144 ed. Ruhnkenii. (Lugd. Bat. 1800, in-8°.)

<sup>7</sup> *Élien*. Var. Hist. IV, 1.

<sup>8</sup> *Procopius de bello Gothico*, lib. II, cap. 14, pag. 419. *Albert Krantz* raconte un exemple terrible d'une cruauté semblable d'un certain *Fandale* moderne envers son père infirme. Voy. I, VII, chap. 48, pag. 175, de sa *Vandalia*. Francofurti, 1621, in-folio.



peu chrétienne, il est vrai, mais mâle et noble en quelque sorte; c'est un signe de courage conforme à la manière d'envisager la vie chez les anciens; « la coutume des Céiens est noble, Phantias; quiconque ne peut vivre heureux, ne veut pas vivre malheureux, » dit le judicieux *Ménandre*, que Strabon cite lui-même; or ce poète n'aurait sûrement pas vanté la coutume des Céiens, si elle eût été une abomination comme celle des Sardes.

L'idée que la mort, comme étant le terme d'une vie longue parvenue à la maturité et commençant à s'affaiblir, et dont le but est entièrement atteint, qu'une telle mort est non pas un malheur, mais une délivrance; cette idée mâle et saine sert aussi de fondement à une autre coutume céienne, citée pareillement par Héraclide: c'est que les hommes à Céos, lors des décès qui survenaient dans leur famille, ne prenaient pas le deuil, et ne se rasaient pas la barbe; les mères seules prenaient le deuil pendant une année entière, lorsqu'elles avaient perdu un enfant en bas âge<sup>3</sup>.

En général, il paraît que les Céiens se distinguaient par la discipline et le bon ordre, du moins dans ces temps anciens et fortunés, lorsque leur république était encore régie par des lois et des coutumes nationales. Héraclide assure aussi qu'un Aristide, qui était probablement un ancien archonte indigène, et qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Athénien du ce nom, prit soin de la discipline et des bonnes mœurs des femmes à Céos, et qu'on ne permettait d'autres boissons que l'eau aux jeunes gens et aux filles jusqu'à l'époque de leur mariage<sup>4</sup>. Phylarque avait rapporté que dans les villes céiennes on ne laissait séjourner ni courtisanes ni joueuses de flûtes<sup>5</sup>. Si ceci avait lieu au temps même de Phylarque, ainsi qu'il le paraît, c'est une marque que dans la dernière moitié du troisième siècle avant notre ère, les bonnes anciennes mœurs régnaient encore à Céos.

A cette époque de bonheur, et avant la décadence des petits états qui fut amenée par la guerre des Perses, florissait SIMONIDE, natif d'Ioulis, esprit ex-

<sup>3</sup> Héraclid. Pont. loc. cit.

<sup>4</sup> Héraclides, loc. cit. — Ἀριστοῦτος ἐπεμύλιτο γυναικῶν εὐσεβείας. Τὸ παλαιόν, ἰδὼν ἔπινον οἱ παῖδες καὶ αἱ κόραι μέχρι γάμου.

<sup>5</sup> Athen. Deipnos. liv. XIII, cap. 9, pag. 610. d. — ὅτις ἐν αὐτῇ τοῦτ' αἰῶς, καὶ τοὺς συνεχῶς Φιδάρχου μνήμην ποιούμενος, ὅτι ἐν ταῖς Κίον (I. Κίον) πόλιν οὐτε ἑταίρας, οὐτε αἰκτερίδας ἰδεῖν ὄντιν.



traordinaire, qui, au sixième et au cinquième siècles, lustra Céos, sa patrie, par ses poésies et par des inventions de divers genres. Né en l'an 556 avant J. C. (Olymp. LVI, 1), et mort en l'an 467 avant J. C. (Olymp. LXXVIII, 1), cet homme célèbre avait eu occasion, dans le cours d'une vie de près de quatre-vingt-dix ans, de devenir l'ami de Pisistrate, ainsi que de Thémistocle, d'être témoin du développement de la force et de la puissance helléniques, dans cette période de splendeur si riche en belles actions. Son esprit original s'empara de ces événements, et aucun poète grec, depuis le temps d'Hésiode, n'acquît une gloire si généralement répandue dans toute la Grèce. Quoiqu'il voyageât beaucoup, et qu'il séjourât fréquemment à Athènes, il paraît pourtant qu'il demeurait aussi bien souvent dans la belle île qui l'avait vu naître. Une anecdote rapportée par Athénée, d'après l'Héracléote Chaméléon, fait penser qu'il avait été élevé à Ioulis, sa ville natale<sup>6</sup>; et une autre anecdote plaisante, citée également par Athénée d'après le même Chaméléon, fait voir qu'il séjourna aussi à Carthée, qu'il y composa des vers pour la fête d'Apollon qu'on célébrait annuellement, et qu'il y instruisit lui-même le chœur<sup>7</sup>. Déjà octogénaire (Olymp. LXXVI, 1: 476 ans avant J. C.), Simonide remporta encore à Athènes le prix pour le chœur des *nomades*<sup>8</sup>. Les autres détails de la vie de cet homme célèbre ne sont pas du ressort d'un aperçu de l'histoire des Céiens, c'est à l'histoire de la littérature qu'ils appartiennent. Il en est de même de la biographie des Céiens célèbres d'un temps postérieur, surtout de *Bacchylide*, *Prodicus*, *Erastrate* et *Ariston*, qui acquirent une gloire durable dans leur patrie, soit par leurs talents poétiques et par leurs écrits, soit par quelque autre genre de mérite<sup>9</sup>.

<sup>6</sup> Athénée liv. X, 456, c. d. e.

<sup>7</sup> Athénée Deipnosoph. lib. X, pag. 456, e. f. et suiv. (Voy. notre Supplément N° VII.)

<sup>8</sup> Ἀνδρῶν χῶρον. Voy. Epigr. ap. Schol. Hermog. p. 410; *Phylarch.* Εἰς πρεσβυτέρου πολιτευόντος. (Moral. p. 785, A.) et *Marbre de Paros*, N° 55. Comparez sur Simonide Anthol. Gr. edit. de Jacobs vol. I, pag. 57 et suiv. et commentar. in carmina vol. primi, pag. 202—273, ainsi que Fabricii Bibl. Gr. édition de Harles, vol. 2, pag. 142—150.

<sup>9</sup> Au sujet du deuxième poète lyrique de Céos,

de *Bacchylide*, neveu de Simonide, voyez surtout Suidas au mot Βακχάδης et Étienne de Byzance au mot Ιεράς. D'après l'assertion d'Eusèbe, il florissait vers Olymp. 82, 1—2 (450 avant J. C.); mais s'il est vrai, ainsi que l'assurent les Scholiastes de Pindare sur Olymp. II, vers 154, que les paroles tranchantes du chantre thébain concernent son rival céien, celui-ci aura déjà été connu comme poète vers le commencement de la 77<sup>e</sup> Olympiade (472 ans avant J. Ch.). Il vivait encore, d'après Eusèbe, et était estimé comme



## VII.

QUOIQUE le sixième siècle avant notre ère ait été moins glorieux, il fut pourtant heureux pour la Grèce en général, et pour les petits états en particulier. A cette époque Céos avait été alliée, du moins pour quelque temps, avec Érétrie en Eubée, ou bien elle avait dépendu de cette ville alors très-florissante : voilà comment j'explique ce que rapporte Strabon, et ce qui est certain, bien qu'aucun autre écrivain n'en fasse mention<sup>1</sup>.

poète lyrique vers la 87<sup>e</sup> Olymp. 2. (431 ans avant J. Ch.) Voy. Fabricii Bibl. græc. edit. de Harles, vol. II, pag. 114—115, et les fragments des poésies de Bacchylide dans l'Anthologie grecque, édit. de F. Jacobs, vol. I, pag. 82 et suivantes; comparez le comment. vol. primi, pag. 278 et suiv.

Sur le philosophe et sophiste Prodicus, également natif d'Ioulis, voy. Fabricii Bibl. græc. edit. de Harles, vol. II, pag. 718. — D'après Cyrille contre Julien, I, pag. 13, et d'après Eusèbe, il florissait en même temps que Démocrite et Hippocrate (un peu plutôt qu'Empédocle, Zénon d'Élée et Socrate), vers Olymp. 86 (436 ans avant J. Ch.); comparez Suidas au mot Πρόδικος. — La dépravation de son disciple, le faux et perfide Théramène (voy. plus haut pag. 58, note) lui est reprochée, dans Athénée *Deipnos.*, liv. V, pag. 220, b. Comparez Schweighäuser dans ses *Animadverss.* ad h. l.

Érasistrate, également né à Ioulis (Strabon, liv. X, pag. 486), célèbre comme médecin, écrivain et fondateur d'une école particulière de médecine, florissait en même temps qu'Épicure, mais il était plus jeune, vers les 120<sup>e</sup> à 125<sup>e</sup> Olympiades (300—280 ans avant J. Ch.). Son principal ouvrage paraît avoir été un traité sur toute la médecine : ἡ περί τῶν καθόλου πραγμάτων. Voy. sur lui, sur ses écrits et ses disciples appelés Erasistrate-

τρῆστοι, Athénée *Deipnosoph.* en divers endroits exactement indiqués par Schweighäuser, dans l'*index auctorum*, sous le mot *Erastriatus*; comparez sur lui et sur l'école des Erasistrateus, laquelle se continua jusqu'à Gallien, Niclas ad cap. 132 *Antegoni Cynste*, pag. 187, édit. de Beckmann; et dans l'*Index* du *Deipnosoph.* de la même école, par H. Uschke, traduit de l'anglais, par M. Coray (Paris, 1798, in-8°), pag. 53, 59 et suivantes; et surtout *Spengel*, histoire de la médecine, etc., traduction française, par M. A. J. L. Jourdan. Paris, 1815, in-8°, tom. I, pag. 439 à 450.

Le Ioulien *Ariston* (Strabon, X, 486; Cicéron de finibus, V, 5, et Diogène Laërce, liv. VII, chap. II, N° 9), philosophe péripatéticien et écrivain, vivait dans le milieu du troisième siècle avant notre ère. Voyez sur lui et sur son ouvrage (Ἐρατοῦ δῶμα) l'Athénée de Schweighäuser, d'après l'*index auctorum* au mot *Aristo Ceus*. Comp. Fabricii Bibl. gr., ed. Harles, vol. III, pag. 467.

<sup>1</sup> Strabon, I, X, p. 448 : — Τὴν δὲ δόξαν τὴν Ἐρετρίων ἢ ἔργον πρότερον, μαρτυρεῖ ἡ στίχων, ἢ ἀνέσκαόν ποτε ἐν τῷ ἱερῷ τῆς Ἀμαρυνθίας Ἀρετρίδος· γήραπται δ' ἐν αὐτῇ, τρισευδὴς μὲν ὑπάλειψις, ἑκακοῖς δ' ἡπταῖσιν, ἑξάκοντα δ' ἔμασι ποιεῖν τὴν πομπὴν ἐπέχον δὲ καὶ Ἀνδρίων, καὶ Τενίων, καὶ Κείων, καὶ ἄλλων νέων.



Ce qui prouve en effet qu'une alliance des Céiens et d'autres insulaires avec Érétrie, ou qu'une position dépendante de l'île à l'égard de cette ville, n'a pu avoir lieu que dans ce temps ancien et antérieurement aux guerres des Perses, c'est la circonstance de la destruction d'Érétrie, lorsqu'elle eut été prise par les Perses sous Datis et Artapherne, 490 ans avant J. C., dans la troisième année de la LXXII<sup>e</sup> Olymp.<sup>2</sup> Or depuis ce temps elle ne remonta jamais à sa première puissance. Ce n'est pas qu'elle n'ait été encore, même du temps de Strabon, une ville considérable, et la seconde de l'Eubée; mais son influence politique, depuis sa destruction par les Perses, était trop faible pour qu'on puisse croire qu'elle ait encore eu des possessions importantes ou des alliés dépendants hors de l'Eubée. Postérieurement aux guerres des Perses, tout ce qui était de la race ionienne, sans en excepter Érétrie, fut plus ou moins dans la dépendance d'Athènes.

Voici une autre circonstance qui n'est pas aussi légère qu'elle le paraît au premier abord; elle me confirme dans la conjecture que la dépendance des Céiens à l'égard d'Érétrie est d'un temps antérieur. Le chef Érétrien *Eualcis* avait été souvent célébré par le poète Céien Simonide; or *Eualcis* succomba dans la bataille d'Eleus, où les Ioniens furent défaits (Olymp. LXX, 2 : 499 ans avant J. C.). Sans faire tort à la réputation de Simonide, on peut croire que le poète de Céos a rendu hommage au chef *encore vivant*, et que le rapport dans lequel se trouvait le Céien avec l'homme puissant d'Érétrie, a exercé quelque influence sur le premier.

A la fin du sixième siècle (Olymp. LXX, 1), aucune île du groupe des Cy-

<sup>1</sup> Herodot. I, VI, c. 101.

<sup>2</sup> Herod. V, 102. — Ἐπόμενοι δὲ (οἱ Πέρσαι) κατὰ στίβον, αἰρέουσι αὐτοὺς (les Ioniens qui avaient brûlé Sardes) ἐν Ἑλέσῃ καὶ ἀντετάχθησαν μὲν οἱ Ἴωνες, συμβαλόντες δὲ, πολλὴν ἐσοῦσθαι καὶ πολλὰς αἰτίων οἱ Πέρσαι φρονέουσι, ἄλλους τε ὀνομαστοὺς, ἐν δὲ δὲ καὶ Εὐαλκίδαα στατηγίζοντα Ἐρετρίων, στεφανοφόρους τε ἀγῶνας ἀνακρανέοντα, καὶ ὑπὸ Σιμωνιδῆος τοῦ Κείου πολλὰ αἰνεθέντα. — Je fais encore observer en passant que ce qu'Hérodote dit ici des victoires d'Eualcis dans les jeux

publics, si on le compare avec Strabon, liv. X, pag. 448 (où il est question d'une colonie ancienne d'Éléens émigrés pour Érétrie, et de l'influence de ces Doriciens sur le langage ou du moins sur la prononciation des Érétriens ioniens), rend très-probable la supposition que l'Éléen Eualcis, mentionné par Pausanias, liv. VI, chap. 16, § 4, comme ayant été vainqueur à Olympie dans le pugilat des jeunes gens, était précisément cet Eualcis qui devint, dans la suite, célèbre comme chef des Érétriens.



clades n'était encore dans la dépendance des Perses<sup>4</sup>. L'entreprise contre Naxos conseillée par Aristagoras, mais qui échoua, avait pour la première fois (Olymp. LXIX, 4; l'an 501 avant J. C.) occasionné un débarquement des troupes Perses sur une des îles Cyclades<sup>5</sup>.

La guerre ionienne fut terminée en l'an 494 (Olymp. LXXI, 3); Milet fut prise d'assaut et dévastée par les Perses<sup>6</sup>; Chios, Lesbos, Ténédos furent occupés bientôt après<sup>7</sup>, toute l'Ionie fut subjuguée de nouveau, ainsi que la côte de Thrace, de l'embouchure de l'Hellespont jusqu'à Byzance<sup>8</sup>. L'orage se dirigea ensuite vers l'ouest pour déverser la vengeance du grand Roi sur Érétrie et sur Athènes, et pour répandre les calamités sur toute la Grèce. La première expédition de Mardonius fut à la vérité déjouée par la nature même<sup>9</sup>. Cependant le seul ordre du roi détermina la riche et florissante Thasos à raser ses murailles et à livrer sa flotte<sup>1</sup>; et les ordres des hérauts de Darius, qui parcoururent pour la première fois la Grèce et les îles en les sommant de leur donner *la terre et l'eau*, furent exécutés dans toutes les îles, où ils se montrèrent, tous les insulaires, même les Éginètes, s'étant soumis sans opposition<sup>2</sup>.

On ne peut pas supposer que Céos ait fait exception, vu surtout que la grande flotte des Perses portant l'armée qui était destinée d'abord contre Érétrie et Athènes, sous le commandement de Darius et d'Artabanus, ne passa pas, comme autrefois, les provinces du nord, mais traversa en droiture la mer Égée, en passant au milieu des Cyclades; ainsi le beau port de Coressos dans l'île de Céos, situé si commodément pour des entreprises contre l'Eubée et l'Attique, n'échappa surement pas à l'attention des Perses. Parmi les Cyclades il n'y eut que Naxos qui souffrit dans cette expédition<sup>3</sup>.

<sup>4</sup> Herodot. V, 30.

<sup>5</sup> Ibid. cap. 31, et suivant.

<sup>6</sup> Ibid. VI, 6-18.

<sup>7</sup> Ibid. cap. 31.

<sup>8</sup> Ibid. cap. 33.

<sup>9</sup> Ibid. cap. 44.

<sup>1</sup> Ibid. cap. 47.

<sup>2</sup> Herod. VI, 48-49. — *Kai τοῖσι ἄλλοις ἐς*

*τὴν Ἑλλάδα κέρυσι, πολλοὶ μὲν ἐπειρωτῶν ἐξέδρασαν τὰ προσηγορεύοντες οἱ Πέρσες, πάντες δὲ οἱ νασιῶνται, ἐς τοὺς ἀπικολάτο κινήσαντες. Οἱ τε δὲ ἄλλοι νεοῦνται διδούσι γῆν τε καὶ ὕδωρ λαρεῖν, καὶ δὲ καὶ Αἰγινῆται.*

<sup>3</sup> Hérodote, VI, 96, comparé à V, 34, où l'on voit la cause pour laquelle les Perses avaient de la rancune contre Naxos.



L'île sacrée de Délos fut généreusement ménagée<sup>4</sup>; toutes les autres, celles du moins dont les députés perses prirent connaissance, avaient cherché leur sûreté en conjurant l'orage par une prompte soumission et en fournissant des otages<sup>5</sup>. C'est ainsi que les Perses regnèrent quelque temps dans ces parages, quoique Miltiade, peu de temps après la bataille de Marathon, fût parti dans le dessein de punir Paros, et peut-être aussi quelques autres îles cyclades qui s'étaient soumises au roi<sup>6</sup>.

Dans les dix années qui s'écoulèrent depuis l'entreprise de Datis et la bataille de Marathon jusqu'à la grande expédition de Xerxès et à la bataille de Salamine, il n'y eut aucun changement important dans la situation des îles dépendantes de la Perse; c'est ce que l'on voit clairement par Hérodote, VII, 95<sup>7</sup>, qui compte aussi les habitants des Cyclades parmi les sujets tributaires du roi, comme étant obligés de fournir dix-sept vaisseaux pour sa flotte.

Peut-être aurait-on tort de blâmer sévèrement les insulaires pour cette soumission à une puissance étrangère. L'histoire nous apprend qu'un petit peuple commerçant obligé d'agir entre deux grandes puissances belligérantes, qui toutes deux sont en quelque sorte ses tributaires par les produits qu'il leur

ΑΘΗΝΩΝ

<sup>4</sup> Hérodote, VI, 97, comparé à VI, 118. Les ménagements que les Perses observèrent par politique envers les Déliens, en l'an 490 (Olymp. 72, 3), contrastent singulièrement dans l'histoire avec la conduite dure et injuste des Athéniens, 67 ans après (423 ans avant J. C., Olymp. 89, 2). Voyez plus haut, pag. 60, note 6.

<sup>5</sup> Hérodote, VI, 99.

<sup>6</sup> Je dis : *peut-être* aussi quelques autres îles, parce qu'il me paraît téméraire de s'écarter du texte d'Hérodote où il est question des événements des guerres des Perses. Or Hérodote (liv. VI, chap. 132 et suiv.) ne connaît d'autre expédition de Miltiade après la bataille de Marathon que celle qui eut lieu contre Paros, laquelle demeura sans succès et devint même funeste pour le chef. Il n'y a que l'auteur copié par Étienne de Byzance voce Παρος (était ce Ephore?) et Cornelius Népos (*vita Miltiadis*, pag. 8 et 9, édit. de N. Courtin, Paris, 1675, in-4<sup>e</sup>), qui parlent encore d'autres

entreprises effectuées par Miltiade contre des îles grecques. Dans Népos nous lisons ce qui suit : « Post hoc praelium (Marathonium) classem septuaginta navium Athenienses eidem Miltiadi dederunt, ut insulas, quæ barbaros adjuverant, bello persequeretur. Quo imperio plerisque ad officium redire coegit, nonnullas vi expugnavit. Ex his Parum insulam opibus clatam, quum oratione reconciliare non posset, copias e navibus eduxit, urbem operibus clausit » etc.

Il me semble en général qu'il ne faut se servir qu'avec précaution, comme source historique, des extraits courts, rédigés agréablement, mais superficiels, qui portent le nom de Cornelius, à moins que les assertions qu'on y trouve ne soient confirmées par des auteurs grecs, surtout par Hérodote, Thucydide, Xénophon ou Plutarque.

<sup>7</sup> Voyez la belle note de Valckenaer sur ce passage (dans l'édition d'Hérodote par Schweighäuser, tom. VI, pag. 345 et 346).



fournit (et telle était la position de plusieurs états insulaires grecs lors des guerres des Perses) ne peut se tirer d'embarras qu'en s'abstenant prudemment de toute participation à la querelle. Voilà pourquoi dans tous les temps les petits états commerçants ont cherché naturellement et comme par instinct à maintenir une position neutre au milieu des orages politiques qui éclataient autour d'eux. On pourrait demander, il est vrai, si cette disposition exclusive, cette indifférence pour les grands intérêts du temps est compatible avec des sentiments vraiment patriotiques, et avec les mouvements généreux de l'âme. Mais ce qui pourrait servir d'excuse aux petits états, tant à ceux de l'ancienne Grèce, qu'à ceux de notre temps qui n'entrèrent que forcément, et à la dernière extrémité, dans le tourbillon des querelles et des agitations politiques, c'est que nous sommes bien plus redevables à la liberté du commerce et à l'esprit d'entreprise animé par le gain, qu'aux grands sentiments patriotiques, de cette expérience et de ces échanges d'idées et de productions qui font prospérer la civilisation et les sciences.

Au reste en lisant attentivement Hérodote, on remarque avec plaisir qu'au moment que les armes grecques eurent obtenu quelques succès, et lorsqu'il ne fut plus possible de rester simple spectateur du combat, les états insulaires de la Grèce rejetèrent aussi l'indifférence pour la cause de la Grèce et embrassèrent la cause plus belle, mais périlleuse des Hellènes leurs frères. Déjà dans les combats auprès d'Artemisium, nous voyons les habitants d'une des Cyclades, et c'était précisément Céos, combattre avec ses propres vaisseaux dans la flotte grecque contre les Perses<sup>1</sup>. Peu de temps après dans la flotte réunie auprès de Salamine il se trouve déjà des vaisseaux de six ou sept des Cyclades, savoir de *Naxos*, *Céos*, *Cythnos*, *Seriphos*, *Siphnos* et *Melos*<sup>2</sup>, auxquel-

<sup>1</sup> Voyez l'énumération des vaisseaux grecs qui combattaient auprès d'Artemisium dans Hérodote, I. VIII, ch. 1. Les Céliens avaient fourni précisément quatre vaisseaux, deux trirèmes et deux pentecontères; les deux grandes villes d'*Ioulis* et de *Carthée* avaient probablement fourni chacune une trirème, et les deux petites, *Coressa* et *Paréessa*, les pentecontères. Si de toutes les Cyclades, Céos

seule figure dans la flotte hellénique auprès d'Artemisium, il ne faut pas en louer beaucoup les Céliens; le voisinage et l'influence d'Athènes peuvent leur avoir inspiré cette résolution aussi bien que le patriotisme ou la haine pour les Barbares.

<sup>2</sup> Hérodote, liv. VIII, chap. 46—48. Voyez plus haut pag. 55, note 6.

D'après les rectifications et observations faites



les il faut joindre encore la trirème de *Ténos* qui, échappée des rangs des Perses, la veille de la bataille de Salamine, passa du côté de la flotte grecque, et valut à l'île de *Ténos* l'honneur de voir son nom gravé sur le trépied consacré à Delphes parmi ceux des peuples grecs qui dans cette journée avaient vaincu les Barbares<sup>3</sup>.

Après une victoire aussi éclatante, lorsque la flotte grecque poursuivait, jusqu'à Andros, les vaisseaux des Perses qui s'enfuyaient, reparut glorieusement dans la mer Égée, on ne pouvait pas attendre, surtout de la part d'un chef aussi avide que l'était malheureusement Thémistocle, que les îles qui avaient cédé à l'ascendant et aux menaces des Perses, fussent ménagées. Le siège d'Andros entrepris aussitôt par Thémistocle, mais sans succès, les soins que prit ce général de profiter de la terreur de ses armes, et d'envoyer de nombreux émissaires, pour ramasser dans les îles beaucoup d'argent, même pour sa caisse particulière<sup>4</sup>; le pillage du territoire de Carystos, exercé par la flotte au moment de son retour, quoique les Carystiens ainsi que les Pariens et d'autres insulaires eussent satisfait, peu de temps auparavant, par des dons considérables l'avidité du grand capitaine athénien<sup>5</sup>; voilà des taches facheu-

ΑΘΗΝΩΝ

par Valkenaer, Wesseling et Schweighäuser, le texte de toute cette énumération remarquable des vaisseaux helléniques réunis auprès de Salamine, est parfaitement pur et intelligible. *Cythnos* avait fourni une trirème et un pentecontère pour la flotte grecque (chap. 46); *Melos* deux pentecontères; *Siphnos* et *Seriphos*, chacune un pentecontère (chap. 48). Ce qu'Hérodote dit au chap. 46 de ces trois îles (*Melos*, *Siphnos* et *Seriphos*), est remarquable; de toutes les îles ce furent les seules qui ne donnèrent pas aux Perses la terre et l'eau (ὅσα γὰρ οὐκ ἔδωκαν μόναι νηυσὶν τῇ βασιλείᾳ γένεαι καὶ ὕδαρ), vraisemblablement parce que les ambassadeurs perses, par un motif quelconque, n'étaient pas venus dans ces îles; car il résulte des paroles d'Hérodote, liv. VI, chap. 49: «πάντες δὲ οἱ νηυσὶν καὶ τοῖς ἀποβάτοις πείσονται» que la première sommation faite par des hérauts sous Darius, n'avait pas été répandue dans la Grèce entière, et je suis convaincu que les pa-

roles, liv. VII, chap. 32: τῇ δὲ ἀλλῇ πόντι, relatives à la seconde ambassade sous Xerxès, ne doivent pas être prises à la rigueur. Les Perses n'envoyèrent que dans les îles qui avaient de l'importance pour eux ou qui étaient sur leur chemin, et ne s'embarrassèrent pas des petites îles situées à l'écart. Toute la Grèce une fois subjuguée, il aurait bien fallu qu'elles se soumissent également.

Les Naxiens, qui, avec leurs quatre trirèmes, auraient dû se joindre à la flotte des Perses comme les autres insulaires, mais qui, excités par leur triarque Démocrate, se dirigèrent en droite ligne vers la flotte grecque (I. VIII, ch. 46), donnent ici un exemple touchant d'une hardiesse courageuse et véritablement hellénique.

<sup>4</sup> Hérodote, liv. VIII, chap. 82, et Schweighäuser, Adnotat. ad h. l.

<sup>5</sup> Hérodote, I. VIII, ch. 111-112. Plutarque in Thémistocle, tom. I, pag. 478, c. 21, ed. Reiske.

<sup>3</sup> Hérodote, VIII, 121, comp. avec 112.



ses dans ce beau tableau historique; encore n'était-ce que le prélude d'une oppression plus dure encore, dont Athènes devait bientôt accabler tous les alliés.

L'année qui suivit la bataille de Salamine fut marquée par une journée célèbre par dessus toutes dans les fastes de la Grèce<sup>4</sup>, journée où une victoire double et décisive auprès de *Platée* et de *Mycale* anéantit pour toujours l'espoir que les Perses pouvaient nourrir, de subjuguier jamais cette belle Grèce désormais animée d'un courage nouveau. Quoiqu' Hérodote ne dise pas en termes positifs<sup>5</sup>, que les petites îles aient eu part aux lauriers de cette glorieuse journée, nous apprenons ce fait d'une inscription olympique très-remarquable, que Pausanias nous a conservée<sup>6</sup>.

Le danger et un besoin pressant avaient réuni les peuples grecs auprès de Salamine et de Platée, et comme la ligue hellénique qui existait dans le fait, mais qui dans la forme était encore peu développée ou imparfaitement garantie, avait été le fruit de la nécessité, l'hégémonie ou le commandement à confier à un des états alliés dut naître de la nature des choses et de la conviction qu'avaient les Grecs eux-mêmes de l'esprit mobile et turbulent de leur nation, lorsque ce peuple vainqueur put, après la bataille de Platée et de Mycale, transporter la guerre en Asie. En effet l'esprit grec pénétrant et énergique apercevait toujours presque toute la face des choses et ne méconnaissait pas même ses propres défauts; ils savaient que la faiblesse et la fragilité du caractère hellénique gênaient souvent beaucoup de choses, quand on en venait à l'exécution. Or il fallait confier l'hégémonie de la guerre extérieure à l'un de deux états de Sparte ou d'Athènes; dans la situation où se trouvait alors la Grèce, il n'existait pas un troisième peuple de race hellénique qui pût la leur contester; mais de graves fautes politiques furent commises du côté des Lacédémoniens; la première, c'est que Léothychide s'en retourna chez lui avec la

<sup>4</sup> La quatrième de Boëdromion dans la deuxième année de la quarante-cinquième Olympiade, 479 avant notre ère, en Septembre.

<sup>5</sup> Voyez l'énumération des troupes grecques auprès de Platée, Hérodote IX, 28 et suivans, et

sur les événements qui amenèrent la bataille de Mycale, Hérodote, I<sup>er</sup>, 90 à 105.

<sup>6</sup> Pausanias liv. V, chap. 23, § 1. Voyez le supplément N° VIII, où l'on essaiera de concilier cet acte avec le récit d'Hérodote.

flotte péloponnésienne de l'Hellespont et des parages de l'Ionie en abandonnant aux Athéniens et à leur flotte le siège de Sestos et la guerre offensive contre les Perses<sup>7</sup>; tandis que Pausanias, par son orgueil et son immoralité, se rendit coupable de beaucoup d'autres fautes<sup>8</sup>; aussi dès la deuxième année après la bataille de Platée (Olymp. LXXV, 4: avant J. C. 477), l'hégémonie échut aux Athéniens. Malheureusement après l'établissement du trésor de Délos, et la nomination des *Hellénotamies*<sup>9</sup>, ce pouvoir, administré d'abord avec justice et modération, dégénéra bientôt en une oppression pire que celle des Perses. Voilà ce qu'attestent les événements de presque toutes les Olympiades pendant la durée entière de la domination athénienne, c'est-à-dire dans les soixante-douze années fécondes en actions et en calamités qui précéderent la bataille d'Egosspotamos (l'Olymp. XCIII, 4: avant J. C. 405).

Pendant que, délivrée des ennemis étrangers et travaillant au merveilleux développement de toutes ses facultés, la Grèce alors si florissante se détruisait elle-même dans la deuxième moitié du cinquième siècle, les Cyclades éprouvaient aussi bien des adversités, et l'histoire nous montre par la suite ces îles, quoique par intervalles, dans une alternative de dépendance et de défection, soumises à l'autorité de maîtres despotiques ou secourues par des amis armés souvent plus impérieux que les premiers. Durant la longue querelle que l'on appelle ordinairement la guerre du Péloponnèse, dans le tourbillon de toutes les passions haineuses, l'attachement rarement troublé à ce qu'il paraît des Cécens pour Athènes préserva sans doute cette île du sort terrible réservé par la vengeance athénienne à Mitylène<sup>1</sup>, Égine<sup>2</sup>, Mélos<sup>3</sup> et d'autres contrées helléniques; mais une véritable *autonomie*, c'est-à-dire un gouvernement adapté entièrement aux vues, au but et aux besoins locaux, ne pouvait plus prospérer ni dans cette île ni dans les autres. Les Cyclades furent obligées ensuite de dépendre, comme de petits satellites, de l'empire macédonien des Ptolémées en Égypte; et plus tard, suivant qu'Athènes était en faveur ou en disgrâce auprès des empereurs romains, Céos et d'autres îles lui étaient subordonnées ou



<sup>7</sup> Hérod. IX, 114 et suiv.

<sup>8</sup> Thucyd. I, chap. 94 à 96.

<sup>9</sup> Thucydide, I, 96.

<sup>1</sup> V. surtout Thucydide, III, 50. Strabon, p. 618.

<sup>2</sup> Thucydide, II, 27, comp. IV, 57.

<sup>3</sup> Thucydide V, 116, comp. Strabon, X, 484.

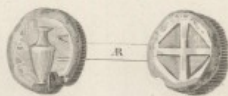


s'en trouvaient détachées. Cependant à l'époque de l'empire romain, Céos resta la plupart du temps unie avec Athènes<sup>4</sup>.

Nous n'avons indiqué rapidement ces faits que pour présenter l'ensemble; quant à l'exposé de l'histoire de cette île depuis l'hégémonie athénienne, il se rattache plus convenablement à l'explication des inscriptions trouvées à Carthée. Le commentaire de ces monuments, l'archéologie monétaire de l'île et la suite de son histoire, formeront une partie de la deuxième livraison de cet ouvrage et termineront les recherches sur Céos.

<sup>4</sup> La Grèce, déchirée par la guerre du Péloponnèse, était tombée, comme tous les états fédératifs affaiblis moralement, dans ce marasme qui finit par les dissoudre et les changer en monarchie. Or cette forme de gouvernement, quelque bonne et heureuse qu'elle puisse être pour beaucoup de pays et de peuples, ne convient pas du tout à la Grèce; elle ne s'adaptait pas à son état ancien, elle ne convient sûrement pas davantage à la Grèce actuelle, parce qu'elle est directement contraire au caractère de ce peuple, et ne peut que nuire à ses bonnes qualités, tout en favorisant les mauvaises. En effet, le peuple grec, vif, remuant, actif et vain, a besoin, pour développer et mettre à profit ses plus heureuses facultés, d'un grand nombre de points centraux d'où les honneurs et les hommages, les encouragements et les récompenses dues au mérite et au talent, partent facilement et souvent, comme la lumière et la chaleur sortent d'un foyer peu éloigné; il faut surtout dans la Grèce, pour entretenir l'activité publique des individus, et pour lui donner une direction patriotique et morale, que l'état puisse offrir aux citoyens un grand nombre de sphères

peu étendues, que le succès du bien soit fréquent, l'effet prompt, et le contrôle toujours présent et facile, en un mot, il faut à ce peuple beaucoup de petites administrations communales et libres. Mais par quel lien toutes ces petites républiques pourraient-elles être réunies en un tout, de telle sorte qu'il y ait une garantie suffisante pour la concorde du dedans et la sûreté du dehors? Voilà assurément une question difficile, à laquelle les anciens eux-mêmes et leur histoire n'ont peut-être pas répondu d'une manière toute satisfaisante; mais c'est à nos contemporains que ne contestent pas les personnes qui connaissent l'esprit et l'histoire de ce peuple : dans une grande cour qui régirait toute la Grèce, la finesse des Grecs dégénérerait toujours en ruse et en fourberie; et, sans la publicité de l'administration, et sans la liberté de la discussion, enfin sans l'influence des paroles et des actions des individus sur les affaires nationales, le talent se perdrait infailliblement dans ce pays. Voilà pourquoi le peuple hellénique, malgré toute la richesse de la nature et l'énergie individuelle, n'a rien produit d'important ni sous les Romains ni sous les Turcs. — *Exoriare aliquis!*



XV.

## SUPPLÉMENTS. [A]

*Fac-Simile*

DES

## INSCRIPTIONS TROUVÉES

ΑΘΗΝΑΙΩΝ  
 DANS  
 Les Ruines de Carthée.





ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ

XVI.





Marmor. III. Inscr. 3.



ΟΔΗΜΟΣ ΟΚΑΡΘΑΙΕΩΝ ΓΑΙΟΝΙΟΥ ΛΙΟΝ

ΓΑΙΟΥ ΛΙΟΝ ΚΑΙ ΣΑΡΑΤΟΝ ΑΡΧΙΕΡΕΑ

ΚΑΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΓΕΓΟΝΟΤΑ . . . .

ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ ΚΑΙ ΤΗΣ ΗΜΕΤΕΡΑΣ ΠΟΛΕΩΣ



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΑΙ



ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΑΝ

ΔΗΜΟΣΟΚΑΡΘΑΙΕΩΝ

ΤΟΝΘΕΟΝΚΑΙΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ

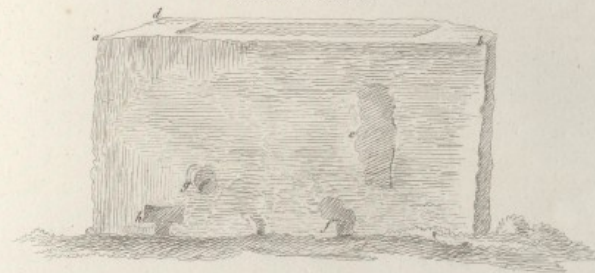
ΚΑΙΣΩΤΗΡΑΤΗΣΟΙΚΟΥΜΕΝΗΣ

ΓΑΙΟΝΙΟΥΛΙΟΝΚΑΙΣΑΡΑΓΑΙΟΥ

ΚΑΙΣΑΡΟΣΥΙΟΝΑΝΕΘΗΚΕΝ

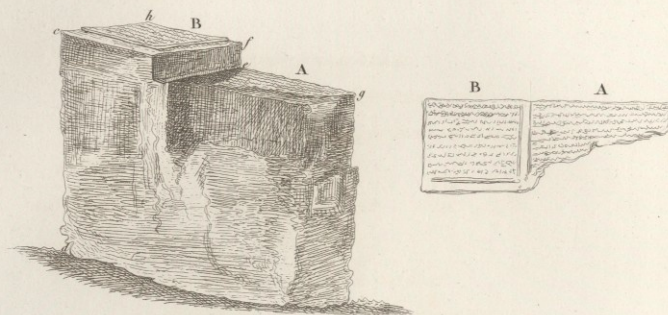
XVIII.

Marmor. IV. Inscr. 4.





Marmor. V.



Inscript. 5.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

1 ΑΡΧΕΛΑΣ ΕΙΡΕΝΕΔΟΣ ΕΝ ΤΗ ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ ΤΩ ΔΗΜΩ  
2 ΕΠΕΙΔΗ ΑΝΑΓΓΕΛΛΟΥΣΙΝ ΟΙ ΠΡΕΣΒΕΥΣΟΙ ΑΓΟ  
3 ΣΤΑΛΕΝΤΕΣ ΕΙΣ ΚΑΡΥΣ ΤΟ ΜΑΡΙΣΤΟ ΚΛΗΣΚΑΙ ΑΡΧΕΛΑΣ  
4 ΚΑΣΙΝΟ ΔΩΡΟΝ ΚΑΙ ΕΦΑΥΣΤΡΑΤΟΝ ΘΕΟΔΩΤΑ ΚΑΙ ΚΑΛ  
5 ΛΙΣΤΡΑΤΟΝ ΕΥΡΥΛΟΧΟΥ ΚΑΙ ΧΕΝΕΦΥΛΟΝ  
6 ΤΟΣΑΝΔΡΑΣ ΑΓΑΘΟΥΣ ΕΙΝΑΙ ΥΠΕΡ ΤΗΣ ΡΟΛ  
7 ΣΕΙΝΟΤΙΔΥΝΑ . . ΑΙ ΑΓΑΘΟΝ ΤΗ ΓΟΛΕΙΤ  
8 ΣΥΝΛΑΜΒΑΝΟΝΤΑΣ ΟΡΩΣ  
9 ΙΣΤΑΝ



- 1 ..... ΩΙΕΡΕΙΔΗΝΤΑΝΩΡΡΛΕΙΣΤΙΑ  
 2 ..... ΛΟΤΙΜΟΙΠΕΡΙΤΗΝΡΟΛΙΝΤΗΝΚΑΡΘΑΙΕΩΝ  
 3 ..... ΑΣΡΑΡΕΧΟΜΕΝΟΙΕΜΠΑΝΤΙΚΑΙΡΩΙΑΡ.....  
 4 ..... ΒΟΥΛΗΚΑΙΤΩΙΔΗΜΩΙΕΡΑΙΝΕΣΑΙΜΕΝΑΝ  
 5 ..... ΤΕΣΔΙΑΤΕΛΟΥΣΙΝΠΕΡΙΤΗΝΡΟΛΙΝΤΗΝΚΑΡ  
 6 ..... ΑΙΤΟΝΣΤΕΦΑΝΟΝΔΙΟΝΥΣΙΟΙΣΤΩΙΑΓΩΝΙ  
 7 ..... ΗΣΚΑΡΘΑΙΕΩΝΚΑΙΤΟΥΣΕΚΓΟΝΟΥΣΑΥΤΩΝ  
 8 ..... ΑΥΤΟΙΣΡΑΝΤΑΔ.....ΟΣΑΠΕΡΚΑΙΤΟΙΣΑΛ.....  
 9 ..... ΝΔΕΙΚΑΙΕΝΕΙΡΗΝΗΚΑΙΕΜΡΟΛΕΜΩΙ...Μ  
 10 ..... ΓΑΤ..

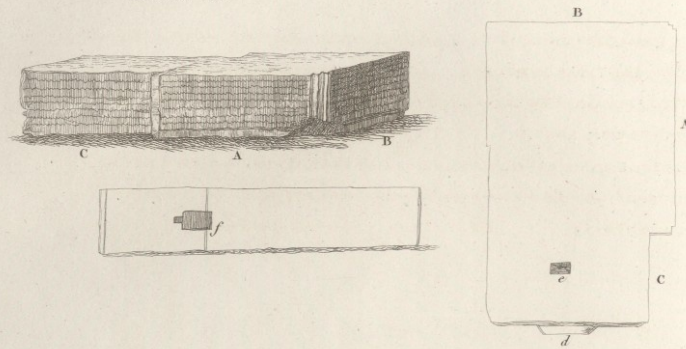


ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ



Marmor. VI.



Inscr. 7.

1 ΗΡΑΚΛΕΙΔΗΣ ΕΙΡΕΝΕΔΟΞΕΝΤΗ ΒΟΥΛΗΚΑΙ ΠΟΛΙΤΗΜΩΝ ΠΕΡΙΔΗΝΑΓΓΕΛΛΟΥΣΙΝ ΟΙ ΠΡΕ  
 2 ΣΒΗΣΙΟΙ ΑΠΟΣΤΑΛΕΝΤΕΣ ΕΙΣ ΝΑΥΡΑΚΤΟΝ ΚΑΙ ΠΡΟΣ ΤΟΥΣ ΞΥΝΕΔΡΟΥΣ ΤΟΥ ΚΑΙΤΩΝ  
 3 ΠΑΣΑΝ ΕΥΡΩΙΑΝ ΚΑΙ ΦΙΛΑΣΤΙΜΙΑΝ ΕΝ ΔΕ ΔΕΙΧΘΗΝΑΥΡΑΚΤΙΟΥΣ ΚΑΙ ΤΟΥΣ ΞΥΝΕΔΡΟΥΣ  
 4 ΤΟΥΣ ΑΙΤΩΛΩΝ ΠΡΟΣΤΑΣΙΝ ΟΛΕΙΣΤΑΣ ΚΕΙΘΗ ΚΑΙ ΕΥΗΦΙΣΜΕΝΟΙ ΕΙΣΙΝ ΝΑΥΡΑΚΤΙΟΙ  
 5 ΠΟΛΙΤΕΙΑΝ ΕΙΝΑΙ ΚΕΙΟΙΣ ΚΑΙ ΓΗΣ ΚΑΙ ΟΙΚΙΑΣ ΕΓΚΤΗΣΙΝ ΚΑΙ ΤΩΝ ΑΛΛΩΝ ΜΕΤΕΧΕΙΓΚΕΙ  
 6 ΟΥΣ ΩΜΠΕΡ ΚΑΙ ΝΑΥΡΑΚΤΙΟΙ ΜΕΤΕΧΟΥΣΙΝ ΔΕ ΔΟΧΘΑΙ ΚΕΙΘΗ ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ ΤΩΙΔΗΜΩΙ  
 7 ΕΙΝΑΙ ΑΙΤΩΛΟΙΣ ΠΟΛΙΤΕΙΑΝ ΕΓΚΕΩΚΑΙ ΓΗΣ ΚΑΙ ΟΙΚΙΑΣ ΕΓΚΤΗΣΙΝ ΚΑΙ ΤΩΝ ΑΛΛΩΝ  
 8 ΜΕΤΕΧΕΙΝ ΑΥΤΟΥΣ ΠΑΝΤΩΝ ΜΠΕΡ ΚΑΙ ΚΕΙΟΙ ΜΕΤΕΧΟΥΣΙΝ. . . ΔΕΙΝ. . . . .  
 9 ΟΙΣ ΤΟΥΣ. . . . . ΠΡΟ. . . . .  
 10 ΑΙΤΩ. . . . .  
 11 ΕΙΣΙ. . . . .  
 12 . . . . .  
 13 Τ. . . . .



Inscr. B.

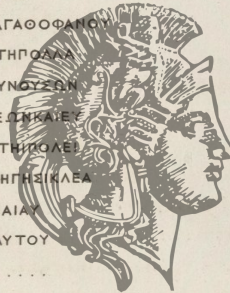
B.

1 ΣΩΣΙΝΙΚΟΣΙΣΟΝΙΚΟΥΕΙΡΕΝΕΔΟΞΕΝΤΗΙΒΟΥΛΗΚΑΙΤΩΙΔΗΜΩΙΕΡΕΙΔΗΦΙΛΟ  
 2 ΘΗΡΟΣΑΝΤΙΦΑΝΟΥΣΑΛΙΕΥΣ...ΑΓΜΕΝΟΣΥΡΟΤΟΝΒΑΣΙΛΕΑ  
 3 ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΝΠΑΡΑΓΙΝΟΜΕΝΟΣΠΛΕΙΟΝΑΚΙΣΕΙΣΤΗΝΠΟΛΙΝΚΑΡ...  
 4 ΕΡΙΤΗΝΚΟΜΙΔΗΝΤΩΝ...ΤΩΝΕΝΤΟΥ...ΣΤΕΞΥΝΠΕΡΙΦΕΡΕΤΑΙ  
 5 ΚΑΙΤΗΝΕΝΔΗΜΙΑΝΠΡΟΕΙΤΑΚΑΛΩΣΚΑΙΕΥΤΑΚΤΩΣΑΝΑΓΓΕΛΛΟΥΣΙΔΕΚΑΙ  
 6 ΟΙΠΑΡΑΓΙΝΟΜΕΝΟΙΤΩΜΠΟΛΙΤΩΝΟΤΙΩΝΑΝΧΡΕΙΑΝΕΧΩΣΙΝΗΚΟΙΝΗ...  
 7 ΔΙΑ.ΕΝΤΑΙΣΑ...ΕΝΤΥΧΩΣΙΝ...ΛΟΘΗΡΩΙΤΗΝΡΑ...  
 8 ...

Inscr. g.

C.

1 ...ΑΝΣΕΙΡΕΝΕΔΟΞΕΝΤΗΙΒΟΥΛΗ  
 2 ΚΑΙΤΩΙΔΗΜΩΙΕΡΕΙΔΗΗΓΗΣΙΚΛΗΣΑΓΑΘΟΦΑΝΟ  
 3 ΚΥΘΝΙΟΣΓΑΡΟΙΚΩΝΕΓΚΑΡΘΑΙΑΙΕΤΗΡΩΝ  
 4 ...ΕΜΠΡΟΣΘΕΝΧΡΟΝΩΙΕΥΝΟΥΣΩΝ  
 5 ...ΤΩΙΔΗΜΩΙΤΩΙΚΑΡΘΑΙΕΔΗΚΑΙΕΥ  
 6 ...ΔΕΚΑΚΑΛΩΣΕΝΑΝΜΕΙ.ΝΤΗΠΟΛΕΙ  
 7 ΔΕΔΟΧΘΑΙΤΩΙΔΗΜΩΙΕΡΑΙΝΕΣΑΙΗΓΗΣΚΛΕΑ  
 8 ΑΡΕΤΗΣΕΝΕΚΕΝΚΑΙΕΥΝΟΙΑΣΚΑΙΕΙΝΑΙΑΥ  
 9 ΤΟΝΠΟΛΙΤΗΝΚΑΙΤΟΥΣΕΚΓΟΝΟΥΣΑΥΤΟΥ  
 10 ΤΗΣΠΟΛΕΩΣΤΗΣΚΑΡΘΑΙΕΩΝ...  
 11 ...  
 12 ...ΤΩΝΩΜΠΕΡΚΑΙΟΙΑΛΛΟΙΚΑΡΘΑΙ  
 13 ...  
 14 ...ΑΡΟΛΛΩΝΟΣΠΟΛ.ΑΝ...



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ



ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ

Marmor. VIII.

XXII.

Inscr. ix.

1 .....  
2 .....  
3 ..... ΕΙΝΚΑΙΜΗΟΕΝΑΑΔ .....  
4 ..... ΟΝΤΩΝΜΗΤΕ .....  
5 ΔΕΤΙΣΚΑΤΑΓΟΙΑΝ .....  
6 ΚΑΙΑΠΟΔΙΔΟΜΕΝ .....  
7 ΙΟΝΤΑΣΚΑΙ .....  
8 ΜΕΝΔΕΤΑ .....  
.....

Marmor. X.

1 ..... ΠΟΛΙΤΑΙ .....  
2 .....  
3 .....  
4 ..... ΤΑΤΟΣΩΝ .....  
5 ..... ΑΙΠΡΟΤΟΥΧ .....  
6 ..... ΤΟΒΟΥΛΟΥ .....  
7 ..... ΟΒΟΛΟΝΟΣ .....  
8 ..... ΚΙΩΒΕΛΙΟΝΟΣ .....  
9 ΤΑΙΣΔΥΝΑΤΟΝ .....  
.....  
.....



ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΔΟΗΝΩΝ

Marmor. IX.

XXIII.



Inscr. 13.

- 1 . . . . .
- 2 . . . . .
- 3 ΔΗΜΟΝΤΟΝΚΑΡΘΑΙΕΩΝ . . . . .
- 4 ΠΡΟΤΟΙΣΜΕΤΑΤΑΙΕΡΑ . . . . .
- 5 ΣΤΡΑΤΟΝΑΡΙΣΤΟΔΙΜΟΤΡΟΔΙΟΝΚΑΙ . . . . .
- 6 ΔΙΟΝΥΣΙΟΙΣΔΟΥΚΗ . . . . .
- 7 ΚΑΡΘΑΙΕΩΝ . . . . .
- 8 ΤΙΜΟΣΤΡΑ . . . . .
- 9 ΑΝΑΓΡΑΥΑΙ . . . . .
- 10 ΔΙΑ . . . . .



Marmor . XI.



A. Inscr. 15.

1 ΘΕΟΙ  
2 ΟΙ ΔΕ ΑΡΧΟΝΤΕΣ  
3 ΙΕΝΙΑΙΤΟΕΡΙΔΕΚΑΤ  
4 ΑΡΙΣΤΙΑΣΤΕΜΠΟ  
5 ΑΠΟΛΛΟΔΩΡΟΣΤΑ  
6 ΑΡΙΣΤΗΚΑΙΚ... ΑΕΝ  
7  
8  
9  
10 ΡΧΕΛ  
11 ΛΕΞ  
12 ΙΣ  
13  
14 Π  
15 ΟΡΕ  
16 ΑΓΕ...ΟΥΣ  
17 ΣΑΡΕ...Η

1 ΣΙΜΦ...  
2 ΑΛ...  
3  
4  
5 ΝΤ. ΑΝΔΡΕΟΥ  
6 ΙΝ  
7 ΩΚΡΩΙΗΝ  
8  
9  
10 ΓΗΥ...Η  
11 ΥΝΩ...Η  
12  
13  
14  
15 ΛΥΔΗΥΣ: ΗΗ  
16  
17



C. Inscr. 17.

1 ΠΑΡΑΧΟΡΗΓΟΥΘΕΟΚΛΕ  
2 ΟΥ ΤΟΝΙΚΗΡΑΤΟΥ  
3 ΤΟΝΣΤΕΦΑΝΟΝΕΛΑΒΟ  
4 ΜΕΝ: Η  
5 ΠΑΡΑΧΟΡΗΓΟΥΘΕΟ  
6 ΚΛΕΟΥΣΤΟΝΣΤΕΦΑ  
7 ΝΟΝΕΛΑΒΟΜΕΝ: Η  
8 ΠΑΡΑΑΡΧΟΝΤΟΣ  
9 ΔΕΙΝΟΚΛΕΟΥΣ  
10 ΤΟΝΣΤΕΦΑΝΟΝ  
11 ΕΛΑΒΟΜΕΝ: Η  
12 ΠΑΡΑΑΡΧΟΝΤΟΣ  
13 ΗΣΙΑΤΟΥΝΙΚΗΡΑΤΟΥ  
14 ΤΟΝΣΤΕΦΑΝΟΝ Η  
15 ΠΑΡΑΣΤΡΑΤΗΓΩΝ  
16 ΣΩΚΡΑΤΟΥΣ  
17 ΑΡΙΣΤΩΝΟΣ  
18 ΝΙΚΙΑΤΟΝΣΤΕΦΑ...  
19 ΕΛΑΒΟΜ  
20 ΠΑΡΑ  
21 ΤΗ



ΕΛΛΗΝΕΣ  
ΣΤΑΙΛΑΣ  
ΖΟΥΚΗΜΟΝΟΣ  
ΑΠΟΛΛΩΝΙ  
ΑΝΕΘΗΚΕΝ

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ

Marmor XII.

Inscr. 18.

XXV.

ΤΕΛΛΙΑΣ  
ΕΥΚΤΗΜΟΝΟΣ  
ΑΠΟΛΛΩΝΙ  
ΑΝΕΘΗΚΕΝ

Inscr. 19. (in lapide marali.)

ΟΡΑΝΟΣ  
ΕΝΚΑΙΡΟΣ  
ΣΤΕΝΗΡΕΙΟΣ  
ΕΥΔΗΜΟΣ



## SUPPLÉMENTS. [B]



### N° I.

HELENA: NĪZOS MAKPA: MAKRONISI.

MACRONISI, cette ile rocailleuse, basse et plus longue que large, a reçu son ancien nom d'une tradition d'après laquelle Hélène y aurait débarqué; quant à son nom actuel, elle le tire de sa forme longue et étroite. Strabon (liv. IX, pag. 399, ed. Casaub.) paraît approuver l'opinion de ceux qui lisaient, *Iliad.* III, v. 444 : νῆσος δ' ἐν κραναῇ ἐμέγιστην φιλόδοτον καὶ εὐνήν et qui appliquaient ces mots à l'île près de l'Attique. D'après cela elle aurait été nommée Hélène, parce que Pâris, après s'être enfui de Lacédémone, aurait débarqué ici avec Hélène et y aurait obtenu ses faveurs pour la première fois. *Euripide* (*Hélène*, v. 1689) et *Pomp. Mela* lib. II, cap. 7, § 10, suivaient la même donnée. D'autres, parmi lesquels étaient *Hecataeus* (voy. Etienne de Byzance voc. Ἑλένη) et *Pausanias*, avaient recueilli une tradition un peu différente. D'après eux Κραναὴ νῆσος, où Pâris conduisit Hélène, était vis-à-vis de la ville et du port lacédémonien de Gythium (*Pausan.* lib. III, chap. 22, § 2); mais le rocher insulaire auprès de l'Attique aurait été appelé Hélène, parce que la princesse de ce nom, en retournant en Grèce après la destruction de Troie (μετὰ τὴν ἄλωσιν τῆς Ἰδίου), y serait descendue (*Pausan.* liv. I, chap. 35, § 1).

A la tradition de la visite d'Hélène et de l'origine du nom de l'île se rattache ce que l'on dit de la plante ἑλένιον (peut-être *linula campana*) et de ses effets : voyez *Dioscoride*, liv. I, chap. xxvii; *Plin.* hist. nat. liv. XXI, sect. 33 et 91; *Hezychius*, voc. Ἑλένιον, et les interprètes.

Au reste l'île était déjà inhabitée du temps de Strabon. Ses termes l. c. d'après Artémidore sont très-précis : πρόκειται δὲ τῆς παραλίας ταύτης, πρὸ μὲν τοῦ Θορίκου καὶ τοῦ Σονίου νήσος Ἑλένη, τραχεῖα καὶ ἔρημος, παραμικρὴς ὅσον ἐξήκοντα σταδίων τὸ μέγεθος κ. τ. λ. Maintenant ce n'est plus qu'un pâturage appartenant aux Zéotes.



AKAΔHMIA



## N° II.

HÉRACLIDE DE PONT (SUR L'ÎLE DE CÉOS.)

Le passage d'Héraclide important pour nos recherches actuelles est cité ici d'après l'estimable édition de M. Koeler, à la page 10 et 11 (Heraclidis Pontici fragmenta de rebus publicis etc. edidit G. D. Koeler, Halle Saxonomum, 1804, in-8°), mais avec quelques variantes que prescrit le sens et que les manuscrits de Paris autorisent à admettre dans le texte.

## ΚΕΙΩΝ.

Ἐκαλεῖτο μὲν Ὑδροῦσα ἡ νῆσος· λέγονται δὲ οἰκῆσαι Νύμφαι πρότερον αὐτήν· εὐρέσαν-  
τος δ' αὐτὰς λέοντος, εἰς Κάρυστον διαβῆναι. Διὸ καὶ ἀκρωτήριον τῆς Κέως ΑΕΩΝ κα-  
λεῖται. Κέως δ' ἐκ Ναυπάκτου διαβῆς ὤκισε, καὶ ἀπ' αὐτοῦ ταύτην ὠνόμασαν<sup>1</sup>. . . . .  
Ἀρισταῖον δὲ φασὶ μαλὴν παρὰ μὲν<sup>2</sup> Νυμφῶν τὴν τῶν προβάτων καὶ βοῶν ἐπιστήμην, παρὰ  
δὲ Βρισῶν τὴν μελιτουργίαν<sup>3</sup>. Φθορὰς δὲ οὖσης φυτῶν καὶ ζώων διὰ τὸ πνεῖν ἐκείνης<sup>4</sup>. . . . .

<sup>1</sup> Le MS. 1694, de la bibliothèque de Paris, f.° 68 verso. Koeler avait ὠνόμασαν, ce qui, pour être exact, demanderait le changement de αὐτοῦ en αὐτῶν. — Puisque les écrivains grecs gardent d'ailleurs le silence sur le fondateur de la ville des Cégiens, un passage extrait d'auteurs plus anciens par Etienne de Byzance (voc. Κῆς) doit nous intéresser. . . « λέγεται καὶ Κῆς, dit-il, διὰ τοῦ ὅ· ὅταν οὖν τὸ πρωτότυπον Κέως οὕτω γὰρ καὶ ὁ κτίστης τῆς Κέως. Τὸ ἰθναῖον, κῆος, καὶ ἐκτόσι, κῆος (ὡς τῆς Τέως τῆος καὶ τέως), καὶ κῆος διὰ διεξόδου. Τῆς δὲ Κῆς μονοσυλλαβῆς, κῆος καὶ κῆος, ὡς μῆκος. κ. τ. λ.

<sup>2</sup> MS. de Paris 1657, fol. 8 verso a fine. Koeler avait παρὰ νυμφῶν sans μὲν, particule que le δὲ, qui suit bientôt après, paraît exiger. Les Βρισῶν étaient aussi des nymphes; cependant Héraclide nomme celles-ci en particulier, parce que le mythe leur attribuit l'instruction du jeune Aristée dans la culture des abeilles (voyez plus haut p. 44, et ib. note 8. Comp. la Symbolique de Creuzer, tome III, p. 353-356). Cependant il est très-possible que dans ce passage important, qui malheureusement nous est parvenu dans un état si défectueux, un mot quelconque, un nom, par

exemple Κορησίων ait été oublié devant νυμφῶν. Il nous paraît du moins suffisamment prouvé qu'il y avait des nymphes coressiennes à Hydrouse, l'île aux sources et coressiennes. (Le MS. de Paris 1657, fol. 8 verso a fine. Koeler avait μελιττο-  
γίαν, mais l'orthographe paraît exiger en prose l'autre forme, parce qu'il vient non pas de μελισσα ou μελιττα, l'abeille, mais de μέλι, μέλιτος, le miel. Le même manuscrit sépare μελιτουργίαν par un point (·) de ce qui suit. En effet, il paraît que, par les mots φθορὰς δὲ οὖσης (MS. cité), Héraclide avait commencé un nouveau récit, touchant un autre bienfait d'Aristée, qui avait si bien mérité des Cégiens.

<sup>3</sup> MS. de Paris 1657: ἐκείνης ἀνέμους, mot qui peut-être s'est glissé de la marge dans le texte. Au reste, Ruhnkens paraît avoir proposé la vraie leçon, διὰ τὸ μὴ πνεῖν ἐκείνης, mais elle ne se trouve dans aucun des manuscrits consultés jusqu'à présent. Le passage d'Héraclide, malheureusement mutilé, est en quelque sorte complété par Théophraste de Ventis (Opp. ed. Schneider, Vol. I, pag. 763), et par Diodore de Sicile, Biblioth. tome I, page 325, éd. de Wesseling. Voici

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ

les paroles de Théophraste: εἰ δὲ ποτ' ἐξέλιπον (les Etésiens) καὶ Ἀρισταῖος αὐτοὺς ἀνακαλίσκω, θύσας τὰς ἐν Κέως θύσας τῷ Διὶ, καθάπερ μυθολογοῦσιν, et de Diodore: λαμβὼ δὲ τὴν Ἑλλάδα κατέγοντος, πω-  
σασθαι (τὴν Ἀρισταῖον) τὴν θύσαν ὑπὲρ πάντων τῶν Ἑλλήνων· γενόμενης δὲ τῆς θύσεως κατὰ τὴν τοῦ Σείριου ἄστρου ἐπιτολὴν, καὶ ἂν συνέβαιναι πνεῖν τοὺς ἐκείνης, λήξει τὰς λυμικὰς νόσους. — Sur l'époque des Etésiens voy. le singulier livre de J. L. Lydus de Ostentis, rétabli avec une rare érudition et beaucoup de sagacité par M. C. B. Hase, Paris 1823, pag. 230, C. 232, B. et seq. — Nous apprenons par Cicéron qu'Héraclide avait encore fait mention ici d'une coutume, d'après laquelle les Cégiens observaient tous les ans le lever de Sirius, afin d'en tirer des pronostics relativement à l'année et à l'état de la température; Cicero de Divinat. I, 53: « Ceos accipimus ortum caniculæ quotannis solere servare conjecturamque capere, ut scribit Ponticus Heraclides, salubrisne an pestilens annus

Ἀρισταῖος ἐπιμελεῖτο γυναικῶν εὐνομίας. Τὸ παλαιὸν<sup>5</sup>, ὕδαρ ἔπινον οἱ παῖδες καὶ αἱ κό-  
ραι μέχρι γάμου· ἐπὶ δὲ τοῖς τελευταῖσι οὐδὲν ἐστὶ πένθος<sup>6</sup> ἐν ἀνδράσι περὶ ἐσθῆτα ἢ κου-  
ρὰν· μητρὶ δὲ, νέου τελευτήσαντος, ἐνιαυτός. Οὖσης δὲ ὑμεινῆς τῆς νήσου, καὶ εὐγέρων  
τῶν ἀνθρώπων, μάλιστα δὲ τῶν γυναικῶν, οὐ περιμένουσι γεραιοὶ τελευτήν<sup>7</sup>, ἀλλὰ πρὶν  
ἀσθενῆσαι, ἢ περυνθῆναι τι, οἱ μὲν μήλωνι, οἱ δὲ κωνίῳ ἑαυτοὺς ἐξάγουσιν.

## N° III.

SUR LE CLIMAT ET LES PRODUCTIONS DE L'ÎLE.

Le beau climat de cette île, sa température salubre et bienfaisante pour les hommes, les animaux et les plantes, et la fertilité qui en résulte, sont souvent vantés par les anciens.

C'est à la salubrité de l'atmosphère et de la température qu'Héraclide attribuait la population considérable relativement à l'étendue de l'île, et la coutume particulière aux Cégiens qui en était l'effet (voyez le supplément précédent N° II, et plus haut page 64). L'abondance de bonne eau de source donnait lieu à l'ancienne dénomination de l'île (Ὑδροῦσα, ou peut-être plus

futurus sit. Car il est très-probable que le passage cité par Cicéron se trouvait précisément dans cet endroit d'Héraclide où nos fragments ont une lacune.

<sup>5</sup> MSS. de Paris 1693 et 1694. Koeler a καὶ τὸ παλαιόν, etc.

<sup>6</sup> C'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de Paris 1657, et je m'étonne que Koeler n'ait pas mis dans le texte cette leçon, d'après le MS. de Leyde, qu'il cite dans le commentaire page 52. Voici le passage tel qu'il se trouve dans les deux autres manuscrits de Paris, 1693 et 1694: ἐν ταύτῃ τῇ νήσῳ τοὺς τελευταῖσι οὐδὲν ἐστὶ πένθος, ce qui serait d'ailleurs préférable à la leçon de Koeler: ἐν ταύτῃ δὲ νήσῳ τοὺς τελευταῖσι οὐδὲν ἐστὶ πένθος.

<sup>7</sup> MSS. de Paris 1657 et 1694. Koeler: οὐ περιμένουσι γεραιοὶ τελευτήν. J'ai préféré l'autre leçon, à cause que l'infinif, uni ainsi au verbe, est une forme plus ancienne et attique, qui ne se trouve que rarement dans les auteurs des temps postérieurs.



exactement Ὑδροῦσσα). — L'expression de Virgile (Géorgiques liv. I, v. 14 et 15):

... et cultor nemorum, cui pinguis Cæa

Ter centum nivei tondent dumeta juvenci,

fait allusion à la fertilité.

On peut appliquer à l'air de Céos ce qu'Aristide le rhéteur dit de l'atmosphère de l'Attique: « nulle part l'air ne diffère autant de l'essence de la terre, et ne ressemble autant à l'éther<sup>1</sup>. » Mais il est en même temps, peut-être un peu trop, ce que les Grecs d'aujourd'hui appellent αἶρας διαπεραστικός (air très-vif et élastique); aussi les personnes qui, souffrant des nerfs ou de la poitrine, arrivent à Zéa en venant d'autres îles moins montagneuses, ou du continent de la Grèce, y éprouvent-elles d'abord du malaise. A l'exception de quelques jours pluvieux pendant notre séjour à Carthée, nous fumes toujours favorisés à Zéa du plus beau temps, quoiqu'au cœur de l'hiver, dans les mois de Décembre et de Janvier.

Parmi les productions de l'île d'Aristée si favorisée par le soleil, nous citons d'abord, comme cela est naturel, le miel, le vin et certaines espèces de fruits délicats. Le miel des îles cyclades était estimé dans l'antiquité autant que celui de l'Attique. Dioscoride cite comme les trois meilleures espèces de miel, celui du mont Hymette, celui des Cyclades, et un miel sicilien, probablement celui de Hybla.<sup>2</sup>

A Zéa, à Constantinople et à Smyrne, j'ai souvent entendu dire que l'on préférerait le miel de Zéa à tout autre miel du Levant, même à celui de l'Attique, à cause de sa pureté et de sa blancheur.

Le raisin blanc commun dans l'île, et dont les ceps sont bas, est très-agréable à manger, et donne un vin très-fort, qui n'a rien de doucereux, et qui ressemble au vin de Madère ou à celui de Zante; on en exporte une bonne partie principalement, je pense, pour Smyrne et Salonique. Nous vîmes aussi dans l'île un autre vin fait d'un raisin rougeâtre, mais il ne nous parut pas à beaucoup près aussi généreux que le blanc.

Quant aux oranges et aux citrons, l'île les produit dans une telle abondance, que l'on peut ordinairement acheter dans la ville ou au port, pour deux paras, ce qui fait à peine un sou de France, une petite mesure contenant dix ou

<sup>1</sup> Aristide in Panathen. Opp. tom. I, pag. 100, ed. S. Welsh: « οὐ γὰρ ἔστιν ὅστις τῶν περὶ γῆν αἶραν τοσοῦτον ἀφίσταται γὰρ τῇ φύσει, οὐδ' αἰθέρα μᾶλλον εὐκασταί. »

<sup>2</sup> Dioscoride, l. II, chap. 101: Μῆλα πρωτεύει

τὸ ἀττικόν· καὶ τοῦτον τὸ ἡμέτερον καλοῦμεν· τὸ ἀπὸ τῶν Κυκλάδων νότον· καὶ τὸ ἀπὸ τῆς Σαλίδας, σήμερον (je crois qu'il faut lire ὑδαίνω) καλοῦμεν. Cf. sur les meilleures espèces de miel, Strabon dans plusieurs endroits, surtout l. X, p. 489.



douze de ces fruits. — A l'égard de l'huile, l'île n'en produit actuellement, autant que je sache, que ce qu'il lui faut pour sa consommation. — Le commerce de l'élanidi<sup>3</sup> est bien plus considérable. Les figues y réussissent aussi très-bien. Sur ce qu'on appelle la caprification, c'est-à-dire la manière de faire piquer, par des insectes propres à cela, les figues, afin qu'elles mûrissent, Tournefort a donné des renseignements exacts et suffisants<sup>4</sup>.

Les anciens parlent d'un figuier sauvage indigène à Céos, qui donne du fruit trois fois par an<sup>5</sup>. Il est question aussi dans leurs écrivains d'un certain poirier (ἄγριος) qui croisait à Céos. Dans un fragment qui nous reste encore, on dit de cet arbre qu'il a des épines dont la piqure peut devenir dangereuse et même mortelle<sup>6</sup>. Le térébentier, ἡ τέρευνθος (pistacia terebinthus Linn.) est également indigène ici, comme dans la plupart des Cyclades<sup>7</sup>. — A l'égard de la craie rouge (μικτός, rubrica), dont les anciens faisaient un usage fréquent, Théophraste dit que c'est l'île de Céos qui fournit la meilleure<sup>8</sup>. Diphyle avait décrit diverses espèces de champignons (μύκηται), avec ou sans qualité malfaisante, qui abondent encore dans cette île<sup>9</sup>.

La ciguë (κόνιον) est aussi du nombre des végétaux que les auteurs attribuent à Céos, et Dioscoride cite la ciguë de cette île, comme une des espèces les

<sup>3</sup> Voyez plus haut page 8. Voyez aussi ce que dit le

père L'abbé de cette branche du commerce (Voyage d'Espagne et d'Italie, Paris, 1730, in-8°, tom. IV, page 120 et 121): « La valonée est un gland d'un chêne que je ne crois pas être d'une espèce différente des nôtres, si ce n'est peut-être par la grosseur, et parce que ses fruits sont beaucoup plus gros que ceux que nous voyons en France et en Espagne. Je crois qu'on lui a donné ce nom, parce que les environs de la ville appelée la Valone, située sur la côte orientale de la mer adriatique, en fournit (sic) une grande quantité. (Le père Labat ne pourrait pourtant pas supposer que la dénomination grecque, βάλανος, eut la même origine; car, dans ce cas, il faudrait soutenir que la ville de Valona et le commerce qui s'y fait sont plus anciens que le mot grec βάλανος, le gland, ce qui serait un peu difficile à prouver). » Ce gland, mis en poudre, sert à tanner les cuirs, comme l'écorce de chêne, dont nous nous servons en France. »

<sup>4</sup> Tournefort, Relation d'un voyage etc., éd. de Paris, in-4°, tom. I, pages 338 et suiv.

<sup>5</sup> Theophrast. apud Athenæum III, 77, c: Ἐν δὲ τῇ δευτέρῃ περὶ Φυτῶν ἡ Θεόφραστος καὶ τὴν ἐρευνὴν εἶναι φησὶ δέρον· οἱ δὲ καὶ τρίτον, ὥσπερ ἐν Κέῳ. Plin. dit de même, Hist. Nat. liv. XVI, sect. I (ed. Harduin, tom. II, pag. 20, lin. 21): « In Cea insula caprifici triferæ sunt. Primo fetu sequens evocatur, sequenti tertius: hoc fici caprificantur. Et caprifici autem ab adversis foliis nascuntur. » Harduin explique bien les derniers mots ainsi qu'il suit: « supra folia, ut fici, non sub ipsis, ut reliqua poma. »

<sup>6</sup> Aristoteles de mirab. auscult. cap. CLV, pag. 321, ed. Beckmann: « Ἐν Κέῳ φασὶν εἶναι τι γένος ἀγρίδου, ὃς ἢ ἐν τῇ πληγῇ τῇ ἀκύνῃ, ἀποθνήσκει. » Comp. Antigon. Caryst. Hist. Mirab. cap. XXI, pag. 32, et Beckmann sur ce passage.

<sup>7</sup> C'est ce qu'a observé aussi Dioscoride, lib. I, cap. 92.

<sup>8</sup> Theophr. de lap. (Opp. ed. Schneider, I, p. 699): Βελτίστη δὲ δοκᾷ μικτός ἢ Κέα εἶναι· γίγνεται γὰρ μέλις κ. τ. λ. cf. Salmas. ad Solin. p. 1156, ed. Par.

<sup>9</sup> S. Athenæi Deipnos. II, 61, d.



plus efficaces de cette plante<sup>1</sup>. Théophraste décrit la manière dont on l'apprêtait, après l'avoir pilée et tamisée, pour en faire un poison énergique et actif<sup>2</sup>.

On cite comme une autre curiosité de l'île une source dont l'eau avait, à ce qu'on prétend, la vertu d'étourdir quiconque en buvait, au point de lui ôter toute connaissance et de le rendre comme fou. Plusieurs écrivains anciens avaient écrit là-dessus<sup>3</sup>. Quelques modernes ont également fait mention de cette particularité<sup>4</sup>. Cependant je crois devoir me ranger à l'opinion d'André Thevet, qui pense que l'effet singulier de cette eau, c'est à savoir, l'étourdissement ou la prétendue folie qui en résultait, venait uniquement du froid extraordinaire de sa température; c'est du moins ce que soutiennent généralement les habitants de Césa. La source en question jaillit sur le côté occidental de l'île, et elle est ordinairement fermée par ordre des magistrats. J'avoue à mon regret que nous avons oublié d'examiner plus attentivement cet objet pendant notre séjour à Césa; ce qui n'aurait pas eu lieu, si les passages de Sotion et de Vitruve, que j'ai cités, nous eussent été connus alors.

Eschylide, dans un traité d'agriculture, avait parlé du défaut de pâturages pour les brebis à Céos, et des procédés qu'on employait autrefois pour obtenir un fromage de lait de brebis semblable à celui de Cythnos, procédé qui

<sup>1</sup> Dioscorides, l. IV, § 79 : — ἐνεργέστερον δὲ ἐστὶ τὸ κρυτικόν (κύντιον), καὶ τὸ μέγιστον καὶ τὸ ἀττικόν, καὶ τὸ ἐν τῇ Χίῳ (lege Κέῳ) καὶ Κόκκῳ γινώσκον.

<sup>2</sup> Theophrast. de plantis, l. IX, c. 17, ed. Schneideri (Lipsie, 1818) tom. I, pag. 318 : Ἐπὶ καὶ Χίῳ (lege Κέῳ) τῇ κινέῳ πρότερον οὐχ οὕτω (l. οὕτως), ἀλλὰ τριβόντες, καθάπερ οἱ ἄλλοι, ἐργάζοντο. Νῦν δὲ οὐδ' ἐν αὐτῇ τριβέμεν, ἀλλὰ περιπίπτοντες καὶ ἀφ' ὧν τες τὸ κλύρος (τοῦτο γὰρ τὴν δυσχερεῖαν παρέχον, δυσκατέργαστον ἔν), μετὰ ταῦτα κλύουσιν ἐν τῇ ὁσμῇ καὶ διατρίσαντες λεπτὰ, ἐπιπλάττοντες ἐν ὕδατι (peut-être ἐν οἴνῳ) πίνουσιν, ὥστε ταχέως καὶ διαφθῶν γίνεσθαι ἀπαλλαγῆναι. (Plin. H. N. l. xxv, s. 95 : *In vino pota* [cicuta] *irremediabilis existimatur.*) Cf. Schneider in Annotat. ad h. l.

<sup>3</sup> Ariston le Cécien (ap. Sotion. in excerptis) : — Ἀρτέμιον δὲ ὁ Παριππητιεύς ῥάδουρος, ἐν τῇ Κέῳ (lege Κέῳ) πηρὶν φρενὶ ὕδατος εἶναι, ἀπ' ἧς τοὺς πίνοντες ἀνασθίτους γίνεσθαι ταῖς ψυχαῖς, εἶναι δὲ καὶ ἐπὶ ταύτης ἐπιγράμμα τινὸς καὶ τ. λ. (Comparez le passage de Vitruve cité plus bas, et l'Anthologie gr.

ἀπὸ τοῦ Ἰσίδору. — *Varro* (selon Plin. H. N. l. XXXI, sect. 12.) *Vitruvius*, l. VIII, c. 3. (ed. Schneider, Lipsie, 1807, Vol. I, p. 221, § 22) : « Item est in insula Chio (lege Cea aut Cia, leçon que Schneider aurait dû admettre dans le texte, d'autant plus que ses deux manuscrits de Wolfenbüttel et de Breslau lui donnaient déjà *Chia*), fons, e quo qui imprudentes biberint, fiunt insipientes, et ibi est epigramma insculptum cui sententia : jucundum esse potionem fontis ejus, sed qui biberit, saxos habiturum sensus. Sunt autem versus hi :

« Ἦδεῖα ψυχρὸν πόματος λῶδες, ἐν ἀνέστῃ πηρὶ, ἀλλὰ νόψ' πέτρης ὁ τίσις πῦν. » Plin. H. N. l. XXXI, sect. 12 : « In Cilicia apud oppidum Cesium rivus fluit Nüs, ex quo bibentium subtiliores sensus fieri M. Varro tradit. At in Cea insula fontem esse quo hebetes fiunt; Zamae in Africa, quo canore voces. » Cf. Isidor. Origin. l. XIII, cap. 13.

<sup>4</sup> Christoph. Bondelmontii liber insularum Ar-



chipelagi : e codd. Parisin. ed. G. R. L. de Sinner, Lips. 1824, in-8°, pag. 86.

Benedictus Boppe : *Isolario*, l. II, fol. 41, où la qualité de cet animal est décrite d'une manière assez étendue.

Pierre Davity (éd. de Roques) : Description générale de l'Europe, tom. III, pag. 1184.

André Thevet : Cosmographie universelle, t. I, l. 7, fol. 236 verso.

<sup>5</sup> Voy. *Ælian*. de natura animalium, lib. XVI, cap. 32, édit. de Schneider (Lipsie 1784, in-8°) pag. 524.

<sup>6</sup> Aux mots παρασπείρειν δὲ καὶ ἀκάνθας il faut naturellement sous-entendre τοὺς προβάτους, en mettant un point (μεσοστιγμὴ) après ἀκάνθας, afin que ces mots forment une phrase particulière, comme le sens l'exige : *objicere autem (agricolas ovibus) etiam spinas* (narrat Eschylides) ; ainsi que pour ce qui suit : « γίνεσθαι δὲ ἐξ αὐτῶν — hoc est τῶν προβάτων — γάλα, καὶ τοῦτο τρεφόμενον τυρὸν ἐργάζεσθαι κάλλιστον κ. τ. λ. Dans le fait, le texte est assez clair, il n'y a que la traduction latine, la fausse ponctuation et les méprises dérivées de là, qui aient pu tromper quelques commentateurs.

<sup>7</sup> Il est évident qu'il faut lire Κύνθον et non pas Κύνθον. Le fromage de Cythnos était fameux

consistait à mélanger le fourrage donné à ces animaux<sup>5</sup>. Le passage se trouve dans l'ouvrage d'Élien de la Nature des animaux, livre XVI, chap. 32, et, comme le texte de ce passage n'est pas encore tout-à-fait exempt de fautes, même dans l'édition de Schneider, je l'insère ici avec quelques remarques :

Αἰσχυλίδης ἐν τοῖς Περί γεωργίας κατὰ τὴν Κέῳν γῆν πρόβατα γίνεσθαι ἐλίγα ἐκάστῳ τῶν γεωργῶν ἐχρί· τὸ δὲ αἴτιον, λεπτόγηρὸν τε εἶναι τὴν Κέῳ ἰσχυρῶς, καὶ νομῆς οὐκ ἔχειν· κύντιον δὲ καὶ ὅρια ἐμβάλλειν, καὶ τῆς ἐλαίας τὰ βεύσαντα φύλλα, καὶ μέντοι καὶ τῶν ἱσπρίων ἄγρυα ποικίλα τε καὶ ποικίλων ἐκαίνοις ἀγαθὰ εἶναι ταῦτα δειπνον· παρασπείρειν δὲ καὶ ἀκάνθας<sup>6</sup>. γίνεσθαι δὲ ἐξ αὐτῶν γάλα, καὶ τοῦτο τρεφόμενον τυρὸν ἐργάζεσθαι κάλλιστον, καλεῖσθαι δὲ αὐτὸν Κύνθιον<sup>7</sup>, ὁ αὐτὸς λέγει· καὶ μέντοι καὶ τὸ τάλαντον αὐτοῦ πιπράσκεσθαι δραχμῶν [ἐκατὸν] καὶ ἐννεήκοντα<sup>8</sup>. γίνεσθαι δὲ καὶ ἄρνας τὴν ὥραν διαπρεπεῖς, καὶ πιπράσκεσθαι οὐ κατὰ τοὺς ἐτέρους, ἀλλὰ καὶ σβαρωτέρα τῇ τιμῇ.

Aux productions de l'île, autrefois très-lucratives, il faut joindre encore la soie et l'apprêt artificiel inventé à Céos de tissus et d'étoffes fines de cette matière, qui plaisaient beaucoup aux femmes romaines d'une époque éloignée

dans l'antiquité, et il l'est encore aujourd'hui. Voy. *Plinius* H. N. lib. XIII, sect. XLVII; *Pollux* Onomast. lib. VI, cap. 10; *Stephan. Byzant.* voce Κύνθιον; *Eustath.* ad Dionys. Perieg. v. 526. — A Athènes, à Zéa et ailleurs, on nous vantait et l'on nous offrait souvent le fromage de Thermia comme une chose excellente. — L'intention d'Eschylide a donc été de nous apprendre que les anciens Cécien, à force de soins particuliers à l'égard de la nourriture des brebis, cherchaient à se procurer du bon lait, dont ils faisaient un fromage semblable à celui de Cythnos, et auquel ils donnaient en effet ce nom.

<sup>8</sup> Entre les mots « καὶ τὸ τάλαντον αὐτοῦ πιπράσκεσθαι δραχμῶν . . . καὶ ἐννεήκοντα » plusieurs manuscrits offrent une lacune. Dans le manuscrit de Paris, N° 1695 (folio 179 verso) le copiste a laissé place pour un mot, et a écrit à la marge : « λείπει καὶ ἐν τῷ παλαιῷ. » La restitution, proposée par Gessner, de ἐκατὸν καὶ ἐννεήκοντα est certainement bonne. Le dit manuscrit, N° 1695, porte à la fin du chapitre, σβαρωτέρα ἢ τιμῇ, ce qui pourrait bien être la leçon primitive à laquelle on aurait substitué celle de σβαρωτέρα τῇ τιμῇ, qui est la leçon ordinaire.



de l'austérité des mœurs antiques. Delà les reproches sévères de *Lucrèce* (*De rerum natura*, liv. IV, vers 1118 à 1124) :

« Languent officia, atque ægrotat fama vacillans;  
Unguenta et pulchra in pedibus Sicyonia rident....  
Et bene parta patrum fiunt anademata, mitra:  
Interdum in pallam, ac Melitensia, *Cœaque* vertunt. »

Nous ne connaissons pas exactement la qualité de ces soieries fines presque transparentes. *Varron* aussi les avait citées comme un produit de cette île; c'est ce que rappelle *Pline* (*Hist. Nat. lib. IV, sect. xx, tom. I, pag. 210*, édit. de *Harduin*) : « Ex hac [insula *Cœa*] profectam delicatiorum feminis vestem auctor est *Varro*. » *Aristote* (*Hist. animal. lib. V, chap. xviii, page 288, tom. I*, édit. de *Camus*) a décrit les métamorphoses du ver à soie dont les fils servirent à une femme de *Céos* nommée *Pamphile*, fille de *Latoos*, pour inventer ce fin tissu. *Pline* avait sous les yeux ce même passage d'*Aristote* en parlant (*Hist. Nat. lib. XI, sect. xxvi*) de ces tissus légers et transparents : « Prima eas (telas) redordiri rursusque texere invenit in *Cœo* mulier *Pamphila*, *Latoi* filia, non fraudanda gloria excogitata rationis, ut denudet feminas vestis. »

D'après ce passage de *Pline*, conforme à l'assertion de *Varron*, cité plus haut, ainsi que d'après le passage de *Lucrèce*, que nous avons également rapporté, nous devons décidément considérer comme des produits de l'île de *Céos* les étoffes de soie, devenues si fameuses par l'usage qu'en firent les dames romaines<sup>2</sup>; et, lorsque nous trouvons, chez d'autres écrivains romains, ce costume désigné comme une invention *coïenne* (venant de l'île de *Cos*), nous pouvons admettre, conformément à l'assertion de *Pline*, liv. XI, sect. 27, que les deux îles grecques de *Céos* et de *Cos* étaient également renommées dans l'antiquité pour la confection de ces tissus fins<sup>3</sup>, bien qu'il paraisse que la matière, dont on se servait pour leur confection, ait été d'origine différente dans les deux îles.<sup>4</sup>

<sup>2</sup> Voy. *Harduin*, Not. 11 ad l. c. *Plinii Hist. Nat. lib. XI, sect. xxvi*.

<sup>3</sup> *Tibull.* lib. II, El. 3, v. 53:

« Illa gerat vestes tennes, quas femina *Coa*  
Texuit, auratas disposuitque vias. »

comparez *Heyne* sur ce passage.

*Propert.* lib. I, El. 2, v. 2 :

« ... et tennes *Coa* veste movere sinus. »

comparez *Broukhuis* et *C. T. Kuinoel* sur ce passage, et sur lib. II, El. I, v. 5 sq.

*Horat.* *Serm. lib. I, Ecl. 2, v. 101* :

« ..... Cois tibi pene videre est  
Ut nudam; ne crure malo, ne sit pede turpi:  
Metiri possis oculo latus. »

<sup>4</sup> *Plinius H. N. l. c.* « *Bombycas* et in *Co* insula nasci tradunt, .... nec pudit has vestes usurpare etiam viros levitatem propter æstivam. In tantum a lorica gerenda dicessere mores, ut oneri sit etiam vestis. » Conf. *Salmasii Plin. exerc.* (ed. *Traj.* ad *Rhen.* 1689) p. 209, A. sq.



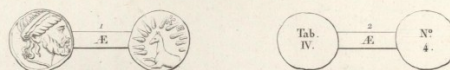
XXXIII.



ΑΘΗΝΑΙΩΝ

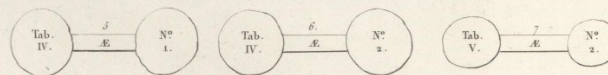
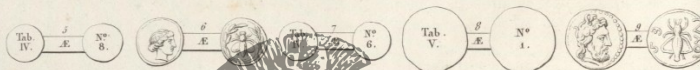
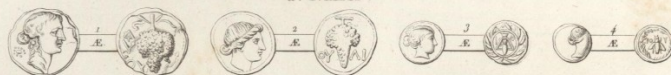


I. E nummis autonomis Τεῦ κενεῦ CEORUM duo rariores .

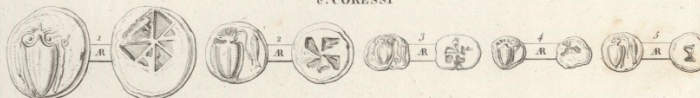


II. Nummi *certæ sedis* quatuor civitatum CEI insulæ .

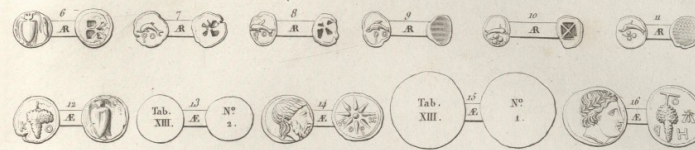
a. IVLIDIS .



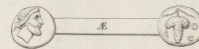
c. CORESSI







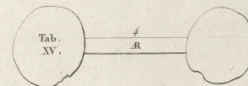
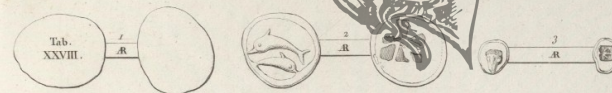
d. PCEESSÆ.



III. Nummi incerti sedis civitatum CEI insule.



IV. Nummi incerti, ad Cestum.





## N° IV.

## GÉOGRAPHIE ET TOPOGRAPHIE.

Les plus anciens renseignements des auteurs grecs qui nous restent encore sur la géographie et la topographie de cette île, nous viennent d'Héraclide de Pont, de Dicéarque et de l'auteur du *Périple*, connu sous le nom de Scylax. On a déjà exposé en plusieurs endroits des première et seconde parties de ces recherches, et dans le supplément N° II, les principaux faits qui résultent du fragment remarquable de l'ouvrage *sur les états*, par Héraclide.

Dans les courtes indications de Dicéarque<sup>1</sup> et de Scylax<sup>2</sup>, il n'y a rien que nous ne puissions apprendre mieux ailleurs.

Ce qui est bien plus important pour nos recherches actuelles, ce sont deux passages de l'inappréciable livre de Strabon. L'un n'offre aucune difficulté quant au texte, et il n'en offre que peu à l'égard du contenu. Le voici :

*Strabon, l. X, pag. 486, édit. de Casaubon.*

Κίως δὲ τετράπολις μὲν ὑπῆρξε· λείπονται δὲ δύο, ἡ τε Ἰουλις καὶ ἡ Καρθία, εἰς αἷς συνεπολίσθησαν αἱ λοιπαί, ἡ μὲν Πονήσση εἰς τὴν Καρθίαν, ἡ δὲ Κορησία εἰς τὴν Ἰου-



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ

<sup>1</sup> Dicéarque, *Periplus* (Hudson, gr. script. min. ed. Hudson, tom. II, pag. 25) :

21. Τὰς δὲ κυλάδας νήσους ὀρώμεν καίμινας ὑπὲρ Γεραιότου, πρὸς δὲ τὴν μεσημβρίαν οὖσας τῇ Εὐβοίᾳ, περιχρόσας δὲ τὸ πλάτος τὸ Μυρτίων λεγόμενον, ἐπὶ δὲ καὶ 25. τὴς Ἀττικῆς χώρας μετεχρόσας παντὶ ὄρει· ἔργῳ Κίως πρώτη, τετράπολις, Σουνίου νήσος ὑπάκειται καὶ λυγὴν, ἔχεται Κίονος, κ. τ. λ.

<sup>2</sup> Scylax. Caryand. *Periplus* (l. l. tom. I, p. 22).

Dans l'édition d'Hudson, où le texte a été presque partout négligé, ce passage porte ce qui suit : « ΝΗΣΟΙ ΚΥΚΛΑΔΕΣ. Κίως, αὕτη τετράπολις, καὶ λυγὴν, Κορησία Ἰουλις Αἰραι. » — *Vossius* dit (Annotat. in Scylacem, pag. 28) : « Sic emenda : Κίως· αὕτη τετράπολις, Πονήσση καὶ λυγὴν, Κορησία, Ἰουλις, Καρθία. Nam *Tetrapolis* esse hanc insulam, non *Tripolis*, produunt omnes. »

Cependant je crois plutôt que Scylax a écrit ainsi qu'il suit : « Κίως· αὕτη τετράπολις· πόλις καὶ λυγὴν Κορησία· Ἰουλις· Καρθία. » et voici la raison qui m'y détermine : l'auteur de ce petit

écrit qui ne contient en général, que des sommaires de chapitres, ou de courtes indications, est ordinairement très-exact dans l'énumération des ports ; il n'aurait sûrement pas désigné comme tel la baie auprès de Pœcessa (Koundouro ; voyez ci-dessus pag. 26), tandis qu'il aurait passé sous silence le beau port auprès de Coressos, le seul port véritable de l'île. C'est en effet, parce que c'était le seul port de l'île, comme il l'est encore aujourd'hui, que Dicéarque désigne Céos justement comme « νήσος καὶ λυγὴν » c'est-à-dire comme une île avec un port. L'auteur de ce périple pouvait très-bien citer Céos comme τετράπολις, parce qu'en effet elle avait eu quatre villes (τετράπολις ὑπῆρξε, comme dit Strabon), et pourtant ne citer nommément que les trois villes qui restaient de son temps (Ptolémée aussi ne nomme que ces trois là). L'altération du texte me paraît être provenue seulement de ce qu'un copiste ignorant avait de la répugnance à transcrire deux fois de suite le mot πόλις.



λίδας<sup>3</sup>. Ἐκ δὲ τῆς Ιουλίδος ὁ τε Σιμωνίδης ἦν ὁ μελοποιὸς, καὶ Βακχυλίδης, ἀδελφεοῦς ἐκείνου· καὶ μετὰ ταῦτα Ἐρασίστρατος ὁ ἰατρός, καὶ τῶν ἐκ τοῦ περιπάτου φιλοσόφων Ἀρίστων, ὁ τοῦ Βορυσθενίτου Βίωνος ζηλωτής<sup>4</sup>. Παρὰ τούτοις δὲ δοκεῖ τεθῆναι ποτε νόμος, οὐ μέμνη-

<sup>3</sup> Voyez sur la situation des quatre villes de Céos, ci-dessus pag. 32—34, et la carte, pl. XII.

A l'égard de l'orthographe du nom de Κορροσία, de la *Porte du Theil* (Géographie de Strabon traduite, etc., tom. IV, pag. 162, note 1), fait observer que les meilleurs manuscrits ont ce mot là. Cependant il est indécis si l'on ne doit pas écrire plutôt Κορροσία.

Le manuscrit de Paris, N° 1394 (folio 229) prouve, d'une manière assez remarquable, qu'il n'y a que la prononciation de l'x comme i qui a causé la différence des manuscrits dans ce nom. D'abord on y lit : « ἡ δὲ Κορροσία », bientôt après « ἔστι δὲ καὶ πρὸς τῇ Κορροσίᾳ », et à la fin « περὶ τὴν Κορροσίαν »; ainsi dans ce court passage il y a trois variantes sur le même nom. Il serait à la vérité possible que Strabon eût été engagé par la prononciation du nom à écrire Κορροσία; mais Κορροσία est la forme véritable, puisqu'elle se rapproche le plus de l'ancien nom ΚΟΡΗΣΣΟΣ que portent les plus anciennes médailles. Voy. ci-dessus page 33, note 1, et planche XIII.

Au sujet de la catastrophe qui fit périr Pœcessa et en partie Coressos, voyez plus bas les passages extraits de Plin. (Hist. Nat. liv. II, sect. 94, et liv. IV, sect. 20). L'époque de cet événement n'est nulle part indiquée. Qu'elle ait eu lieu dans les trois siècles entre l'âge de Diocésar et celui de Strabon, c'est ce qu'on ne saurait conclure avec certitude de l'épithète τετράπολις que le premier donne à l'île; car nous ne savons pas positivement si Diocésar se sert de cette expression, en parlant de Céos, seulement comme d'un mot anciennement usité, ou par rapport à l'état actuel de l'île. Étienne de Byzance même (au mot Καρρία) et Suidas (au mot Βακχυλίδης) appellent aussi Céos τετράπολις, quoique de leur temps l'île ne renfermât certainement plus que deux villes.

Le nom de l'ancienne ville, située au milieu du pays, d'Ιουλις, paraît avoir été employé d'assez

bonne heure, dès le troisième siècle avant notre ère, pour désigner un district entier de l'île, sans en excepter la côte. C'est ainsi, par exemple, que dans une épigramme de Callimaque il est dit d'une belle coquille (κόγχη), qui, étant pêchée à la côte de Céos, avait servi de jouet à la jeune Selenia, fille de Klinias, et qui avait été consacrée par elle à Aphrodite Zephyritis (dénomination d'Arsinoé, sœur et épouse de Ptolémée Philadelphe divinisée):

ἔς τ' ἔπεισον παρὰ θήνας Ιουλίδος, ὅρα γένεσθαι  
οὐ τὸ περισσεύον παίγνιον, Ἀρσινόη.

où il faut certainement lire Ιουλίδος et non Ιουλίδας. (Sur ces vers dédicatoires de Callimaque voyez les commentateurs d'Athénée, Deipnos. VII, 318, h. c. et les *Animadverss.* in Epigramm. Anthol. græc. édit. de Jacobs, vol. I, part. poster., p. 282 et suiv.) Nous trouvons de même, à ce qu'il me semble, l'expression τῆς Ιουλίδας dans la signature de Nestor, dans le pays, dans la vie de Demosthène (Opp. *Plutarchi* ed. Reiskii, vol. IV, pag. 691): γελῶν γὰρ, εἰ τις οἶστο τὴν Ιουλίδαν, μέγας μικρὸν οὖσαν οὐ μεγάλης νέσου, τῆς Κέου, καὶ τὴν Αἰγίαν, ἢν τὸν Ἀττικῶν τις ἐάσειεν ὡς λίαν ἀραιὴν τοῦ Παριῶν, ὑπεριτὰς μὲν ἀγανὲς τρέφειν καὶ ποιῆσαι, ἀνδρα δ' οὐκ ἂν ποτε δύνασθαι δύναιεν καὶ αὐτάρκην καὶ νόον ἔχοντα καὶ μεγαλόφρονον προειργαίν. Depuis la catastrophe, dont parlent Strabon et Plin., l'île ne se divisa probablement qu'en deux parties : celle du nord (*Ioulis*) et celle du sud (*Carthæa*). — Aucun auteur ancien ne rapporte, autant que je sache, rien qui se soit passé à Pœcessa. Scylax, ou l'auteur du Périple, n'en faisait déjà plus mention parmi les villes habitées de l'île (v. plus haut, p. 85, note 2); Strabon ne parle que de ses ruines, et Ptolémée passe absolument ce lieu sous silence. Il ne connaît à Céos que trois villes : « Κία νέσος, ἐν ἣ πόλεις τρεῖς· Κορροσία, Ιουλις, Καρρία. »

<sup>4</sup> Sur les Céiens célèbres nommés ici par Strabon, voyez ci-dessus pag. 67, et les notes.

ται καὶ Μένανδρος.

Καλὸν τὸ Κεῖων νόμιμόν ἐστι, Φανία.

Ὁ μὴ δυνάμενος ζῆν καλῶς, οὐ ζῇ κακῶς.

προσέταττε γὰρ, ὡς εἶπεν, ὁ νόμος τοὺς ὑπὲρ ἐξίκαντα ἐπὶ γεγονότας κωνεῖσθαι<sup>5</sup>; τοῦ διαρκεῖν τοὺς ἄλλους τὴν τροφήν. Καὶ πολιορκουμένους δὲ ποτε ὑπ' Ἀθηναίων, ψηφισασθῆναι φασὶ τοὺς προσεχτάτους ἐξ αὐτῶν ἀποθανεῖν, βρισθέντος πλήθους ἐτὼν· τοὺς δὲ παύσασθαι πολιορκούντας<sup>6</sup>. Καίται δ' ἐν βρεῖ της θαλάττης διέχουσα ἡ πόλις ἔσον πέντε καὶ εἴκοσι σταδίων<sup>7</sup>. ἐπίνειον δ' ἐστὶν αὐτῆς τὸ χωρίον, ἐν ᾧ ἱδρυτο ἡ Κορροσία, κατοικίαν οὐδὲ κίμης ἔχουσα. Ἐστὶ δὲ καὶ πρὸς τῇ Κορροσίᾳ Σμινθίου Ἀπόλλωνος ἱερὸν, καὶ πρὸς τῇ Ποιήσσει<sup>8</sup>. μετὰ δὲ τοῦ ἱεροῦ, καὶ τῶν της Ποιήσσης ἐρειπίων, τὸ της Νεδουσίας Ἀθηνᾶς ἱερὸν<sup>9</sup>,

<sup>5</sup> Les manuscrits de Paris ont tous κωνεῖσθαι. Cependant dans l'un de ces manuscrits (1394, folio 229), une autre main a changé ce mot en κωνεῖσθαι en ajoutant un i, ce qui est la leçon véritable. Voyez le passage de Théophraste (de plantis lib. IX, chap. 17) transcrit dans le troisième Supplément, pag. 82, note 2, sur la méthode des Céiens, de préparer le suc de la ciguë, pour en faire un poison actif et mortel. Il faut encore remarquer que l'Étienne de Byzance, au mot Κεῖων (article tiré de Strabon en grande partie), a une variante. On y lit : « προσέταττε γὰρ τοὺς ὑπὲρ ἐξίκαντα ἐπὶ ἀκονεῖσθαι, τοῦ διαρκεῖν τοὺς ἄλλους τὴν τροφήν. »

<sup>6</sup> Les autres écrivains anciens qui nous restent ne nous apprennent rien des hostilités d'Athènes contre les Céiens, et d'un siège mis par une armée athénienne devant Ioulis. Cependant les assertions de Strabon paraissent parfaitement exactes, et j'essayerai, dans la suite de l'histoire des Céiens, de déterminer l'époque à laquelle ont eu probablement lieu la défection de l'île et l'expédition des Athéniens mentionnée par Strabon.

<sup>7</sup> La distance entre la ville actuelle de Zéa et le port, ainsi que sa position, répondent presque en tout, aux indications données par Strabon sur Ioulis. Voyez ci-dessus page 32—33, et, sur les ruines de la ville ancienne, page 27 à 31.

<sup>8</sup> Le temple d'Apollon Sminthien se trouvait donc dans l'ouest de l'île, et un peu plus au nord, par conséquent plus près de la ville de Coressos que le temple de Minerve Nédusia. Sur l'origine

supposée crétoise de la ville maritime de Coressos, et du temple d'Apollon Sminthien, voyez ci-dessus page 57, note 8.

<sup>9</sup> Le temple de Minerve Nédusia, dont on attribuait la construction, selon la tradition, à Nestor, revenant de Troie, était donc situé aussi sur la côte occidentale, mais plus près des ruines de Pœcessa que le temple d'Apollon Sminthien, dont il vient d'être fait mention. — A la vérité, je n'aurais en avoir reconnu l'emplacement sur une hauteur à quelque distance de la baie de Koundouro, ainsi que celui du temple d'Apollon Sminthien, non loin des tours anciennes du monastère de S<sup>te</sup> Marine. Cependant je n'en ai pas une certitude suffisante pour pouvoir marquer ces localités sur la planche XII avec les noms anciens. La carte ne devait contenir que les résultats parfaitement sûrs de nos recherches topographiques.

De ce passage de Strabon et d'un autre passage du même auteur (livre VIII, page 360), que je vais citer, M. D. Sestini, dont on connaît partout les travaux numismatiques, crut pouvoir conclure qu'une médaille de bronze, ayant d'un côté une tête de Pallas, et au revers une abeille avec la légende ΚΟΡΗΣΙΑ, appartenait à la ville de Coressos à Céos. Voyez ses *Lettres numismatiques* (2<sup>e</sup> recueil), tom. V, Florence, 1818, in-4<sup>o</sup>, page 23, n<sup>o</sup> 26, et la figure 14 de la planche I. Mais cette médaille, à en juger par le trait qu'en donne M. Sestini, me paraît avoir été contrefaite par quelque ignorant faussaire moderne *invita Minerva*, plutôt que frappée réellement à Céos, comme





ιδρυσαμένου Νέστορος κατὰ τὴν ἐκ Τροίας ἐπάνοδον. Ἔστι δὲ καὶ Ἑλιξος ποταμὸς<sup>1</sup> περὶ τὴν Κορησίαν.

Le deuxième passage de Strabon, où des localités de Céos sont mentionnées, présente quelques difficultés. Le voici :

*L. VIII, pag. 360, edit. Casaub. :* Παρὰ δὲ Φηρὰς Νέδων ἐκβάλλει, ῥέων διὰ τῆς Λακωνικῆς, ἕτερος ὢν τῆς Νέδας· ἔχει δ' ἱερὸν ἐπίσημον Ἀθηναῖς Νεδουσίας. Καὶ ἐν Ποιήσῃ δ' ἴσθιν Ἀθηναῖς Νεδουσίας ἱερὸν, ἐπώνυμον τόπου τινὸς Νέδοντος· ἐξ οὗ φασιν οἰκίσαι Τηλεκλον Ποιήσσαν, καὶ Ἑχίαν, καὶ Τράγιον.

Tel est le texte dans toutes nos éditions, même dans l'édition la plus récente de M. Coray, très-estimable surtout pour le soin que l'auteur y a apporté dans la correction du texte. Du reste, il ne s'explique en aucune façon dans ses notes (*σημειώσεις*) sur ce passage. Ce n'est pas dans les paroles, intelligibles par elles-mêmes, que git la difficulté : elle vient de ce que nous ne savons rien d'ailleurs d'un *Téleolos*, dont il est dit ici qu'il fonda

monument du culte d'une Minerve quelconque. Le mot de ΚΟΡΗΣΙΑ put plaire à un copiste ignorant du moyen âge ou à un faussaire moderne, qui, pour accréditer sa fraude, a fait usage de son peu d'habileté, et peut-être aussi de quelque mauvaise traduction de Strabon; mais il serait bien difficile de trouver ce nom sur une véritable médaille grecque de Céos. Je doute même qu'on y trouve la seconde forme du nom ΚΟΡΗΣΙΑ, qui pourtant est exacte. Toutes les médailles connues jusqu'à présent de la ville de ΚΟΡΗΣΙΟΣ, portent ou ce mot, qui est la forme la plus ancienne du nom, ou par abréviation ΚΟΡΗ, ΚΟΡ, ΚΟ, ou bien elles n'ont pas du tout de légende, circonstance qui sera expliquée plus en détail dans la quatrième partie (numismatique) de ces recherches.

<sup>1</sup> L'*Ἑλιξος* ne peut guère être d'autre petite rivière de Céos que celle qui naît auprès de la ville actuelle, et qui est le ruisseau le plus considérable de l'île; il en a déjà été question page 33. L'opinion avancée par Tournefort et approuvée, ou du moins rapportée par de la Porte du Theil, et d'après laquelle un petit ruisseau bien moins considérable serait l'*Ἑλιξος* de Strabon, vient sans doute de ce que Tournefort, dans ces mots du

géographe, « ἔστι δὲ καὶ Ἑλιξος ποταμὸς περὶ τὴν Κορησίαν » voyait plus qu'ils ne contiennent, en ce qu'il croyait devoir chercher aux environs de Coressos non-seulement la rivière, mais encore le temple.

Cependant Strabon dit seulement que la rivière passe auprès de la ville de Coressos; il ne parle pas de sa source. Ce n'est pas du tout au petit ruisseau, naissant plus au midi et coulant vers le nord (marqué pareillement dans notre carte, planche XII) que conviendrait le nom d'*Ἑλιξος*, nom évidemment dérivé de *ἑλῶ*, *ἑλῶ*, *ἑλῶ* (dont *ἑλίσσω* est une forme postérieure), qui se courbe, qui serpente, tandis qu'il convient parfaitement au cours sinueux du grand ruisseau qui coule vers l'ouest.

L'origine de l'*Ἑλιξος* ne peut donc être que la source abondante qui se trouve auprès de la ville actuelle, source qui avait donné son nom à l'ancienne ville d'Ioulis. C'est à Étienne de Byzance que nous sommes redevables de ce renseignement, intéressant sous un double rapport : « *ΙΟΥΛΙΣ*, πόλις ἐν Κέῳ τῇ νότῳ ἀπὸ Ἰουλίδος κρήνης· . . . τὸ ἑθνικόν, Ἰουλιεύς, καὶ Ἰουλιεύτης, ὡς Πολυκαίτης. » Le reste de l'article n'est, comme il a déjà été observé, qu'un extrait du passage de Strabon.



*Pœëssa* dans Céos; et, en ce que les deux autres villes ou lieux, *Echeia* et *Tragion*, que Técleos aurait fondées aussi, paraissent être également inconnues; car c'est ainsi qu'il faut, je crois, envisager la difficulté de ce passage, très-bien sentie par M. Coray.<sup>2</sup>

Il ne semble pas qu'il faille attendre aucun secours des manuscrits. J'ai examiné attentivement les six manuscrits de Paris, N° 1393, 1394, 1395, 1396, 1397 et 1408. Les cinq premiers ne diffèrent entre eux que par des leçons indifférentes, telles que *οἰκίσαι* (ce qui vient de la prononciation) au lieu de *οἰκίσαι*, et par l'écriture du nom de Ποιήσσαν, lequel n'est nullement en question dans la difficulté qui nous occupe. Tous ces manuscrits s'accordent parfaitement dans l'orthographe des trois noms Τηλεκλον, Ἑχίαν, et Τράγιον. Seulement dans le manuscrit N° 1408 les mots « ἐξ οὗ φασιν . . . καὶ Τράγιον » sont entièrement omis, et je vois par le Strabon de MM. Siebenkees et Tzschucke (vol. III, pag. 164) qu'il en est de même de deux autres manuscrits (Ven. et Stroz.). Mais cette omission dans quelques manuscrits n'est point un motif suffisant pour regarder le passage comme suspect ou interpolé. Il s'accorde avec l'habitude de Strabon de faire en passant de ces courtes observations archéologiques; nous le trouvons dans la plupart des manuscrits et dans les meilleurs, même dans le plus ancien de tous ceux qui contiennent la géographie de Strabon, dans le manuscrit de Paris, N° 1397, livre si précieux à tous égards. Le passage est certainement authentique, quoique les noms y soient probablement mal écrits.

Ainsi un *Técleos*, venant d'un lieu appelé *Nédon*, doit avoir fondé ou peuplé *Pœëssa*, *Echeia* et *Tragion*.

Dégageons de ce passage les circonstances, connues d'ailleurs, qui peuvent s'y trouver, afin de nous mettre sur la voie des particularités nouvelles ou ignorées qu'il renferme.

Nous savons où était *Pœëssa*. Strabon (X, 486) nous a désigné suffisamment la position de cette ville céienne, surtout en indiquant les deux temples qui se trouvaient entre *Pœëssa* et le port de Coressos. Les débris de la ville ancienne sont là (voy. ci-dessus page 26), chacun peut les reconnaître aisément.

Nous savons également où était *Tragion*; car Étienne de Byzance dit positivement, non pas d'après Strabon, mais d'après une autre source, que *Tragæa* était une ville de *Naxos*, où *Apollon* était vénéré sous le surnom de *Τράγιος*.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Voyez ses doutes et ses observations à ce sujet : *Géographie de Strabon traduite*, etc., tom. III, pag. 199, note 5.

<sup>2</sup> Stephan. Byzant. voc. « ΤΡΑΓΑΙΑ, νῆσος πρὸς ταῖς Κυλάδων, ὅθεν τὸν Θεωρείτων ὁ περιπατητικὸς, Ἀριστοτέλους γνώριμος. Ἔστι καὶ πόλις ἐν Νάξῳ, ἐν



Cette assertion fait naturellement supposer que chez Strabon le mot de Τραγία a été altéré en Τράγον, ou bien, ce qui est tout aussi probable, que les deux noms, Τραγία et Τράγον, étaient également usités dans l'antiquité.

Placés ainsi entre Céos et Naxos, le troisième lieu qui nous est inconnu, et où la même personne doit avoir aussi conduit des colons, ne peut guère être cherché que dans le voisinage de ces deux endroits; dans une île quelconque du groupe des Cyclades ou des Sporades, ou sur la côte d'une des grandes îles de la mer Égée. Je suis porté à croire que le nom est mal écrit, et qu'au lieu d'EXEIAS il faut peut-être lire ΣΚΙΑΣ ou ΣΚΙΑΝ. ΣΚΙΑ était une petite ville d'Eubée<sup>4</sup> dont le nom, ainsi que beaucoup d'autres noms de localités grecques, peut avoir eu une seconde terminaison au pluriel, non indiquée par Étienne de Byzance<sup>5</sup>. Or, comme nous apprenons par le précieux fragment d'un scholiaste anonyme de Denis le Périégète<sup>6</sup> que l'un des deux chefs ioniens, qui conduisirent à Naxos les émigrés de leur tribu, s'appelait TEYKAOS, il me semble qu'il y a une forte présomption pour croire que le TEYKAOS (*Teuclos*) du scholiaste, qui conduisit à Naxos une colonie ionienne, et le THAEKAOS (*Télectos*) de Strabon, qui fonda à Naxos la ville de Tragion ou Tragea, sont une seule et même personne; que le nom de *Teuclos* ou *Télectos* est mal écrit, soit dans Strabon, soit dans le scholiaste de Denis, et que, dans le passage de Strabon, il est question d'un chef ionien et d'établissements ioniens à Naxos, à Céos et dans un troisième lieu, situé au voisinage.

Il ne serait pas admissible de penser au nom de *Telectos*, de la famille des Agides. Car, en effet, pour bien saisir le sens du passage en question, il faut surtout observer que Strabon appuie précisément sur la circonstance que la dénomination d'une Minerve Nédusienne à Pœcessa en l'île de Céos n'avait rien de commun que le son du mot avec la petite rivière de Nédon en Laconie, et avec le temple de la Minerve Nédusienne dans ce pays, ni, par conséquent, avec la petite ville laconienne de Nédon<sup>7</sup>. Strabon veut indiquer la différente origine de la dénomination, en ajoutant que le temple céien avait été nommé d'après un certain lieu appelé Nédon.

<sup>4</sup> Τράγιος Ἀπόλλων τιμάται κ. τ. λ. — Chez Thucydide (I. I, cap. 116) il est question de l'île *Tragia* et d'un combat naval livré dans le voisinage où Pericles, avec une division de la flotte athénienne, vainquit la flotte plus nombreuse des Samiens révoltés contre Athènes.

<sup>5</sup> Stephan. Byzant. voc. ΣΚΙΑΣ.

<sup>6</sup> Toutefois je n'attache aucune importance à

cette conjecture. J'avais pensé aussi qu'il pouvait y avoir eu ΣΦΗΚΕΙΑΝ, ou quelque abréviation manuscrite des noms ΕΑΛΙΟΥΣΣΑΝ ou ΣΙΝΟΥΣΣΑΝ. Quelqu'un proposera peut-être une conjecture plus plausible.

<sup>7</sup> Cité ci-dessus page 57, note 9.

<sup>8</sup> Qui, d'après sa position et son nom, a dû sans doute avoir, dans les mythes du pays, quel-



Nous ignorons, il est vrai, où était ce Nédon, d'où partit un Télectos ou Teuclos pour fonder Pœcessa; mais, en comparant ce passage de Strabon avec celui du livre X, pag. 486, on trouve vraisemblable que ce lieu était situé dans l'île même de Céos. C'est parce qu'il y avait sur la côte occidentale un lieu de ce nom que Nestor de Pylos y avait consacré un sanctuaire à sa déesse du même nom, et on comprend comment un chef ionien, voulant fonder, sur la côte occidentale, un établissement plus considérable, préféra, au lieu appelé Nédon, la situation plus commode au voisinage d'une baie spacieuse pour y fonder Pœcessa.

Dans l'ouvrage, extrait par *Pline* d'un millier de livres que nous ne possédons plus, et qui est, par cette raison, si important pour chaque branche de nos études, il y a deux passages qui seraient particulièrement intéressants pour l'archéologie et la géographie de l'île de Céos, si les renseignements qu'ils contiennent déterminaient l'époque où les événements se sont passés.

*Pline*, Hist. nat. liv. II, sect. 94 (page 115, tom. I, édit. de Harduin), où il est question des bouleversements naturels, occasionés en tant d'endroits par des tremblements de terre et autres causes volcaniques : .... « *Ex insula Cea amplius trecentis millibus passuum abrupta subito cum plurimis mortalium rapuit* » (mar. 115). — *Scylla diaphana* (Eubœa) inbem, ac quidquid ab Italia deest » etc.

*Plin.* H. N. I. IV, sect. 20 (pag. 210, Tom. I, ed. Harduin.) : « .... A Sinio vero Helene quinque mill. pass. distans. Dein *Ceos* ab ea totidem, quam nostri quidam dixerunt *Ceam*<sup>8</sup>, Græci et Hydrussam. *Avulsa Eubœæ, quingentis longa stadiis fuit quondam*, mox quatuor fere partibus, quæ ad Bœotiam vergebant, eodem mari devoratis, oppida habet reliqua *Iulida, Cartham*; interciderunt *Coresus, Pœcessa*. Ex hac profectam delicatorem feminis vestem, auctor est Varro. »

Ce qu'on trouve chez les auteurs anciens, mais d'un temps postérieur, au sujet de la géographie ou de la topographie de cette île, se compose d'extraits d'auteurs plus anciens, dont nous avons déjà profité dans les deux premières

que rapport avec la rivière et le temple de ce lieu. Comparez Étienne de Byzance, voc. *Nédon*.

<sup>8</sup> « *Nostri quidam* » p. ex. Virgile, Ovide, Pompon. Mela, etc. — *Cicéron* se sert de la forme attique du nom de l'île (ad Atticum, l. V, ep. xii) :

Sexto die Delum Athenis venimus. Prædie nonas Quintil. a Piræo ad Zostera, vento molesto, qui nos ibidem nonis tenuit. A. d. viii idus ad *Ceo* jucunde, inde Gyrum salvo vento, non adverso : hinc Scyrum, inde Delum » etc.



parties de ces recherches, ou bien on n'y apprend rien de neuf. De ce nombre sont les courtes indications fournies par *Harpocraton* au mot *Κείσι*, par *Étienne de Byzance* aux mots *Ιουλις* · *Καρθαία* · *Κορυσσός* · *Κώς* et *Ποτήσσα*, et par *Suidas* au mot *Βαρχυλίδης*.

A l'égard de la forme de cette île, il est à remarquer qu'une indication toute fautive, souvent répétée et qui se trouve encore chez D. M. Niger<sup>1</sup> et A. Thevet<sup>2</sup> sur la prétendue ressemblance du contour de l'île de Céos, avec le croissant de la lune, date probablement du cinquième siècle de notre ère, et provient nommément d'Agathodæmon<sup>3</sup>. Ses cartes nombreuses, dressées sur les données géographiques de Ptolémée, ont produit, jusqu'à nos temps, des copies faites en partie avec soin et élégance. Le plus beau manuscrit que j'ai vu du Ptolémée grec et des cartes d'Agathodæmon, est le grand volume N° 1401, à la bibliothèque royale de Paris. Parmi les autres six manuscrits de cette bibliothèque contenant la géographie de Ptolémée, le N° 1402 est aussi très-beau, mais la plupart des cartes ne sont pas achevées.

A l'égard du N° 1401, écrit avec magnificence sur du parchemin au quatorzième siècle, j'ai cru qu'il valait la peine d'exhiber ici, au trait, la partie d'une des cartes représentant le groupe des Cyclades, l'Attique, la Béotie méridionale et l'île d'Eubée (*Εβεία*, comme portent la plupart de ces manuscrits)<sup>4</sup>.

Quiconque examine plus attentivement cette esquisse, voit que les contours des côtes et les dénominations des lieux ont été donnés sans aucune prétention à l'exactitude topographique, et sans égard à des véritables proportions géométriques. Il n'y a que trois choses que l'auteur de ces cartes paraît avoir eues en vue. *La première*, c'est de s'astreindre, quant à la longitude et à la latitude astronomiques, exactement aux données, vraies ou fausses, de Ptolémée sur la position des grandes divisions (provinces et îles). *La seconde*, de rendre sensible la superficie ou l'étendue relative de ces grandes divisions.

<sup>1</sup> *Domenic. Marius Niger*, *Geographiæ Commentarii* XI, pag. 320 : « Cæa, que hodie Zia dicitur, a Sunio Atticæ promontorio quadraginta mill. pass. in eorum tendens, quinquaginta in circuitu, licet excavata ad occasum vehementer sit, in luna specie concurrentibus cornibus, etc. »

<sup>2</sup> *André Thevet*, *Cosmographie universelle*; tom. I, l. 7, fol. 236 verso : « Zéa est à 54 degrés 6 minutes de longitude, 37 degrés minute nulle

de latitude. . . . cette île est faite en forme d'un croissant, etc. »

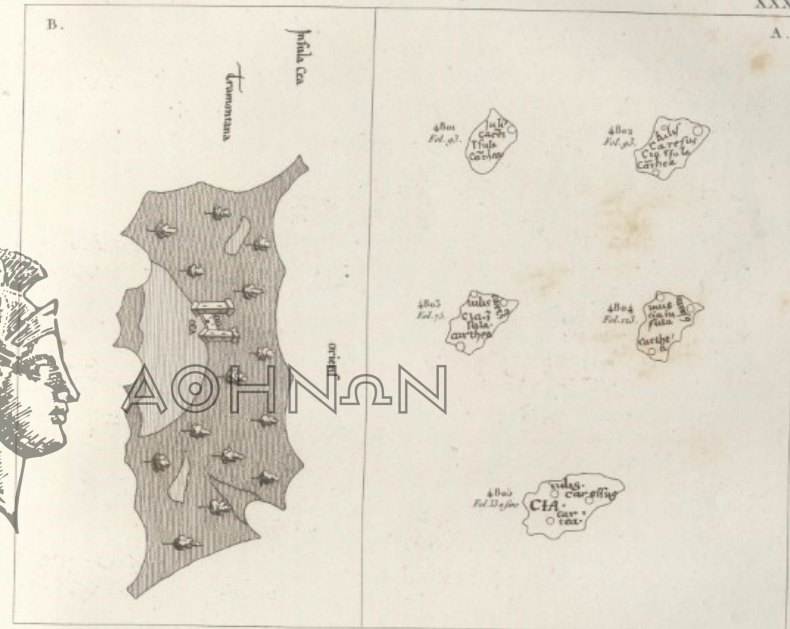
<sup>3</sup> Voyez principalement sur cet auteur et sur ses cartes faites d'après le système et les données de Ptolémée, *Fabricii* *Bibl. gr.* ed. *Harles*, vol. V, p. 272; *C. T. de Murr*, *Memorab. Bibl. publ. Norimb.* etc., part. II (Norimb. 1788, in-8°), p. 86 sq. Comp. *Gossellin*, *Géographie des Grecs analysée* (Paris, 1790, in-4°), pag. 124 et 125.

<sup>4</sup> Voyez Planche XXIX.



ΑΘΗΝΑΙ







AKAΔHMIA



La troisième enfin de n'omettre aucune des localités nommées par Ptolémée dans le contour de la province ou de l'île qu'on voulait représenter. Ainsi, pour citer comme exemple l'île dont nous nous occupons, Agathodæmon (ou ἀγαθὸς δαίμων, comme il est appelé ordinairement dans les manuscrits) s'est occupé seulement de sa position, de sa grandeur et de la transcription des trois noms de ville cités par Ptolémée, sans s'inquiéter aucunement de savoir si Carthée est plus vers l'est que Coressos, et si cette ville est plus voisine de la côte qu'Ioulis. Il a connu la position du port vers l'ouest, et, jusqu'à un certain point, sa forme (peut-être d'après quelque dessin pris d'un bâtiment mouillé dans ce port); mais en donnant la même forme à toute l'île, il a commis une erreur, d'où est provenu vraisemblablement la singulière assertion relative au prétendu croissant du contour de cette île, attendu que, pendant tout le moyen âge, on suivait la plupart du temps les assertions de Ptolémée, et, pour les cartes, celles d'Agathodæmon.

Au quatorzième et au quinzième siècles, on avait, à la vérité, abandonné la forme indiquée par Agathodæmon du littoral et des îles de la Grèce. Cependant on n'en était guère plus avancé, puisqu'en évitant beaucoup de fautes qu'il avait commises, on tombait dans des erreurs quelquefois pires encore. On peut s'en convaincre par le grand nombre de manuscrits contenant la traduction latine de la cosmographie de Ptolémée, faite par le Florentin Jacopo d'Angelo (Ciacconio de Angelo) au commencement du quinzième siècle, et envoyée au Pape Alexandre VI. Les manuscrits qui sont ordinairement pourvus d'un grand nombre de cartes dressées d'après les idées du siècle, et en partie peintes avec soin.

Dans cette vue, j'ai examiné les cinq beaux manuscrits de Paris, N° 4801, 4802, 4803, 4804, 4805, qui contiennent la cosmographie latine d'après Ptolémée, et ont été écrits au quinzième siècle, ou du moins ont été copiés très-exactement d'après de pareils exemplaires de la traduction d'Angelo. Sur les cartes jointes à ce manuscrit, le dessin de l'île de Céos diffère, à la vérité, tout-à-fait de la figure que lui attribue Agathodæmon, mais, dans le fait, elle n'en est devenue que plus inexacte<sup>4</sup>.

Le Florentin Christophoro de' Buondelmonti, moine assez ignorant, qui, dans la première moitié du quinzième siècle, visita beaucoup de contrées et de villes de la Grèce, séjourna huit ans à Rhodes, et envoya l'an 1422 son livre insulaire au cardinal Jordan des Ursins, ne pouvait contribuer que très-

<sup>4</sup> Voyez Planche XXX, A.



peu, par ses mauvais essais de cartes, à répandre des notions plus exactes sur la géographie et la topographie de ces contrées remarquables<sup>5</sup>. L'île de Zéa a chez lui une forme singulière, et l'étendue de ses connaissances archéologiques répond dignement à son savoir en géographie. Voici quelques lignes du chapitre sur Zéa pour servir d'échantillon de son style, assez semblable à celui des *epistolæ obscurorum virorum* :

(Cod. Paris. 4825 fol. 18 verso :) « Nunc ad Ceam transeo; a Ceo Titano et terræ filio nominata. Qui cum extraniæ ferocitatis atque superbæ extiterit, ipse cum fratribus suis una contra Jovem insurrexerunt. Cumque tempore multo prælium invicem extiterit, in fine a dicto Jove extra insulam Crète sunt expulsi, et hinc in facultatibus diminuti. Ea propter iste Ceus, major suis fratribus, ad hanc devenit insulam, in qua Latonam atque Asteram virgines pulcherrimas genuit, de quibus multa dicenda omitto. Quæ montuosa L. cir. mi.<sup>6</sup> Ad occiduum portus extat, et inter ipsumque castellum planus habetur, in quo silvestria pervagantes » etc.

Du reste, les notions fournies par Valère Maxime (lib. II, chap. 6) au sujet de la visite de Sextus Pompeius à Ioulis auprès de la femme âgée qui s'ôta la vie par le poison, et par Plin. Hist. nat. liv. XXXI, sect. XII, ou peut-être par Vitruve, liv. VIII, cap. 3 (car Buondelmonte ne cite que rarement), relativement à la source singulière<sup>7</sup>; voilà tout ce qu'il sait de Zéa.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ

N° V.

CTÉSYLLA (D'APRÈS LE RÉCIT DE NICANDRE).

L'histoire de *Ctésylla*, fille d'Alcidas de Ioulis, malheureuse par l'amour et déifiée après sa mort, est remarquable sous un double rapport pour nos recherches actuelles; d'abord, parce qu'elle jette sur quelques localités voisines de Carthée un jour dont nous serions entièrement privés sans cette anecdote;

<sup>5</sup> Voyez pl. XXX, B. Ce contour a été calqué sur le manuscrit de Paris, N° 4825, le meilleur des trois qui contiennent l'ouvrage de Buondelmonte. Il a voulu représenter des *plaines* par les trois taches blanches (une grande et deux petites) en dedans du contour. Comparez les deux figures des cartes de Buondelmonte sur Corfou et Crète

que M. de Sinner a joint à son édition du *Liber insularum*. (Lipsie et Berolini, 1824, in-8).

<sup>6</sup> Buondelmonte veut dire (dans son latin, bien entendu) « *quinquaginta circuit millia* » ou peut-être « *quinquaginta circiter millium*. »

<sup>7</sup> Voyez ci-dessus page 82 et note 3.



dote; et secondement, parce qu'elle nous fait connaître le véritable caractère du mythe indigène à Ioulis et à Carthée, et du culte (d'une *Aphrodite-Ctésylla* et d'*Artemis-Ctésylla*) né de ce mythe.

La section des métamorphoses d'Antoninus-Libéralis, qui contiennent ce récit, a été suffisamment éclaircie relativement au texte et à l'explication philologique, par les notes de Berkelius, Munker et Verheyk. Nous nous abstenons donc ici de tous les détails déjà suffisamment connus et recueillis avec soin dans les notes de l'édition de Teucher; nous ajouterons seulement les observations qui pourront paraître neuves et conformes au but que nous nous sommes proposés.

*Antonini Liberalis Μεταμορφώσεων Συναγωγή*, pag. 9 sq. ed. L. H. Teucherus, (Lipsie 1791 in 8°):

ΚΤΗΣΥΛΛΑ.

Ἱστορεῖ Νικάνδρος Ἐπειροῦ μένων γ'.

Κτήσυλλα ἐγένετο Κεῖα τὸ γένος ἐξ Ἰουλίδος, Ἀλκιδάμαντος θυγάτηρ· ταύτην ἴδων Ἐρμολάρις Ἀθηναῖος χορεύουσαν Πυθίους παρὰ τὸν βωμὸν τοῦ Ἀπόλλωνος ἐν Κερθαίᾳ, ἐπέθυμῆσεν αὐτῆς· καὶ ἐπιγράψας μῆλον, ἔβησεν ἐν τῷ ἱερῷ τῆς Ἀρτέμιδος.

ΑΘΗΝΑΝ

<sup>1</sup> La *Κτήσυλλα* (Ctésylla) est une jeune fille de Carthée mentionnée ici, et des jeux pythiques qui y étaient célébrés, ne peut avoir été autre que le temple, que nous venons de décrire, d'*Apollon-Aristée* avec les localités qui y tiennent, et où ont été trouvées la plupart des inscriptions contenues dans le *Supplément A*, et beaucoup de fragments de sculpture (voyez ci-dessus sur la situation du lieu, page 13 à 16, et particulièrement sur la terrasse du temple, page 18 et suiv., ainsi que la Planche VIII). En effet la ville de Carthée ne peut avoir eu de sanctuaire national plus important, ni même aucun autre temple d'*Apollon*, que le très-vieux temple *in antis* (*ναὸς ἐν περιστάσιν*) dont nous avons tâché de représenter les mémorables ruines. C'est ce que conclura par analogie quiconque connaît l'antiquité grecque. Le grand nombre de décrets du peuple et d'actes graves sur les pilastres de cet édifice, et dont nous avons retrouvé peut-être la troisième partie, étaient placés ici comme dans le lieu le plus di-

gné (ὡς ἐν ἐπιφανέστατῳ τόπῳ). Dans les commentaires des inscriptions de Carthée nous traiterons plus en détail de cet objet.

Mais outre l'autel d'*Apollon* à Carthée il est fait encore ici mention d'un autre sanctuaire, d'un *Temple de Diane*. Car il me paraît tout à fait contraire aux lois les plus simples de toute interprétation, de rapporter à l'*Artemisium* de *Délos*, les mots qui suivent immédiatement dans le récit de Nicandre (« καὶ ἐπιγράψας μῆλον, ἔβησεν ἐν τῷ ἱερῷ τῆς Ἀρτέμιδος »). Tout lecteur non prévenu reconnaîtra, dans les paroles de Nicandre, telles qu'elles sont construites ici, une localité voisine de l'autel d'*Apollon* et unie à cet autel par les mêmes solennités. Il serait d'ailleurs peu probable d'admettre que le jeune Athénien (Hermocharis) ait différé l'exécution d'une ruse, qui lui était inspirée par un amour impétueux, jusqu'à une autre fête qui devait être célébrée dans un autre lieu.

Il y avait donc aussi un *Artemisium* auprès de Carthée. Or cet édifice ne peut avoir été construit que sur le rocher rond qui s'élève immé-



ή δὲ ἀνέλειτο, καὶ ἀνέγνω· ἐγγράπτο δὲ ὅρκος κατὰ τῆς Ἀρτέμιδος, ἥ μὴν γαμηθῆσθαι Ἑρμοχάρει Ἀθηναίῳ· ἡ μὲν οὖν Κτήσυλλα ἀπέβρυξε τὸ μῆλον αἰδεσθεῖσα, καὶ χαλεπῶς ἤνεγκεν, ὥστε Κυδίππην Ἀνόντιος ἐξηπάτησεν<sup>3</sup>. Ἑρμοχάρει δὲ αἰτιασμένη κατήνεσε τὸν γάμον ὁ πατὴρ ὁ τῆς Κτησύλλης, καὶ ὥμοσε τὸν Ἀπόλλωνα τῆς δάφνης ἀλάμενος. Ἐπεὶ δὲ διηλθεν ὁ τῶν Πυθίων χρόνος, Ἀλικιδάμας ἐκλαθόμενος τὸν ὅρκον, ὃν ὥμοσεν, ἐτέρῳ συν-ὥμιζε<sup>4</sup> τὴν θυγατέρα· καὶ ἡ παῖς ἔθυσεν ἐν τῷ τῆς Ἀρτέμιδος ἱερῷ· χαλεπῶς δὲ φέρον Ἑρμοχάρει ἐπὶ τῷ τούτῳ διαμαρτεῖν, εἰσέδραμεν εἰς τὸ Ἀρτεμίσιον· καὶ ἡ παῖς αὐτὸν ἰδοῦσα κατὰ θύαν ἤρπασθη· καὶ συνθεμένη διὰ τῆς τροφῆς, διαλαβοῦσα τὸν πατέρα, νύχιον ἀπέπλευσεν εἰς τὰς Ἀθήνας, καὶ γάμος ἐπράχθη τῷ Ἑρμοχάρει. Τεκούσα δ' ἡ Κτήσυλλα, καὶ χαλεπῶς ἐκ τοῦ τόκου διατεθεῖσα, ἐτελεύτησε κατὰ δαίμονα, ὅτι ὁ πατὴρ αὐτῆς ἐφύσαστο τὸν ὅρκον· καὶ τὸ μὲν σῶμα κομίσαντες, ἔφερον ὅπως κηδεύσων· ἐκ δὲ τῆς στρωμνῆς πελειὰς ἐξέπηξε, καὶ τὸ σῶμα τῆς Κτησύλλης ἀφανὲς ἐγένετο. Χρωμένῳ δ' Ἑρμοχάρει ὁ θεὸς ἀνέπειν ἰδρύσασθαι ἱερὸν παρὰ τοῖς Ἰουλιταῖς, ἐπώνυμον Ἀφροδίτης Κτησύλλης· ἔργου δὲ καὶ τοῖς Κείοις· οἱ δὲ θύουσιν ἄχρι νῦν, Ἰουλιται μὲν Ἀφροδίτῃ, Κτησύλλαν ὀνομάζοντες, οἱ δὲ ἄλλοι Κτησύλλαν Ἐκαίρην<sup>5</sup>.

diatement derrière les ruines du temple d'Apollon. Il a déjà été remarqué ci-dessus (page 13) que ce rocher portait autrefois un grand édifice, et nous chercherons à prouver dans le septième Supplément que sur le même rocher s'élevait encore un autre édifice, uni, conformément à sa destination, à l'Artemision et au temple d'Apollon, savoir l'École des Chœurs (τὸ χορευτῶν).

<sup>3</sup> Voy. ci-dessus, p. 52, note 6, où l'on a fait remarquer que les mots « ὥστε Κυδίππην Ἀνόντιος ἐξηπάτησεν » sont probablement, non pas de Nicandre, mais d'Antoninus-Libéralis, qui comparait les deux aventures (l'original et la copie).

<sup>4</sup> Peut-être συνώμιος, mais l'imparfait (συνώμιζε) se trouve dans tous les manuscrits qui ont été jusqu'à présent consultés.

<sup>5</sup> Perizonius proposait le changement suivant du texte : « Οἱ δὲ θύουσιν ἄχρι νῦν, Ἰουλιταὶ μὲν Ἀφροδίτῃ Κτησύλλαν ὀνομάζοντες, οἱ δὲ ἄλλοι Κτησύλλαν Ἐκαίρην », ce qui rend certainement le sens de ce passage beaucoup plus clair que celui du texte actuel. Cependant je suis d'accord avec Bast (Lettre critique, etc., sur Antoninus - Libéralis Parthenius et Aristénète, à Paris, 1805, pag. 70 et suiv.) en ce qu'il ne faut rien changer dans

le texte sans le secours des manuscrits. Mais peut-être le même savant n'a-t-il pas saisi exactement le sens de ce passage. Il dit (l. c. pag. 70-71) : « Le sens est toujours les habitants de l'île ont obtenu en vain des sacrifices à Vénus, car l'Iouli, en lui donnant l'épithète de Ctésylla, les autres en la nommant Ctésylla Hécacérge. »

Mais Nicandre n'a pas voulu dire du tout que les Cécens sacrifient maintenant encore à APHRODITE; il a voulu dire que les Cécens sacrifient maintenant encore à CTÉSILLA, les uns (savoir les Iouliens) en unissant le culte de Ctésylla avec le service d'Aphrodite, et les autres Cécens en joignant le culte de Ctésylla à celui d'Artemis.

Je ne connais à Céos aucune trace d'un culte d'Aphrodite hors de la ville d'Iouli; le culte d'Artemis au contraire, uni à celui de son divin frère, était indigène et répandu dans l'île entière. Aussi je ne connais aucune inscription, ni aucun passage d'un auteur ancien (car le passage actuel d'Antoninus-Libéralis ne saurait être allégué) où l'on donne à Aphrodite l'épithète de Ἐκαίρη. Cette épithète ne convenait qu'à une divinité armée; elle provenait de la tradition d'un culte transporté à Délos par les Hyperboréens et s'appliquait



## N° VI.

DE LA MORT VOLONTAIRE DES VIEILLARDS A CÉOS.

Outre les auteurs anciens, cités ci-dessus, (page 63, note 3), voici les auteurs modernes qu'on peut consulter sur ce sujet : *D. W. Triller* Observations criticae (Francof. ad Mœnum, 1742 in-8°), chap. xxviii, page 489; *Villoison*, dans ses collections manuscrites conservées à la Bibliothèque du Roi à Paris, tome II, page 245 et suiv. (in-4°); *A. Meinecke*, Menandri et Philemonis reliquiae (Berolini, 1823 in-8°) pag. 237, *Incertarum fabularum fragment*. cxxxv.

Nous citerons surtout le récit de *Valère Maxime*, d'où l'on apprend mieux que par aucun autre renseignement ancien, le véritable caractère de cette coutume :

*Valerij Maximi Factorum dictorumque memorab. lib. II*, (edidit *I. Kappius*, Lipsiae, 1782, in-8°) pag. 107 — Dans ce qui précédait, Valère parlait de la disposition prise par les Marseillais, de tenir toujours prêt un poison apprêté avec la ciguë, pour faire mourir ceux que le sénat avait condamnés, puis il continue ainsi qu'il suit :

« Quam consuetudinem Massiliensium non in Gallia ortam, sed e Graecia translata, nos existimo, quod illi cum in insula Cea servari animadverti, quo tempore Astati cum Sex. Pompeio petens, Iulida oppidum intravi. Forte enim evenit, ut tunc summæ dignitatis ibi femina, sed ultimæ jam senectutis, reddita ratione civibus, cur excedere vitæ deberet, veneno consumere se destinavit, mortemque suam Pompeii præsentia clariorem fieri magni aestimavit. Nec preces ejus vir ille, ut omnibus virtutibus, ita humanitatis quoque laudibus instructissimus, adspernari sustinuit. Venit itaque ad eam, facundissimoque sermone, qui ore ejus quasi e beato quodam eloquentiæ fonte mana-

à Artémis comme l'épithète Ἐκαίρηος à Apollon; voilà pourquoi l'hymne de *Branchos*, par exemple, (dans Clément d'Alexandrie, Stromat. I, pag. 570, ed. Sylburg.) commençait ainsi : « Μὲντε, ὦ παῖδες, Ἐκαίρην καὶ Ἐκαίρην. » (Comp. Spanheim. ad Callimach. Hymn. in Delum, vers. 292, et Creuzer, Symbolique, tome II, p. 117, note 160 de l'édition allemande.)

D'après cet éclaircissement voici comment je pense que ce passage doit se punctuer et s'entendre :

« Χρωμένῳ δ' Ἑρμοχάρει ὁ θεὸς ἀνέπειν ἰδρύσασθαι

ἱερὸν παρὰ τοῖς Ἰουλιταῖς, ἐπώνυμον Ἀφροδίτης Κτησύλλης· ἔργου δὲ καὶ τοῖς Κείοις. — Nicandre se tait sur ce qui leur fut commandé, ou du moins Antoninus Liberalis ne le dit pas; mais il est évident, que l'ordre de l'oracle ne pouvait être autre que celui qu'il donnait habituellement en pareil cas : c'est-à-dire d'adorer Ctésylla; — οἱ δὲ (h. e. Κείοι) θύουσιν ἄχρι νῦν (αὐτῇ, c'est-à-dire τῇ Κτησύλλῃ), Ἰουλιταὶ μὲν Ἀφροδίτῃ, Κτησύλλαν ὀνομάζοντες, οἱ δὲ ἄλλοι (h. e. θύουσι τῇ Κτησύλλῃ) Κτησύλλαν Ἐκαίρην (ὀνομάζοντες).



bat, ab incepto consilio diu nequicquam revocare conatus, ad ultimum propositum exsequi passus est, quæ nonagesimum annum transgressa cum summa et animi et corporis sinceritate, lectulo, quantum dignoscere erat, quotidiana consuetudine cultius strato recubans, et innixa cubito, *Tibi quidem*, inquit, *Sex. Pompei, dii magis, quos relinquo, quam quos peto, gratias referant: quia nec hortator vitæ meæ, nec mortis spectator esse fastidisti. Ceterum ipsa hilarum Fortunæ vultum semper experta, ne aviditate lucis tristem intueri cogar, reliquias spiritus mei prospero fine, duas filias, et septem nepotum gregem superstitem relictura, permuto. Cohortata deinde ad concordiam suos, distributo eis patrimonio, et cultu suo sacrisque domesticis majori filie traditis, poculum, in quo venenum temperatum erat, constanti dextra arripuit. Tum defusus Mercurio delibamentis, et invocato numine ejus, ut se placido itinere in meliorem sedis infernæ deduceret partem, cupido haustu mortiferam traxit potionem. Ac sermone significans, *quasnam subinde partes corporis sui rigor occuparet*, cum jam visceribus eum, et cordi imminere esset elocuta, filiarum manus ad supremum opprimendorum oculorum officium advocavit. Nostros autem, tametsi novo spectaculo obstupefacti erant, suffusos tamen lacrymis dimisit.*

## ΑΚΑΔΗΜΙΑ

SIMONIDE A CARTHÆA. ÉCOLE POUR LES CHOEURS PRÈS DU TEMPLE D'APOLLON.

Athénée (Deipnosoph. livre X, page 456 et suiv. édit. Casaubon.) raconte, probablement d'après l'Héracléote Chaméléon, ce qui donna lieu à une épigramme plaisante de Simonide. Voici comment il s'exprime :

« Simonide a fait encore une épigramme qui est difficile à entendre pour ceux qui ignorent l'occasion à laquelle elle a été faite :

Φημί, τὸν οὐκ ἐθέλοντα φέρειν τέττιγος ἄεθλον  
Τῷ Πανοπηϊάδῃ, δόσειν μέγα δειπνον Ἐπειῶ.

(Songez bien que quiconque d'entre vous ne voudra pas disputer le prix de la cigale, devra un grand repas au Panopeïade Epeïos.)

« C'est que l'on raconte qu'il (Simonide) séjourna à Carthæa pour instruire le chœur. L'école des chœurs était sur la hauteur, tout près du temple d'Apollon, loin de la mer. Simonide lui-même, aussi bien que les autres personnes de sa suite, recevaient l'eau d'en bas de la vallée, où était la source. C'était un âne qui la leur apportait; ils appelaient l'animal *Epeïos*, comme le héros à qui la tradition attribue cette occupation, et parce que dans le temple d'Apollon, il se trouvait un tableau qui représentait précisément ce sujet, emprunté des



événements de Troie, c'est-à-dire, Epeïos apportant de l'eau aux Atrides; c'est à quoi *Stesichorus* fait aussi allusion, en disant : ... « car avec regret *Pallas Athène* le vit traîner de l'eau pour les Rois. »

« Telles étaient les circonstances, et il avait été résolu, ajoute-t-on, que celui des chanteurs du chœur qui n'arriverait pas à l'heure convenue, donnerait une mesure d'orge à l'âne. »

« C'est cela que le poète voulait faire entendre, et ainsi l'expression « *qui-conque ne veut pas gagner le prix de la cigale* » signifie, quiconque ne veut pas chanter; « *le Panopeïade* » est l'âne; « *un grand repas* » signifie une mesure d'orge. »

Dans cette anecdote et dans l'épigramme de Simonide qui y a rapport, tout est parfaitement clair, à un seul mot près.

Il y est dit de l'école du chœur qu'elle se trouvait *en haut*, près du temple d'Apollon, et *loin* de la mer (είναι δὲ τὸ χορηγεῖον ἄνω πρὸς Ἀπολλωνίου ἱερῷ, μακρὰν τῆς θαλάσσης). Ou ces mots, parfaitement intelligibles en eux-mêmes, contiennent une inexactitude topographique, ou il faut admettre que la ville de Carthæa avait deux temples d'Apollon, ou bien il faut imputer au seul copiste la fausse leçon de *μακρὰν τῆς θαλάσσης*, que présente le texte d'Athénée, au lieu de *οὐ μακρὰν τῆς θαλάσσης*, qu'il devrait y avoir.

De ces trois suppositions, la dernière est, à beaucoup près, la plus probable. En effet ce récit, inséré par Athénée, paraît venir de quelqu'un qui connaissait très-bien les localités des environs de Carthæa. Tout, aux mots *μακρὰν τῆς θαλάσσης* près, s'accorde exactement avec la situation des ruines et des objets d'alentour, que nous avons examinés et décrits avec soin. Le temple d'Apollon des Carthéiens se trouvait sur une terrasse de rocher, assez élevée à la vérité, mais très-proche de la mer. Notre carte topographique, *planche VI* (où *B* et *γ* indiquent la terrasse et les ruines du temple), montre la position de toute cette localité, qui sera par conséquent bien intelligible pour quiconque voudra comparer cette carte avec les planches VII et VIII, et avec la description (surtout pages 13 à 15). La source *en bas dans la vallée*, d'où Simonide et ses compagnons tiraient l'eau — *ὕδρευεσθαι οὐν καὶ τοὺς ἄλλους καὶ τὸς περὶ τὸν Σιμωνίδην κάπνισεν, ἐνθα ἦν ἡ κρήνη* — n'était autre que la fontaine qui se trouve dans la vallée méridionale K—K (voyez *planche VI*) et qui a été mentionnée pag. 14. Nous aussi, pendant notre séjour dans les ruines, nous avons eu un *Epeïos* qui amenait en haut, pour nous et nos gens, l'eau qui nous était nécessaire, et qui recevait aussi, comme de juste, son *μέγα δειπνον*, la mesure d'orge. Il n'est pas vraisemblable que les Carthéiens aient eu deux temples d'Apollon; d'ailleurs, le temple très-ancien, dont les ruines et les monuments, recueillis dans cet ouvrage, fournissent un précieux élément de plus à



l'étude de l'Archéologie grecque, a dû être le principal sanctuaire des Carthéiens; c'est ce que nous avons cru pouvoir conclure<sup>1</sup> du grand nombre de décrets populaires et d'actes authentiques qui y étaient exposés, et qui couvraient même en partie les pilastres en marbre de l'édifice; et ce qui prouve que c'est bien dans ce temple que se célébrait la fête d'Apollon des Carthéiens, et qu'on exécutait les danses et les chants des chœurs, pour lesquels Simonide et Pindare<sup>2</sup> avaient composé des vers, ce sont non-seulement l'analogie et l'ensemble des monuments que nous y avons découverts, mais surtout le marbre XI, planche XXIV, trouvé précisément en ce lieu et qui contient un compte des couronnes distribuées par les choréges<sup>3</sup>.

Or, s'il est question quelque part, comme dans ce passage d'Athénée, de Carthaea et de son école des chœurs située en haut auprès du temple d'Apollon, nous tirons, avec une pleine conviction, de nos recherches précédentes la double conclusion: que ce χορηγεῖον, où Simonide instruisait le chœur, n'a pu se trouver nulle autre part que sur le rocher rond qui s'élève tout près de la terrasse du temple<sup>4</sup>; et secondement, qu'il y a dans le passage en question d'Athénée, une erreur topographique, ou bien, ce qui est plus vraisemblable, que les mots μακρὰν τῆς θαλάσσης doivent être changés en οὐ (ou μή) μακρὰν τῆς θαλάσσης.

J'ai en vain consulté pour ce passage les trois manuscrits de la Bibliothèque du Roi à Paris qui renferment en partie l'ouvrage d'Athénée, les deux manuscrits 1833 et 3056<sup>5</sup> ne contenant que les neuf premiers livres des Deipnosophistes, et le troisième, qui est très-bien écrit, n'étant qu'un épitome du même ouvrage<sup>6</sup>, et n'ayant pas le texte complet; du reste, dans le passage en question, il ne diffère en rien du texte imprimé.

<sup>1</sup> Voy. ci-dessus page 95, note 1.

<sup>2</sup> Voy. ci-dessus p. 48, note 7.

<sup>3</sup> Comparez les *fac-simile* (Suppléments A) des inscriptions planche XVI, inscr. 1, et XXIV, inscr. 17, et leur explication dans la deuxième livraison de cet ouvrage.

<sup>4</sup> Voy. planche VI lettre A, et dans le texte, surtout page 13, comparez avec page 95, note 1.

<sup>5</sup> C'est le manuscrit fait par Hermolaus Barbarus. Voyez l'édition de Schweighäuser, tome I, dans la préface, page LXXVII, note q, et page LXXXV, note a.

<sup>6</sup> Actuellement, d'après le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Paris, N° 3056 A, décrit par Schweighäuser, préface de l'édit. d'Athénée, pag. LXXXVI et suiv.



## N° VIII.

*Inscription olympique* (d'après PAUSANIAS, livre V, chap. xxiii) comparée avec l'énumération faite par HÉRODOTE, des troupes grecques à Platée, (livre IX, chap. xxviii et suiv.)

Si quelque monument important de l'art, parfaitement authentique, presque contemporain des événements qui y ont donné lieu, et publiquement consacré par la plupart des peuples helléniques dans des sentiments de piété et dans tout l'orgueil de la victoire, présente, dans son caractère, ou par son inscription, une différence notable avec le récit que fait Hérodote des mêmes événements, cette discordance est bien propre sans doute à exciter notre attention, et à éveiller en nous le désir de découvrir les causes possibles d'une pareille différence. En recourant à l'expédient ordinaire de présumer que l'un ou l'autre de ces anciens témoignages est fautif, on arrive rarement à un résultat satisfaisant, et une supposition semblable n'est pas moins contraire à la dignité de nos études, qu'au sentiment de reconnaissance que méritent de notre part ces grands auteurs anciens, auxquels nous devons la meilleure partie de notre instruction.

Nous avons fait remarquer plus haut, pag. 74, que les peuples des îles helléniques eurent aussi quelque part aux lauriers gagnés à Platée; qu'Hérodote ne tait à ce sujet ce point, mais que nous en avons la certitude par une inscription olympique très-remarquable, que Pausanias nous a conservée.

Considérons d'abord plus attentivement la nature de cette inscription et du monument qui la portait, afin de pouvoir comparer ensuite ce que nous apprendrons de l'une et de l'autre, avec les renseignements donnés par Hérodote sur le même objet.

Nous savons par cet historien même (livre IX, chap. lxxx1) que les Hellènes vainqueurs à Platée disposèrent, en l'honneur du dieu de Delphes, d'un dixième du butin fait à la conquête du camp des Perses, pour servir à la confection du trépied d'or consacré à ce dieu, et placé auprès de l'autel sur un serpent de bronze à trois têtes; ils prélevèrent ensuite pour le dieu d'Olympie un autre dixième, dont on fit une statue de Jupiter en bronze haute de dix coudées; enfin ils consacrèrent au dieu Isthmique un troisième dixième destiné à la confection d'un Neptune en bronze haut de sept coudées. Pausa-

<sup>1</sup> Il me paraît que Larcher s'est trompé en ne faisant prélever aux Grecs victorieux à Platée qu'une dixième partie du butin, qui aurait servi aux frais des trois grands trophées en question.

(voy. Histoire d'Hérodote traduite etc. par Mr. Larcher, livre IX, chap. lxxx). Le texte est clair et parle évidemment de trois dixièmes prélevés sur le butin pour cet objet.



nias vit encore à Olympie la statue de Jupiter en bronze élevée de dix coudées ; voici la description qu'il en fait :

PAUSAN. *Græciæ Descript.* lib. V, cap. xxiii, § 1 et 2.

Παρεξόντι δὲ παρὰ τὴν ἐς τὸ βουλευτήριον ἐσοδὸν, Ζεὺς τε ἐστῆκεν, ἐπίγραμμα ἔχων οὐδὲν, καὶ αὐθις ὡς πρὸς ἄρκτον ἐπιστρέφοντι, ἀγαλμὰ ἐστὶ Διὸς· τούτῳ τέτραπται μὲν πρὸς ἀνίσχοντα ἥλιον, ἀνέβησαν δὲ Ἕλληνας ὅσοι Πλαταιῶν ἐμαχέσαντο ἐναντία Μαρδονίου τε καὶ Μήδων· εἰσι δὲ καὶ ἐγγεγραμμένοι κατὰ τοῦ βάθρου τὰ δεξιὰ αἱ μετασχοῦσαι πόλεις τοῦ ἔργου· Ἀκκεδαίμονι μὲν πρότεροι, μετὰ δὲ αὐτοὺς Ἀθηναῖοι, τρίτοι δὲ γεγραμμένοι καὶ τέταρτοι Κορίνθιοι τε καὶ Σικυωνιοί, πέμπτοι δὲ Αἰγινήται, μετὰ δὲ Αἰγινήτας Μεγαρεῖς καὶ Ἐπιδαύριοι, Ἀρκάδων δὲ Τεγεάται τε καὶ Ὀρχομένιοι· ἐπὶ δὲ αὐτοῖς, ὅσοι Φυλιῶντα, καὶ Τροιζήνα, καὶ Ἐρμιόνα οἰκοῦσιν· ἐκ δὲ χώρας τῆς Ἀργείας Τυρῖνθοι· Πλαταιεῖς δὲ μόνον Βωιωτῶν, καὶ Ἀργείων οἱ Μυκῆνας ἔχοντες· νησιῶται δὲ Κεῖοι καὶ Μήλιοι<sup>2</sup>, Ἀμβρακιοὶ δὲ

Déjà avant qu'on eût consulté de meilleurs manuscrits de Pausanias, Wesseling (ad Diodor. lib. XI, cap. iii, pag. 405) et Valckenaer (ad Herodot. liv. VII, cap. 95) avaient parfaitement prouvé que Pausanias avait écrit ici non pas Χῆοι καὶ Μόλωνα, ce que Mr. Facius a pourtant conservé, mais Κεῖοι καὶ Μήλιοι. D'après les remarques judicieuses de ces savants, il serait bien superflu de chercher à prouver que les *Chiotès* ou *Milésiens* n'avaient absolument et ne pouvaient avoir rien à faire avec un monument élevé au sujet de la victoire de Platée.

Clavier a donc eu parfaitement raison de corriger dans le texte la leçon Χῆοι καὶ Μόλωνα déjà rejetée par Wesseling et Valckenaer; seulement il aurait dû, à ce qu'il me semble, s'appuyer de l'autorité de ces savants illustres; car les motifs qu'ils ont fait valoir pour la restauration de la véritable leçon, ont bien plus de poids, que la circonstance observée par Clavier, que quelques manuscrits ont ici Κῆοι (ce qui ne fait encore qu'approcher de la bonne leçon) au lieu du nom fautif Χῆοι. Voici ce qu'il dit sur ce passage (Description de la Grèce de Pausanias, traduction nouvelle etc. par M. Clavier; *Supplément*, Notes, pag. 187) : « J'ai mis Κῆοι d'après les Mss. 1410, 1411 et ceux de Mr. Facius, au lieu de Χῆοι. Les Κῆοι ou Κῆοι (car ce nom s'écrit de deux manières) étaient les habitants de l'île de Céos. J'ai mis aussi Μήλιοι au lieu de Μόλωνα. Les Μῆλῆσιος n'étaient point insulaires et étaient d'ailleurs sujets

de Xerxès, lorsqu'il vint attaquer la Grèce. Au reste je ne sais pas à quel propos les Ciens et les Milésiens se trouvaient inscrits sur ce piédestal, car on ne voit pas par Hérodote qu'ils fussent à la bataille de Platée. Il les nomme seulement (liv. VIII, § 46) parmi les insulaires dont les vaisseaux se trouvaient à la bataille de Salamine. »

Je doute que Clavier ait bien fait d'insérer dans le texte de Pausanias le mot Κεῖοι, car il ne paraît pas probable, que dans l'antiquité grecque on ait écrit de deux manières le nom de ces insulaires. Partout où l'on voit dans les manuscrits Κῆοι pour Κεῖοι, les *Céiens*, c'est une kakographie occasionnée par la prononciation. Et puisque Clavier s'en rapporte aux manuscrits de Paris, qui tous les trois lui étaient connus, et se trouvaient à sa disposition, il aurait dû observer encore que le troisième de ces manuscrits (N° 1399 in-fol.) a aussi Κῆοι, et que ce manuscrit seul (fol. 106, ligne première) porte Μήλιοι, mot à la vérité estropié, mais remarquable en ce qu'il nous rapproche un peu plus de la leçon véritable Μῆλιοι retrouvée en premier lieu par Wesseling. S'il dit enfin : « Au reste je ne sais pas à quel propos les Ciens et les Milésiens se trouvaient inscrits sur ce piédestal » etc., il faut s'étonner de ces *Milésiens* qui, venant d'être chassés du texte par lui-même et avec raison, reparaissent ici dans sa note, où il n'aurait dû être question que des *Céiens* et des *Méliens*; mais ceci n'est peut-être qu'une faute d'impression.



ἐξ Ἠπείρου τῆς Θιοσπρωτίδος, Τήνιοι τε καὶ Ἀσπράται· Ἀσπράται μὲν τὸν ἐκ τῆς Τριφυλίας μόνον, ἐκ δὲ Αἰγαίου<sup>3</sup> καὶ τὸν Κυκλάδων, οὗ Τήνιοι μόνον, ἀλλὰ καὶ Νάξιοι καὶ Κόβησιοι· ἀπὸ δὲ Εὐβοίας Στυρεῖς· μετὰ δὲ τούτους, Ἥλαιοι, καὶ Ποτιδαῖται, καὶ Ἀνακτόριοι· τελευταῖοι δὲ Χαλκιδεῖς οἱ ἐπὶ τῇ Εὐρίπῳ. Τούτων τῶν πόλεων τοσαυτὴ ἦσαν ἐφ' ἡμῶν ἐρημῇ· Μυκηνῶσι μὲν καὶ Τυρῖνθοι μετὰ τὰ Μηδικὰ ὕστερον ἐγένοντο ὑπὸ Ἀργείων ἀνάστατοι. Ἀμβρακιοὶ δὲ καὶ Ἀνακτορίους, ἀποίκους Κορινθίων ὄντας, ἐπηγάγετο ὁ Ῥωμαίων βασιλεὺς ἐς Νικοπόλιν συνοικισμὸν πρὸς τῇ Ἀκτίῳ. Ποτιδαῖτας δὲ δις μὲν ἐπέλαβεν ἀναστάτους ἐκ τῆς σφετέρης ὑπὸ Φιλίππου τε γενέσθαι τοῦ Ἀμύντου, καὶ πρότερον ἐπὶ ὑπὸ Ἀθηναίων· χρόνῳ δὲ ὕστερον Κάσανδρος κατήγαγε μὲν Ποτιδαῖτας ἐπὶ τὰ οἰκία, ὄνομα δὲ οὗ τὸ ἀρχαῖον τῇ πόλει, Κασάνδρεια δὲ ἐγένετο ἀπὸ τοῦ οἰκιστοῦ· τὸ δὲ ἀγαλμα ἐν Ὀλυμπίᾳ τὸ ἀνατελὲν ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων, ἐποίησεν Ἀναξαγόρας Αἰγινήτης· τούτων οἱ συγγράφοντες τὰ ἐς Πλαταιῶς, παρίσιν ἐν ταῖς λόγοις.

L'inscription olympique, copiée par Pausanias sur les lieux, est très-remarquable, et il faut la considérer comme l'acte le plus authentique qui nous ait été conservé sur l'objet qu'elle concerne.

Il est évident que l'inscription d'un monument consacré à Olympie, par tous les Hellènes qui avaient vaincu les Perses à Platée, devait contenir une liste plus exacte des peuples helléniques ayant pris part à cet exploit<sup>4</sup>, que ne pouvait être celle de l'historien, qui avait pour but principal de *décrire la bataille*, dont il commençait le récit par l'énumération des forces respectives des deux armées.

Cependant il ne faut pas oublier, d'un autre côté, que l'énumération faite par Hérodote des troupes grecques à Platée (livre IX, chap. 28-30), est très-exacte, et qu'en outre elle est répétée, quant aux divers noms des peuples, dans le 31<sup>e</sup> chapitre. On ne saurait méconnaître l'intention de l'historien, de donner un compte aussi circonstancié et aussi fidèle de cette journée, que le permettait le plan de son ouvrage. L'inscription olympique et l'énumération faite par Hérodote sont deux monuments également authentiques, également dignes de foi, et nous pouvons affirmer d'avance que, si les deux rapports ne s'accordent pas parfaitement, il ne faut en chercher la cause, ni dans le manque de fidélité de la part de deux écrivains tels qu'Hérodote et Pausanias, et moins encore

<sup>3</sup> Proposé par Valckenaer (ad Herodot. VII, 75) au lieu du mot fautif Αἰγίου, qu'ont tous les manuscrits de Pausanias consultés jusqu'à présent.

<sup>4</sup> Les Grecs tenaient trop à l'honneur d'être nommés sur un monument consacré publiquement à Olympie ou à Delphes, pour négliger de soutenir leurs prétentions, s'ils en avaient de légitimes, à cet honneur insigne, et ils étaient trop vains et trop

jalous pour céder une semblable distinction à quelqu'un qui n'y aurait pas eu droit. Cette remarque suffit déjà pour faire voir que Clavier aurait dû plutôt se fonder sur l'inscription olympique rapportée par Pausanias, pour soupçonner d'erreur le texte d'Hérodote, que de tirer de ce texte même des soupçons contre l'inscription.



dans quelque erreur qui se serait glissée, dès l'origine, dans l'inscription d'Olympie. C'est nécessairement dans la manière dont on explique d'ordinaire les deux actes, ou dans l'oubli de quelques circonstances marquantes, que git la faute<sup>5</sup>.

L'énumération que fait Hérodote (IX, 28 et suiv.) des peuples qui formaient l'ordre de bataille des Hellènes à Platée, contient en tout *vingt-quatre* noms de peuples, à partir des Lacédémoniens, qui composaient d'abord l'aile droite, et puis ensuite la gauche (chap. 46-47), jusqu'aux Athéniens, qui de la gauche, où ils étaient rangés d'abord, passèrent ensuite à l'aile droite. Quant aux *Thespiens*, qui se trouvaient au camp, au nombre de mille huit cents (d'après le chap. 30), on ne saurait les comprendre dans la liste; leur ville, comme aussi celle de Platée, avait été brûlée par les Perses l'année précédente, peu de temps avant la bataille de Salamine; ils s'étaient réfugiés à la hâte dans le Péloponnèse<sup>6</sup>, et ils se trouvaient alors, dénués de tout et *sans armes*, au camp des alliés, où ils pouvaient certainement se rendre utiles, mais non pas prendre *une part réelle au combat*<sup>7</sup>.

L'inscription d'Olympie, telle qu'elle a été copiée par Pausanias, a 21 noms de peuples, sur les 24 cités par Hérodote, elle en a *trois de moins*, savoir les *Érétriens*, les *Leucadiens* et les *Paléens* de Céphallénie, nommés par Hérodote; elle en a *six de plus*, savoir les *Céiens*, les *Méliens*, les *Téniens*, les *Naxiens*, les *Cythniens* et les *Éléens*; ainsi en tout *vingt-sept* noms de peuples, comme on peut voir par le tableau suivant, où sont indiqués exactement les noms de la liste d'Hérodote qui ne se trouvent pas dans l'inscription d'Olympie, et comme la liste d'Olympie qui ne sont pas mentionnés par Hérodote.

<sup>5</sup> Plusieurs savants observèrent bien la différence des deux catalogues, mais sans essayer, à ce que je sache, d'en expliquer la cause. *Hesseling*, dans deux passages de ses notes sur Hérodote, n'en dit que ce qui suit (ad Herod. IX, 28 — de son édition à la page 706—): « Pausanias catalogo Grecorum, contra Mardonium ad Plataeas consistentium, *Palenses* non inseruit, sed alios hic neglectos, liv. V, cap. 23. » et plus bas (ad Herod. IX, 81; à la page 729 de son édition): « Porro Jovis Olympii ex ære statuum copiosius Pausanias expingit l. V, 23. » Les remarques de *Valckenauer* (ad Herod. IX, cap. 29) ne tendent non plus qu'à faire observer la différence des deux récits. — *Larcher* (Histoire d'Hérod. traduite, etc. dans la note 105 du livre IX, chap. LXXX) parle de la description du colosse olympique et de son inscription copiée par Pausanias, comme s'il n'y

avait aucune difficulté. *Barthélemy* n'en parle pas du tout.

<sup>6</sup> Hérodote VIII, 50; Diodore de Sicile XI, 14.

<sup>7</sup> Cette explication du passage (Herod. IX, 30) me paraît par deux raisons être la véritable; d'abord l'historien n'a point compris, dans le nombre des combattants, (ni parmi les *ἐπὶ τῇσι* ni parmi les *φύλασι τοῖσι μαχημένοις*) les Thespiens présents au camp; secondement leur nom ne se trouvait point dans l'inscription d'Olympie. Je suis donc porté à croire que vers la fin du 30<sup>e</sup> chap. d'Hérodote, il faudrait lire non pas *ἐπὶ τῇσι οἷσιν* mais *ἐπὶ τῇσι οὖν*, ou peut-être *ὡς καὶ οἱ τοὶ εἶπον* (comp. Schweighäuser *Variet. lectiois* in Herod. libr. IX, cap. xxx, pag. 92), et que Larcher avait tort, de blâmer Bellanger d'avoir traduit « ils n'avaient point d'armes. » (Hist. d'Hérod. trad. par Larcher, etc. tom. VI, livr. ix, note 43, p. 107.)



## PEUPLES HELLÉNIQUES QUI GAGNÈRENT LA BATAILLE DE PLATÉE.

D'APRÈS HÉRODOTE (IX, 28—30.)			D'APRÈS L'INSCRIPTION D'OLYMPIE (Paus.V, 23.)		
1	Lacédémoniens	10,000	1	Lacédémoniens.	
2	Tégéates	1,500	2	Athéniens.	
3	Corinthiens	5,000	3	Corinthiens.	
4	Potéates de Pallène	300	4	Sicyoniens.	
5	Orchoméniens de l'Arcadie	600	5	Æginètes.	
6	Sicyoniens	3,000	6	Megariens.	
7	Epidauriens	800	7	Epidauriens.	
8	Troziens	1,000	8	Tégéates.	
9	Lépréates	200	9	Orchoméniens.	
10	Mycéniens et		10	Philiens.	
11	Tirynthiens.	400	11	Troziens.	
12	Philiens	1,000	12	Hermionéens.	
13	Hermionéens	300	13	Tirynthiens.	
14	Érétriens et		14	Platéens.	
15	Styréens.	600	15	Mycéniens.	
16	Chalcidiens	400	16	Céiens.	
17	Ambraciotes	500	17	Méliens.	
18	Leucadiens et		18	Ambraciotes.	
19	Anactoriens.	800	19	Téniens.	
20	Paléens de Céphallénie	200	20	Lépréates.	
21	Naxiens	500	21	Naxiens.	
22	Cythniens	3,000	22	Cythniens.	
23	Platéens	600	23	Styréens.	
24	Athéniens	8,000	24	Éléens.	
Troupes pesamment armées (ὀπλίται)			25	Potéates.	
Troupes légèrement armées (ψιλοί) de tout corps d'armée			26	Anactoriens.	
« Total des troupes pesamment et légèrement armées des peuples helléniques réunis à Platée. » (chap. 30)			27	Chalcidiens.	
Thespiens non armés dans le camp					
TOTAL de toutes les troupes helléniques à Platée					

La différence entre les deux énumérations n'est pas au fond aussi considérable qu'elle le paraît au premier aspect.

Il faut remarquer d'abord qu'Hérodote n'y comprend *nommément* que les peuples qui avaient fourni des troupes *pesamment armées* (ὀπλίται). Quant aux troupes légères (ψιλοί), elles ne sont mentionnées que *sommairement*, avec les indications nécessaires, pour pouvoir en calculer approximativement le nombre, c'est-à-dire, que chacun des cinq mille *Spartiates* pesamment armés, avait avec lui sept Hélotés armés à la légère (chap. 28, et par répétition chap. 29), et que dans tout le reste de l'armée, il y avait à peu près un homme armé à la légère



adjoint à chaque homme pesamment armé. Il n'y a que les Thespiens qu'Hérodote nomme encore (chap. 30), parce qu'ils se trouvaient dans le cas particulier déjà expliqué de ne pouvoir prendre aucune part au combat.

Mais supposons, et ce n'est pas une supposition gratuite, que plusieurs petits peuples helléniques, par quelques motifs particuliers, n'aient fourni que des troupes armées à la légère; supposons que celles-ci ou quelques parties de ces troupes se soient distinguées à la bataille de Platée, dans ce cas la circonstance que ces villes n'avaient pas fourni de troupes pesamment armées n'aurait pas été un motif suffisant pour exclure leur nom d'un monument patriotique auquel elles avaient un droit commun, destiné qu'il était à perpétuer les noms de tous les peuples helléniques qui avaient combattu à la bataille de Platée. Voilà comment je m'explique la présence des noms de cinq îles de la mer Égée, sur le piédestal du colosse olympique, tandis qu'Hérodote, conformément à son plan, ne pouvait pas les nommer. Les Céliens, par exemple, avaient fourni, pour la flotte grecque, dans les batailles d'Artémisium et de Salamine<sup>8</sup>, quatre vaisseaux, lesquels se trouvaient très-probablement aussi dans la flotte grecque, commandée par Léotychide et Xanthippe, qui le jour même de la bataille de Platée remporta la victoire à Mycale. Ces quatre vaisseaux, avec leur équipage (πληρωμα), les rameurs (ἐρέται) et autres marins (ναύται), les soldats de marine pesamment armés (πιπράται ὀπλίται), et peut-être aussi quelques hommes armés à la légère, archers ou autres, devaient former à peu près le contingent qu'on pouvait attendre de cette île. Cependant si quelques centaines de jeunes gens de Céos, encouragés par la victoire de Salamine, par enthousiasme ou par un sentiment patriotique, sans être exercés aux armes et aux combats des hommes pesamment armés, et seulement en troupe légère (ψιλοί, πισταστοί), s'étaient joints à leurs alliés les Athéniens, pour faire avec eux la campagne de Béotie<sup>9</sup>; si des Naxiens et des Téniers en avaient fait autant; si une troupe de Cythniens s'était réunie aux Styriens dryopes<sup>1</sup> leurs alliés, et les Méliens doriens à leurs alliés les Lacédémoniens, pour servir à la bataille de Platée en qualité de troupes légères, et qu'ils eussent combattu vaillamment, ces insulaires n'eussent pas sûrement manqué, après une victoire aussi éclatante, de faire valoir leurs titres à l'honneur de la mention sur le piédestal

<sup>8</sup> Voy. ci-dessus pag. 72, note 8 et 9, compar. pag. 55, note 6.

<sup>9</sup> Hérodote fait une mention expresse d'un cas semblable (IX, 28), c'est que les Corinthiens avaient reçu permission du général en chef à

Platée (Pausanias) de placer auprès d'eux les Potidéates qui étaient une de leurs colonies (Thucyd. I, 56).

<sup>1</sup> Hérod. VIII, 46; Pausan. liv. IV, chap. 34; Étienne de Byzance, au mot Κόβος.



du monument d'Olympie. Un seul vaisseau de Ténos, qui à Salamine passa du côté de la flotte grecque, ne valut-il pas à cette île l'honneur d'une mention sur le trophée consacré à Delphes<sup>1</sup>!

Ainsi la mention faite des habitants de cinq îles de la mer Égée, dans l'inscription d'Olympie, ne présente aucune difficulté.

Ce qui est plus difficile à comprendre, c'est comment le nom des Éléens a pu se trouver dans la copie de Pausanias; car nous savons positivement par Hérodote<sup>2</sup> que les Éléens, ainsi que les Mantinéens, arrivèrent à Platée trop tard, c'est-à-dire après la bataille (ἐπ' ἐξοργασμένοις), et que pour cela ils bannirent leurs chefs, comme auteurs de ce retard.

A moins que Pausanias n'ait mal écrit le nom, pour avoir lu FAAEIOI (les Éléens), au lieu de PAAEIS (les Paléens de Céphallénie), comme il y avait sur le bronze, je ne sais d'autre ressource que d'admettre que c'étaient, non pas les Éléens du Péloponèse, mais les Éléens de l'Éréttrie que nommait l'inscription d'Olympie<sup>3</sup>. Une preuve qu'il n'y avait pas à Platée beaucoup d'oplites d'Éréttrie, c'est qu'Hérodote n'évalue qu'à 600 hommes leur contingent, joint à celui des Styriens; on pourrait supposer que tous les Érétriens présents à Platée, étaient en effet des Éléens établis dans ces lieux, qui, fiers de leur origine doriennne, s'étaient fait nommer dans le monument d'Olympie, non pas précisément EPETPIEIS (Érétriens) mais FAAEIOI EZ EPETPIAZ (des Éléens d'Éréttrie). Pausanias n'aurait pas pu se tromper en petites lettres, ou il aurait négligé de les comprendre dans sa copie. Cependant, de ces deux suppositions, je préfère la première, c'est-à-dire que Pausanias aura mal lu le mot PAAEIS<sup>4</sup>.

Quant à ce qui concerne l'omission des Érétriens et des Leucadiens dans sa copie, il faut faire attention que le contingent de ces peuples ne formait pas

<sup>1</sup> Voy. ci-dessus page 73, Hérod. VIII, 82, et Valckenauer sur ce passage. Comp. Thucyd. I, chap. 132 et III, chap. 57.

<sup>2</sup> Hérodote, IX, 77.

<sup>3</sup> Voy. sur une colonie d'Éléens à Éréttrie ci-dessus p. 69, note 3. D'après Strabon X, p. 448; comp. Platon in Cratylus, 434. C. ed. Henr. Steph.

<sup>4</sup> Que Pausanias, dans sa copie d'une inscription dorique, ait pu altérer le nom de Paléens en celui d'Éléens, ce n'est pas une conjecture hasardée, et on pourrait tirer de la paléographie et de la forme probable des lettres d'une inscription de la 75<sup>e</sup>, ou du moins de la 76<sup>e</sup> Olympiade (si toute-

fois Anaxagore a eu besoin de plusieurs années pour exécuter la grande statue. Comp. Hérod. IX, 81.), plusieurs inductions qui viendraient à l'appui de cette supposition. Les médailles prouvent que la forme dorique du nom des Éléens ne paraissait jamais sur les monuments publics, même dans un temps postérieur, sans le Digamma; voy. la vignette de la fin, Pl. XXXII, qui représente neuf médailles éléennes, en partie très-belles; voy. surtout la médaille de bronze N° 8 qui, bien que frappée plus tard, et probablement sous les Romains, a pourtant le nom entier avec le Digamma : FAAEIOIN.



à Platée une division particulière et séparée, mais qu'il était rangé *ensemble avec les troupes de deux autres peuples*<sup>6</sup>, soit que le chef l'eût ainsi réglé sur leur propre demande<sup>7</sup>, soit qu'il y eût quelques raisons de tactique que nous ne pouvons plus connaître. En admettant que des troupes de deux peuples voisins réunis ainsi dans la même division (λόχος, μόρα, χίλιαρχία), une ville avait fourni *beaucoup plus* que l'autre; que, par exemple, dans les 600 Érétriens et Styréens réunis, il y eût seulement 200 des premiers, et 400 des derniers, et que sur les 800 *Anactoriens* et *Leucadiens* ensemble, les premiers fussent compris pour 500, et les derniers seulement pour 300, on peut présumer que les noms des Érétriens et des Leucadiens ne se sont pas trouvés *dans la première liste des noms* de l'inscription d'Olympie, mais qu'ils ont été disposés à peu près ainsi:

ΣΤΥΡΕΕΣ ΜΕΤΑ ΕΡΕΤΡΙΕΩΝ  
ΑΝΑΚΤΟΡΙΟΙ ΜΕΤΑ ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ

Car il est évident que la rédaction d'une inscription destinée à être gravée sur un grand trophée, n'était point abandonnée à l'arbitraire, mais qu'on la confiait à quelqu'autorité<sup>8</sup> qui la composait sans doute d'après des renseignements exacts sur les contingents fournis par les divers peuples, et sur toutes les divisions de l'armée hellénique. Les noms qu'on ne trouvait pas dans la première liste des noms, n'auraient pas été ajoutés dans la copie de Pausanias, qui, en général, ne pouvait apprécier la liste d'inscriptions d'après nos vues actuelles. En effet, Pausanias, au lieu de copier l'inscription entière du piédestal, paraît en avoir omis encore d'autres parties, ainsi qu'il semble l'indiquer lui-même (liv. V, chap. 23): ἀνέθεσαν δὲ κληῖον στῦλον ὁδοῦ τῆς ἀπὸ τῆς ἑλίας ἐπὶ τὴν ἀγορὴν τε καὶ Μήδων. Εἰσὶ δὲ καὶ ἐγγράμματα ἐπὶ τοῦ βάθρου τὰ δεξιὰ αἱ μετασχοῦσαι πόλεις τοῦ ἔργου..... On se demande naturellement s'il n'y avait point d'inscription *sur le côté gauche*? Je présume que toutes les faces du piédestal, probablement carré, de la grande statue, étaient couvertes d'inscriptions, mais que Pausanias se contenta de copier seulement celles du côté droit qui contenaient les noms des peuples.

<sup>6</sup> C'est ce que nous voyons clairement par l'énumération d'Hérodote IX, 28: Ἐρυμνίων δὲ ἐγόμενοι ἴσταντο Ἐρετριέων τε καὶ Στυρέων ἑξακλῆσιν· τούτων δὲ Χαλκιδέες τετρακλῆσιν· τούτων δὲ Ἀμπρακινέων πεντακλῆσιν· μετὰ δὲ τούτους, Λευκαδίων καὶ Ἀνακτορίων ὀκτακλῆσιν ἴσταντο.

<sup>7</sup> Tel était le cas des Corinthiens et Potidéates qu'on vient de rapporter.

<sup>8</sup> Ces autorités sont mentionnées assez souvent dans les inscriptions contenant les décrets du peuple.





#### CONCLUSION. RETOUR A ATHÈNES.

Après un séjour de sept à huit semaines dans cette belle île, M. Linckh et moi nous eûmes terminé nos recherches. Avant de retourner à Athènes nous hâtâmes les préparatifs de notre départ. Mais il était décidé que nous ne quitterions pas Zéa, sans y voir, de près, un exemple des tristes effets de la désorganisation civile et morale, que le voyageur observe dans ces contrées avec un sentiment bien douloureux.

Les tempêtes avaient à peine cessé vers la fin de février, et les vents du nord-ouest commençaient à ramener le beau temps, quand déjà plusieurs bâtiments de pirates apparurent au Cap Colonne, et sous Maronisi. Les forbans firent une descente dans cette île déserte, qui n'est plus qu'un pâturage appartenant aux Zéotes; ils abattirent une quantité de brebis et de chèvres, et maltraitèrent les bergers. Une capture plus riche suivit de près. Un bateau zéote, chargé d'huile, venant d'Égine et se rendant à Andros, fut pris par un de ces forbans, qui le conduisit à Zéa même, où il s'arrêta à la petite baie du nord (auprès de Spanopoulo; voyez pl. XII), ou auprès de l'îlot, un peu plus vers l'est; de là, il entama des négociations pour la rançon, et demanda mille piastres pour rendre la prise. Comme la cargaison en valait le triple, le pauvre batelier se donna toutes les peines imaginables pour recueillir, à Zéa, le montant de la rançon, ne demandant l'argent que pour quelques jours, jusqu'à ce qu'il eût conduit la cargaison à Andros. L'essai fait par un bâtiment de commerce anglais (capitaine Lothrington) qui se trouvait dans le port de Zéa, de surprendre le pirate, à l'aide d'une chaloupe bien armée, essai que nous secondâmes de notre mieux, n'eut pas de succès. Le brigand ayant toujours quelques vedettes



placées sur le rocher voisin, voyait à peine un grand bateau s'avancer hors du port à coups de rames, qu'il se doutait de suite que c'était à lui qu'on en voulait; et il prenait rapidement avec sa proie la fuite vers Thermia. Tandis que Lothrington était obligé de ramer contre le vent et le courant jusqu'à la pointe la plus septentrionale de l'île, le pirate gagnait tant d'avance, à l'aide du plus beau vent du nord, qu'il n'était plus possible de le rejoindre. Le lendemain il reparaisait dans une autre baie à la côte orientale de l'île et au nord des ruines de Carthæa, et il renouait les négociations. Un généreux Zéote avança enfin à son compatriote, le pauvre batelier, les mille piastres, montant de la rançon, j'ignore sur quelle hypothèque, et moyennant l'honnête intérêt de *deux cents piastres pour huit jours*. Le bateau fut relâché alors, et le pirate disparut. L'affaire de la rançon ne parvint à notre connaissance que plus tard, et nous eûmes lieu de soupçonner qu'on nous en fit mystère, de peur que nous ne prêtassions l'argent à l'homme embarrassé, et que nous ne fissions tort à l'usurier zéote, allié de certaines gens qui nous entouraient. Deux jours après, un autre pirate passa en plein jour tout près du port, et le lendemain étant à Carthæa, où j'avais encore quelques affaires, je fus témoin de la prise d'un bateau venant, à ce qu'il paraît, de Syros, et qu'un troisième brigand conduisit à Thermia.

Il ne faut pas s'imaginer que les *Kaiki* des pirates, qui dans ces parages causent tant de mal, gênent les relations, bloquent, à l'exception d'un certain point pendant des mois, des îles entières. — *AKAΔHMIA* — Mais pour quelquefois de la manière la plus affreuse leurs prisonniers, les mutilent et même les tuent; il ne faut pas s'imaginer, dis-je, que ces forbans soient tous Maniotes bien armés et bien équipés; point du tout : c'est ordinairement un ramas de misérables, aussi lâches que mal armés, qui, accourus de tous les coins, se dispersent de nouveau au moindre danger, ou après quelque bonne prise.

Lorsque l'on demandait aux insulaires grecs : mais pourquoi supportez-vous tant d'injures et d'affronts de la part de ces brigands ? pourquoi vous abaissez-vous, de la manière la plus indigne, à traiter et à négocier avec ces voleurs ? (car ces écumeurs de mer vendent sans façon, pourvu qu'il y ait de la sûreté, dans une île, ce qu'ils ont volé dans une autre, s'y pourvoient de vivres, etc.) pourquoi n'armez-vous pas un bon bateau de deux canons légers, et monté d'une vingtaine de tirailleurs pour courir sur eux ? il n'en faudrait pas davantage pour s'emparer de ces misérables. Lorsqu'on faisait ces questions aux Grecs, ils répondaient unanimement : Sous un gouvernement juste cela serait bien facile, mais actuellement ce serait pour nous une entreprise hasardeuse, le remède étant pire que le mal. Nous pouvons nettoyer nos parages, pour notre propre



compte, ou par un armement obtenu du gouvernement sur notre demande. Dans le premier cas, les Turcs ne manqueraient pas, à la première croisière du Serasquier\*, de nous faire l'avanie que voici : « Vous vous êtes armés, nous dirait-on, sans la permission de votre puissant Seigneur, le Capitan-Pacha, et vous avez enlevé de grandes richesses aux brigands; par conséquent il faut payer tant de bourses. » Toutes représentations seraient inutiles; il faudrait fournir l'argent exigé. Si au contraire, à force d'instances, nous obtenions enfin un armement extraordinaire de la part des Turcs, et si cet armement arrivait, les barques des pirates ne seraient pas prises pour cela; *elles ne seraient que dispersées pour quelque temps dans d'autres contrées*. Les Turcs, envoyés à notre secours, ne s'en considéreraient pas moins comme nos libérateurs; et par toutes sortes d'exactions arbitraires, ils nous seraient bien plus à charge que ne le sont les brigands eux-mêmes. Il nous resterait un troisième moyen : ce serait d'obtenir un Firman pour nous armer nous-mêmes contre les perturbateurs de notre repos; mais un pareil Firman est très-difficile à obtenir, et ne serait accordé, au bout du compte, que pour un certain laps de temps, par exemple pour quelques mois; quand nous en ferions usage une fois, les brigands n'en reviendraient pas moins dans la suite, et alors ils en agiraient encore bien plus cruellement à l'égard de nos biens et de nos gens qui tomberaient entre leurs mains, tandis qu'il ne nous serait plus permis de nous défendre. Ainsi, ou il faudrait toujours et à toute heure être disposé à les repousser à main armée, ou bien il faut laisser aller les choses comme elles vont. —

A cela il n'y a certainement pas beaucoup de choses à répondre. C'est avec raison que le chœur, dans l'*Hécube* d'Euripide, s'écrie :

Αἰ αἰ, τὸ δοῦλον ὡς κακὸν πέτυκε αἰεὶ!

Bélas ! que l'esclavage est une rude chose !

Mais parmi les suites incalculables de l'esclavage, que je n'ai appris à connaître que dans les pays où dominent les Turcs, je n'en connais pas de plus triste et de plus honteuse que l'*égoïsme*, vice aussi peu classique qu'il est peu chrétien. Jusqu'au dernier temps ce monstre glaçait tout dans la belle Grèce, et déjouait tous les projets de réunion d'un peuple d'ailleurs si actif et si entreprenant. Là où chacun est obligé de faire la mouche au profit d'une araignée, là chacun se

\* Officier aux ordres du Capitan-Pacha. Un Chebèque turc croissait annuellement dans tout l'Archipel, pour lever le *Karadj* des insulaires, et

faire, aux dépens de celles du pays, les affaires du Capitan-Pacha.



sert toujours du peu de sang qui lui reste, pour faire à son tour l'araignée vis-à-vis du plus petit que lui.

Nous fûmes pendant plusieurs jours réellement bloqués à Zéa, et l'on nous dit que l'un des capitaines des voleurs s'était informé minutieusement du séjour de certains étrangers dans l'île, de l'époque de leur départ, et du lieu de leur destination.

Pendant ce temps nous avions chaque jour, sur les hauteurs de la ville et des environs les plus proches, l'aspect assez peu réjouissant de plusieurs *Kaiki* de brigands qui se promenaient par-ci par-là, le long des côtes, et il semblait presque que le nombre de ces embarcations hostiles augmentât, à mesure que notre patience diminuait. Nous avions des affaires pressantes à Athènes; et nos amis, qui nous y attendaient, privés qu'ils étaient, depuis près de deux mois, de nos nouvelles, devaient être inquiets sur notre compte; nous voulûmes armer un bateau, et essayer de nous frayer, par la force, un passage, en cas d'agression; mais on nous dissuada, en nous représentant que nous ne pouvions nous fier tout-à-fait aux tirailleurs que nous emmenagions pour notre sûreté. Il fallut donc tenter de faire la traversée à la sourdine, au milieu de la nuit. Nous risquâmes cette entreprise le 15 février. Arrivant nous sortîmes du port de Zéa, favorisés par un vent modéré du nord, nous passâmes doucement à Macronisi, où stationnaient plusieurs *Kaiki* de pirates, et le lendemain, au lever du soleil, nous débarquâmes dans la baie de Kéara, à quelques milles plus au sud du port Prasine. Raftiliman, le va-huit, nous mena à huit ou neuf lieues d'Athènes.





## Explication des Planches.

### PLANCHE I. (PAGE III. VIGNETTE.)

MÉDAILLE DE DELPHES de la collect ion de l'auteur; dessinée par Garson, gravée par St.-Ange à Paris:

*Tête couronnée d'épis, demi-voilée, tournée à gauche*<sup>1</sup>. REVERS<sup>2</sup>: La Pythie (Phémone ou Hérophile) à g., couronnée de lauriers, assise sur un rocher, tenant de la main gauche une branche de laurier, et de la droite, qui s'appuie sur une lyre, soutenant sa tête. Dans le champ un petit trépied, et la légende: AMΦIKTIO. AR.<sup>3</sup> 6.

Il n'y a pas de doute que cette médaille extrêmement belle et rare, ne soit de Delphes. Les symboles, et la légende, se rapportent à la très-antique Amphictionie de Pylæ (τὴν σύνεδον τὴν Πυλαίων, Strabon, IX, 120, comp. Pausan. VII, chap. 27, § 3)<sup>4</sup> et aux deux divinités dont les sanctuaires servaient de lieu d'assemblée aux députés des villes de la ligue (οἱ πύλαργοι).

La tête de la face principale est très-probablement un portrait de la Δημήτηρ Ἀμφικτυονίς ou Πυλαία (Hérodote, VII, 200. Callimaque, épigr. xlii), telle peut-être que cette déesse était révérée dans son temple bâti d'abord par Acrisius au voisinage du bourg d'*Anthélé* près des Thermopyles. Les Pylagores étaient obligés de s'assembler auprès de ce temple (en plein air: Hérodote l. c.) et d'offrir un sacrifice à Déméter (Cérès), avant de se rendre à Delphes; car c'est ainsi que j'entends, avec Sainte-

<sup>1</sup> Les mots *tournée à gauche* ou *à droite* seront à l'avenir indiqués par abréviation, ainsi qu'il suit: à g. à dr.

<sup>2</sup> Dans la suite on mettra toujours par abréviation [R].

<sup>3</sup> Par cette abréviation, on indique l'argent, de même que par AV l'or, par EL l'électron, par Æ le bronze ou le cuivre. Le chiffre qui suit immédiatement ces signes, indique la grandeur de la médaille. L'échelle est celle qu'on emploie ordinairement, et qui a été gravée après la vignette de la fin; elle s'applique à toutes les médailles antiques et pierres gravées, qui seront représentées dans cet ouvrage.

Croix<sup>4</sup>, les paroles de Strabon<sup>5</sup>, dans lesquelles je ne vois pas la difficulté qu'y trouve De la Porte du Theil<sup>6</sup>.

Le revers représente bien certainement une femme habillée, assise sur une élévation ronde comme un rocher, et l'idée se présente d'elle-même de voir<sup>7</sup> dans cette femme la Sibylle Hérophile. On montrait encore à Delphes, du temps de Pausanias, la pierre, sur laquelle cette Sibylle se tenait debout<sup>8</sup> (c'est le même auteur), ou assise, suivant St. Clement d'Alexandrie<sup>9</sup>, lorsqu'elle faisait ses prédictions au peuple. Mais j'aimerais mieux s'en rapporter à l'opinion, dans cette figure de femme, à la Pythie<sup>10</sup>, laquelle était au si communément connue, parmi les Sibylles.

Le cabinet du Roi à Paris possède une médaille semblable, que M. Mionnet décrit ainsi qu'il suit (l'après Pline II, Recueil, t. I, pag. 105):

*«Vierge, tête nue, assise et couronnée d'épis,*

*les deux bras étendus, etc. (à Paris, au VII de la collection de la Bibliothèque nationale).*

<sup>4</sup> IX, 120, τὴν δὲ μετοπιστάσαν, ἐπιστάσαν Πυλαίαν συνήγοντο, ἧς καὶ θερμοπύλας καλοῦσιν. ὅθεν δὲ τῇ ἀνακτρί οἱ Πυλαργοί.

<sup>5</sup> Géographie de Strabon traduite etc. T. III, p. 457, note 2.

<sup>6</sup> D'accord avec Eckhel (Doctr. N. V. vol. II, p. 195) à l'occasion d'une médaille semblable, mais de bronze.

<sup>7</sup> Pausan. l. X, cap. 12: Πέτρα δὲ ἔστιν ἀνίσχυρα ὑπὲρ τῆς γῆς ἐπὶ ταύτῃ ἀνέκειτο στήθεσιν ἔσται τοῖς χρηστέος ἔνεκα Ἡρώφειαν, Σέβωσαν δὲ ἐκάλουν.

<sup>8</sup> Clem. Alexandr. Stromat. l. I, p. 358, l. 9, ed. Potter.

<sup>9</sup> Pausan. l. X, cap. 5, § 4: — Μερμερίνη δὲ καὶ περὶ πλείστον ἐκ θερμοπύλων δὴ ἐκ ἐστὶν, ὡς πρῶτοντος γένετο ἡ θερμοπύλη τοῦ θεοῦ πρώτου, καὶ πρῶτον τὴν ἐλάμπετον ἦεν. Comp. Strabon, l. IX, p. 419: Θεοὶ δ' ὧν τὸ μαντεῖον ἄνθρωποι κτείνον ἀπὸς ἑαυτοῦ, οὐ μὲν ἀνθρώπων... Πρώτη δὲ θερμοπύλη βασι γινέσθαι Πύλαιαν κ. τ. λ.

<sup>10</sup> L'exemplaire de Paris et le mien sont les seuls authentiques que j'aie vus jusqu'à présent. A Genève et à Paris j'en ai vu une couple de fausses provenant d'un certain faussaire d'Allemagne, qui contrefaisait la médaille du cabinet de Paris.

<sup>11</sup> Dans son utile ouvrage intitulé: *Description de Médailles antiques*, etc. Tom. II, p. 96, N° 21.











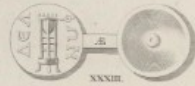




voulu désigner, par son *διόρου χαλκού τρεῖς πόδες ἔχοντος*, le grand trépied même. J'ignore au reste, ce que peut être un autre *siège à quatre pieds du Dieu de Delphes*, dont il parle; et ce que Jamblique dit de l'*haléine subtile et ardente du feu, montant du fond de la caverne, du rayonnement de la prophétesse* etc., est absolument d'invention néo-platonicienne; les anciens écrivains ne disent rien de tout cela. L'élément humide jouait dans le mystère de Delphes, par le moyen de la vapeur, et du bruit d'un ruisseau, détourné de la source Cassotis, dans la grotte de l'oracle<sup>1</sup>; un rôle beaucoup plus important qu'aucun feu réel, soit divin, soit humain.

Je crois avoir exposé avec autant de clarté, que me l'a permis la brièveté prescrite ici, le résultat de mes recherches sur la nature de la *τράπεζα μαντιῶν* delphique.

Voici une troisième médaille de Delphes, sur laquelle je remarque un type tout local :



Trépied avec 5 anneaux ou anses (*τρεῖς πόδες ὄντας*) saillant autour du bord supérieur, et avec le bassin (*le δῖμος inférieur*); autour du trépied la légende *ΔΕΛΦΑΙΝ* en deux parties. [R]. Élévation ronde (*ὀρθή*) au centre du champ. *Æ. 4.*

Le type du revers (élévation ronde au milieu du champ) se rapporte sans nul doute à l'opinion consacrée, qui faisait de Delphes le nombril de la terre (*ὀμφαλὸς τῆς γῆς, ὀμφαλὸς χθονός, μέσος ὀμφαλός, μέσος γὰρ ἔχον μέληθρον*, etc.). La chose a été trop souvent mentionnée par les écrivains grecs, pour avoir besoin d'être expliquée ici davantage<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Euripide, Iphigén. Taur. v. 1257; Pausan. X, c. xxiv, § 5; Clavier Mémoire sur les Oracles etc. p. 94 et suiv.; Müller de Tripode Delphico pag. 14.

<sup>2</sup> Voyez surtout Pindare, Pyth. IV, 6, cum schol. et tous les passages cités par Boeckh au fragment. Paus. IV (edit. Pind. Tom. II, part. II, p. 570); ainsi que ceux qui ont été recueillis par Boeckh, sur Euripide, Ion v. 223; Strabon IX, 419—420, et Pausan. X, chap. xvi, § 2.

Je suis aussi d'avis<sup>3</sup> qu'un jeu de mot<sup>4</sup> a pu influencer sur ce mythe qui d'ailleurs n'est pas très-ancien<sup>5</sup>; et la supposition de M. C. O. Müller, que la grotte aux oracles même s'est appelée originairement *ὀμφαλός*<sup>6</sup>, est confirmée par une circonstance, dont je me suis convaincu d'après une comparaison exacte des données des anciens à ce sujet; c'est que l'image du nombril de la terre, et les deux oiseaux d'or, dont parlent les anciens, se trouvaient dans l'Adyton même, c'est-à-dire dans le sanctuaire de l'oracle. L'expression de Strabon<sup>7</sup> n'est à la vérité que générale (*ἐν τῷ ναῷ*), mais ce géographe n'avait point été à Delphes<sup>8</sup>. Pausanias ne fait aucune mention<sup>9</sup> des deux oiseaux, qui étaient des aigles, ou des corbeaux, ou des cygnes<sup>10</sup>, et le scholiaste de Pindare prétend savoir que les deux images précieuses furent dérobées dans la guerre phocéenne<sup>11</sup>.

Cette question de la place qu'occupaient le *ὀμφαλός* de marbre et les oiseaux d'or, dans le temple de Delphes, ne saurait donc être résolue que d'a-

<sup>3</sup> Clavier (Mémoire sur les Oracles etc. p. 73) et Müller (de Tripode Delphico p. 15) en ont fait mention.

<sup>4</sup> Occasionné par ce que γῆς ὀμφαλός, centre du disque de la terre, ainsi que *ὀμφαλός* est par rapport au corps humain. Ce jeu de mots a été remarqué par Boeckh au fragment de Pindare, Pyth. IV, 6, cum schol. et par Müller de Tripode Delphico p. 15. On ne trouve pas le mot de *ὀμφαλός* dans les auteurs anciens, mais il est très-ancien, et se trouve dans l'Épique de Homère, Il. II, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

<sup>5</sup> Remarque l'expression de Strabon IX, 419, *προσηλόντες μέδοντες*.

<sup>6</sup> De Trip. Delphi. p. 15 : *id ipsum forum, nupitior, primitus habitum esse ὀμφαλόν.*

<sup>7</sup> Strabon I. c. ... *ἀλλοιότερον δὲ καὶ ὀμφαλὸς τις ἐν τῷ ναῷ τοιοῦτον, καὶ ἐν αὐτῷ αἱ δύο εἰσὶν αἱ μέδοντες.*

<sup>8</sup> Il ne parle de l'Oracle que d'après les rapports d'autres personnes. IX, p. 419 : *οἱ αὖτε δὲ καὶ τῶν μαντιῶν δόξαν κοινὴν α. τ. λ.*

<sup>9</sup> Pausan. I. X, c. xvi, § 2 : *τὸν δὲ ὅτι ὀμφαλὸν καλεῖται ὀμφαλόν, αὐτὸν πεποικμένον λευκῷ, τοῦτο αὖτε ἐν δὲ μέσῳ γῆς μέσος αὖτε λέγουσιν αἱ ἑσπερίαι, καὶ ἐν δὲ τῷ ναῷ τοιοῦτον ὀμφαλόν.* Au sujet d'autres nombrils de la terre ou de lieux considérés comme centre des pays, voy. Pausan. I. II, c. xxi, § 7, et Herod. v. γῆς ὀμφαλός.

<sup>10</sup> Car cette version encore se trouve; par ex. dans Plutarque de def. Orac. au commencement: *Αἰγυπτιῶν, ὁ ἀέρας α. τ. λ.*

<sup>11</sup> Scholiast. ad Pind. v. Pyth. IV, v. 6, où nous lisons maintenant dans l'édition de Boeckh (Tom. II, pag. 143), d'après Diomed. XVI, 23, le vrai nom qui est *Πηλομένη*.

près les écrivains plus anciens, et je regarde en effet l'expression de Pindare (Pyth. IV, 6) touchant la prophétesse « *χρυσέων Διὸς αἰστῶν ἀπαδρός* » comme décisive à cet égard. Si les oiseaux d'or de Jupiter n'eussent pas été dans l'Adyton, et très-près du grand trépied, le poète se serait difficilement servi de cette expression. On peut présumer, que la représentation sacrée du nombril de la terre et les deux aigles étaient soigneusement enfermées, quoique visibles pour quiconque entra dans l'Adyton, et je regarde cet appareil ovale, sur le vase publié par Millin, qu'on a pris tantôt pour un tapis, tantôt pour un lit, comme une grille demi-circulaire semblable à un *tholus*, qui entourait le nombril de la terre et les deux oiseaux. Oreste s'agenouille devant cet appareil, précisément dans l'attitude où la Pythie l'apparçait pour la première fois dans les *Euménides* d'Eschyle « *ἐπ' ὀμφαλῷ... προστρέπαιον* »<sup>1</sup>.

Voici en résumé les principaux objets, relatifs aux localités de Delphes, auxquels il faut avoir égard dans l'explication des écrivains et des monuments :

1° L'Oracle (*τὸ μαντιῶν, τὸ χρηστήριον*) ou bien le lieu comprenant le gouffre sacré (*τὸ χάσμα, Diocl. Sa. XXV, 1, 6*) entouré d'un mur, et qui formait le trépied et tout ce qui tenait à la prédiction, se trouvait à la vérité dans l'enceinte (*τὸ περιβόλιον*) du grand temple, et en formait le *ἄδυτον*, situé plus bas<sup>2</sup>; ce n'était pourtant en aucune manière un lieu couvert; mais il a dû être, au moins en partie, en plein air (*ἐπακαθός*), et ressembler plutôt à une sombre enceinte de murs, comme serait une cour claustrale, ombragée de lauriers bien soignés, qu'à la galerie d'un temple. C'est ce que prouvent plusieurs circonstances, par exemple la forte vapeur, et l'exhalaison qui faisait partie des cérémonies de la prédiction, et qui n'aurait pas trouvé d'issue

suffisante, si le lieu avait été enfermé dans un édifice; puis les expressions des poètes *μυθὸς πολλοῦ στεγῆς*; *λόγος δάφνης καινολογίας*; *δαφνιάδην γύαλα*; *ὁ Φοῖβος πῶτις Πηλομένην αἰσας δάφνην*; *δράκων, καιρὸν κατὰ χάλας ἐφύλακε δάφνην* α. τ. λ. expressions qu'il faut entendre, non pas des couronnes tressées et apportées, comme le croyait Clavier<sup>3</sup>, mais des arbres qui y croissaient réellement, et des voutes et guirlandes, formées de l'union de leurs rameaux. Le scholiaste d'Aristophane<sup>4</sup> rapporte qu'un laurier croissait près du trépied, et que la Pythie le secouait lorsqu'elle prédisait; c'est ce que confirment même les ouvrages de l'art parvenus jusqu'à nous. Sur le vase élégant de la collection de Hamilton<sup>5</sup> il se trouve un laurier derrière le trépied<sup>6</sup>; on en voit un aussi derrière l'Apollon du vase publié par Millin<sup>7</sup> et mentionné plusieurs fois; et en haut, sur le bord, est figuré le disque rayonnant du soleil, signe employé ordinairement, comme on sait, pour indiquer que l'action se passe en plein air.

2° D'après Pausanias X, chap. 24, § 5, un ruisseau avait été dérivé de la source Cassotis à la grotte aux oracles<sup>8</sup>; on conçoit que le bruit de

<sup>1</sup> Mémoire sur les Oracles des Anciens, p. 81.

<sup>2</sup> Ad Platon v. 213. Cf. Lucrèce, De rer. nat. I, v. 740; v. 113, et surtout Lucan. Pharsal. V, v. 156.

<sup>3</sup> Tom. I, pl. 28. L'explication insérée par Tischbein contient de singulières assertions.

<sup>4</sup> Si l'arbre y est petit, et seulement indiqué, pour ainsi dire, c'est que la nature de la composition ne permettait pas de séparer de l'action, sur le même plan, la troisième figure (la Pythie), en interrompant, entre elle et l'Apollon *ἐνδωκας*, un gros arbre. Sur le beau bas-relief de Rome, représentant Oreste, meurtrier de sa mère, et poursuivi par les furies, l'arbre derrière le trépied n'est, pour un motif semblable, qu'indiqué. (Voyez Mus. Pio-Clement. Tom. V, pl. XXII, et l'explication de Visconti.) — Sur les monuments au contraire, où la nature de la composition ne l'empêchait pas, le laurier sacré d'Apollon *ἑλιδάος* est représenté beaucoup plus grand et soufflé; par exemple sur l'autel très-remarquable dans la villa Albani (voy. Zoega Boiss. ant. II, pl. XCVIII) dont tous les symboles se rapportent au culte et à l'Oracle de ce dieu. Apollon lui-même s'y trouve au seuil de son sanctuaire, et l'arbre sacré, qui s'élève derrière le dieu et qui l'ombrage, croît évidemment au-dessus des colonnes, c'est-à-dire dans l'intérieur du temple, dans le *ναὸς ἐνδωκας*.

<sup>5</sup> Millin, Mus. ant. inédit. I, pl. XXIX. comparez Millin. Peintures antiques de vases grecs (Rome 1813), pl. XXIX.

<sup>6</sup> D'après le passage de Pausanias, il faut interpréter l'expression d'Euripide, Iphigénie en Tauride, v. 1257 : *θεοπέποιττον ἱδὸν ἄδύτων, ἐν τῷ κατὰ τὰς πέδιλούς, γύαλον, μέσος γῆς ἔχον μέλαθρον*. D'après la position, la fontaine de Castalie ne

<sup>1</sup> Eschyle, Eumen. v. 39 suiv. : *ἔγω μὲν ἔγω πρὸς πολυστερῇ μυχῷ. ὅρα δ' ἔνθα ὀμφαλὸν μὲν δάφνη διανοῦσθαι ἔλθον ἔλθον, προστρέπαιον, αἰσας δάφνης αἰσας, καὶ νοσητὰς ἵβας ἔχον* α. τ. λ.

Toute la composition du vase ou de son modèle paraît avoir été tirée des Euménides d'Eschyle.

<sup>2</sup> Xa τὰς αἰσας τὸ μαντιῶν (cf. Boeckh) Plutarque, de Orac. def. (Moral. ed. Wyttensbach, T. II, p. 287) : *καὶ τὸν αἰσας τὸ μαντιῶν* (ibid. T. II, p. 627).



cette eau, augmenté peut-être par des moyens artificiels, a pu contribuer au son que rendait le trépied (*xyxian, xyxiān*) et dont parlent les auteurs anciens.

3° Devant l'abîme et en dedans du treillage (*Θρυγός*), se trouvait l'image sacrée du nombril de la terre, en marbre blanc. Il n'est pas aisé de découvrir comment il faut entendre l'expression de Strabon *τετραγωνένης*; mais l'empreinte de la médaille N° XXXIII (voy. ci-dessus page 120) rend vraisemblable l'idée que l'image delphique du nombril de la terre était d'une forme convexe, à-peu-près comme un demi-globe de marbre, d'une grandeur considérable. On ne saurait douter que non seulement la poésie, mais aussi l'art ne se fût approprié ce sujet vénérable; et nous avons cru reconnaître cette image sacrée tant de fois rappelée par les poètes, ou du moins la grille qui l'entourait, sur beaucoup de monuments anciens; par exemple sur le vase plusieurs fois mentionné, représentant l'expiation d'Oreste; et comme signe ordinaire de culte et de la prédiction d'Apollon, on la voit sur les médailles d'argent sus-mentionnées de plusieurs rois de Syrie<sup>19</sup> et sur les médailles de Néapolis en Campanie, où l'on observe souvent, au-dessus, un serpent. On prend ordinairement cette grille, demi-circulaire, élevée en forme de ruche, pour le couvercle (cortina) du trépied

pouvait être en communication avec l'Adyton du temple, que par le moyen d'une dérivation artificielle.

<sup>19</sup> L'explication la plus naturelle des revers de ces médailles, est contenue dans les paroles de Platon de *Republ.* I, IV, p. 437: «*ὁ θεός ... ἐπὶ τοῖς ἡγασμένοις ἀνθρώποις*»

### PLANCHE III. (PAGE I. VIGNETTE.)

MÉDAILLE DE CARTHAGE de Céos; du cabinet de Roi à Paris; dessinée et gravée par *St. Ange*:

*Vase* (diota); dans le champ la sèche (sepia). [R] Carré divisé en quatre enfoncements triangulaires par deux diagonales larges et saillantes. Dans chaque enfoncement une des quatre lettres KAPΘ. *AR.* 4.

Déjà l'analogie du type (car le diota formé ainsi et la sèche sont des symboles constants de Céos)

<sup>1</sup> Comp. relativement à la sèche, dans la pl. XXVII, les *nummi certii* *siculi*: c. *Corosii* N° 1, 2, 3, 4, 5; et pour ce qui

4° Le *Θρυγός* ou la *κρηπίς* (balustrade) est un objet qui n'offre pas de difficulté, surtout lorsqu'on le compare avec la description qu'a faite Pausanias (IX, chap. 39, § 5) de la *κρηπίς* qui entourait la grotte de Trophionius.

5° Derrière le *Θρυγός* était posé le grand trépied, qui était en partie d'or massif, et en partie doré; il s'élevait beaucoup au-dessus de la grille, et était placé peut-être directement sur l'abîme, ou du moins il en était très-près. On ne peut déterminer sa hauteur que par induction, en réfléchissant que des deux trépieds delphiques que l'on porta dans la procession bachique de Ptolémée Philadelphe pour servir de prix aux vainqueurs dans les jeux gymnastiques, l'un, destiné au chorège des jeunes gens, avait neuf coudees de haut, et celui des hommes, douze (*Athén.* liv. V, page 198, c.). Voyez ci-dessus page 116, note 4. J'ai suffisamment parlé des diverses parties de l'appareil supérieur (*τοῦ ἐπιθήματος*), nécessaires pour former la *τράπεζα μαντικῆς*, c'est-à-dire de l'*ἔδρα* inférieure, de la roue ou du grand disque (*κύκλος*) attaché au-dessus, et du siège de la prophétesse.

6° Derrière l'appareil du trépied se trouvait un laurier ou un groupe de ces arbres. Il faut remarquer que la prophétesse assise sur l'appareil pouvait en outre et en secouer les branches.

<sup>20</sup> Je donnerai dans une autre occasion quelques détails sur le beau fragment remarquable d'un trépied delphique en bronze, qui se voit à l'Hippodrome (Atmeidan) de Constantinople, et sur les localités de *Casuri*, d'où l'on peut encore tirer quelques lumières sur ce sujet.

et les lettres d'une forme très-ancienne, parmi lesquelles je distingue très-clairement KAP, en reconnaissant aussi, dans le quatrième enfoncement, un Θ mal formé, auraient suffi pour me déterminer à attribuer cette médaille rare à la ville de Carthage de l'île de Céos. Ce qui vient à l'appui de cette attribution, c'est que j'ai vu moi-même à Zéa deux médailles d'argent absolument pareilles; mais sans pouvoir les obtenir. Il m'a donc suffi de voir

regarder le vase, la même planche, sous les *nummi aserici* *siculi*, N° 1, 2 et 3.



l'exemplaire du cabinet de Paris, pour en déterminer aussitôt la véritable patrie. M. Mionnet la croyait de Chalcedoine en Bithynie (voyez son ouvrage *Description* etc. planche LXI, N° 4 et tom. II, page 421, N° 64).

### PLANCHE IV. (PAGE 3. VIGNETTE.)

HUIT MÉDAILLES DE CÉOS, des collections de M. Linckh et de l'auteur, dessinées par *Ruspi*, gravées par *A. Testa* à Rome:

1° Tête de Bacchus jeune couronnée de lierre, à d. [R] Grappe de raisin entre une étoile et les lettres KAPΘA. *Æ.* 4.

2° Tête semblable. [R] Grappe entre une étoile et KAP. *Æ.* 4.

3° Tête mâle, à dr. (peut-être du héros fondateur Céos). [R] Abeille. *IO.* *Æ.* 2.

4° Partie antérieure du chien entouré de rayons (symbole de la canicule), à dr. [R] Même empreinte. *Æ.* 3.

5° Étoile. entre les rayons IOYAI. [R] Abeille. *Æ.* 1.

6° Tête d'Aphrodite-Ctesylla, à dr. [R] Abeille dans une couronne de laurier. *Æ.* 1.

7° Tête couronnée de laurier de Bacchus, à dr. [R] Grappe de raisin. *Æ.* 1.

8° Tête d'Aphrodite-Ctesylla (ou peut-être d'une nymphe), à dr. [R] Abeille entre les lettres IY entourées ensemble d'une couronne de laurier ou d'olivier. *Æ.* 1.

Les huit médailles de cette planche, ont été toutes acquises dans l'île de Zéa: quelques-unes, savoir celles des N° 2 et 4, sont du nombre des médailles qui ont été trouvées dans les ruines mêmes de Carthage, et dont il a été fait mention page 24.

Il se trouve dans plusieurs collections des médailles semblables à celles de Carthage N° 1 et 2. Voy. *D. Sestini Lettere e dissertazioni numismatiche* (deuxième recueil) tome V, Florence 1818, page 21, N° 19 et 20.

La conjecture énoncée au N° 3 sur ce que la

<sup>1</sup> Il faut observer que dans les descriptions des planches monétaires de cette première livraison, il se trouve çà et là des assertions et des dénominations, dont les motifs ne peuvent être exposés suffisamment qu'à la deuxième livraison dans la section numismatique (sur les médailles de Céos).

Je suis porté à croire, qu'une médaille semblable, mais sans légende, gravée dans l'ouvrage de M. Mionnet (planche XXXIX, N° 3), et qui fait partie de la belle collection de M. Allier de Haute-roche à Paris, est aussi de Carthage.

tête représente peut-être le fondateur de la race des Céos, s'appuie sur l'observation qu'une tête mâle barbe, toute différente des types d'Apollon, d'Aristée, de Bacchus et de Jupiter, est figurée sur plusieurs médailles de Céos<sup>21</sup>. Quant à l'abeille, comme symbole d'Aristée et de son culte dans cette île, voyez ci-dessus, page 41 et suiv.

Le N° 4 offre, par la répétition du symbole de Sirius au revers, une nouveauté dans la science numismatique; elle est sans légende; mais il est vraisemblable qu'elle appartient aux médailles frappées par la communauté des villes de Céos (voy. planche XXVII, 1). Le type se rapporte au service rendu par Aristée, en apaisant l'incendie de Sirius, et aux cérémonies usitées dans l'île, lors du lever de la constellation du chien. Voyez ci-dessus, surtout p. 42, p. 49 note 9, et p. 79 note 4, le passage tiré de Cicéron de *divinatione*.

Le N° 5 a également rapport, par les deux symboles, l'étoile (celle du chien) et l'abeille, au culte d'Aristée. Mr. Cousinier a trouvé une médaille semblable, mais plus grande et un peu différente par la légende (voy. *Sestini* *Lettere*, etc. l. c. tome V, page 27, N° 41).

Le N° 6 est vraisemblablement d'Ioulis<sup>22</sup>. La tête de femme se rapporte sans doute au culte d'Aphrodite chez les Iouliens (voy. ci-dessus dans le 5<sup>me</sup> supplément, page 94 et suiv., la tradition curieuse concernant Ctesylla).

Le N° 7 est d'Ioulis; c'est ce qui résulte de la comparaison de cette médaille avec pl. XXVII, II, a, N° 11, et avec Mionnet *Description*, etc., tome II, page 315, N° 26. Il y en a une sem-

<sup>21</sup> Comparez planche V, N° 2, et planche XXVII, parmi les *Nummi Iulidi*, N° 9.

<sup>22</sup> Je me contente de dire vraisemblablement, parce que les deux types se trouvent aussi sur les médailles de Carthage. Pour ce qui concerne la tête de femme, comparez planche XXVII, II, b. [Carthage] N° 4.



blable, mais plus grande, dans *Sestini*, lettre, etc. l. c. page 27, N° 35.

Il se trouve au cabinet du Roi des médailles d'Ioulis semblables à la nôtre N° 8, mais avec

## PLANCHE V. (PAGE 12. VIGNETTE.)

DEUX MÉDAILLES DE CÉOS, l'une du cabinet du Roi à Paris, dessinée par *Garson*; la seconde de la collection de M. Linckh; toutes deux gravées par *Hoüer*:

1° Tête d'Apollon juvénile, laurée, à dr. [R] Abeille. IOY. Æ. 3  $\frac{1}{2}$ .

2° Tête mûle, à dr.; du héros fondateur Céos? ou de Cartharos? [R] Étoile. Entre les rayons KAPΘAI. Æ. 2  $\frac{1}{2}$ .

La très-belle médaille d'Ioulis, qui est décrite ici en premier lieu, n'est pas rare (voy. *Mionnet* l. c. tome II, page 314, N° 23). La seconde, de

<sup>1</sup> Voyez le passage cité, page 57 note 8, d'après Étienne de Byzance, au mot KAPΘAIA.

## PLANCHE VI. (PAGE 13.)

CARTE TOPOGRAPHIQUE du local de Carthæa et des ruines de cette ville antique, projetée sur le



## PLANCHE VII. (PAGE 15.)

VUE PITTORESQUE des ruines de Carthæa et des environs les plus proches; prise à quelque distance,

au sud des ruines, dessinée par un ami de l'auteur; gravée à l'eau forte par *Reinhardt* à Rome.

## PLANCHE VIII. (PAGE 18.)

PLAN DES RESTES DU TEMPLE D'APOLLON et de sa terrasse auprès de Carthæa; projeté sur les ruines, gravé par *P. Tardieu* à Paris, employé et expli-

qué p. 18 et suiv. La ligne Q—R, longueur de la terrasse du temple, laquelle est d'environ 184 pieds, donne la mesure.

## PLANCHE IX. (PAGE 22.)

TORSE D'UNE FIGURE DE FEMME en marbre de Paros, un peu au-dessous de grandeur naturelle, tiré des fouilles de Carthæa, près de l'escalier qui montait à la porte orientale de cette ville; dessiné d'après le marbre même, par *Podio*, gravé par *Marchetti* à Rome.

Nous présumons d'abord que cette statue, extraordinairement belle, représentait une Diane.

Mais une comparaison plus exacte du vêtement et du peplos jeté par-dessus, vêtement dont l'exécution est parfaite, avec d'autres statues de femme vêtues de l'antiquité grecque, me fait croire que cette statue représentait une Léo (Latone); le sein encore paraît plutôt indiquer une mère qu'une vierge. En plusieurs endroits de la Grèce, surtout dans les îles de la fédération délienne, le culte de

l'exergue IO et IOY (voy. planche XXVII. II, a. *Valdis*, N° 3 et 4, et *Mionnet* l. c. tome II, p. 315. N° 25). L'abréviation IY est parfaitement sûre dans notre exemplaire qui est très-bien conservé.

Carthæa, diffère un peu de toutes les médailles semblables que j'ai vues jusqu'à présent. Celle qui en approche le plus, est dans le cabinet de M. Allier (*Mionnet* l. c. tome II, page 314, N° 17).

Il faut compléter l'exergue, sans aucun doute, de cette manière KAPΘAIEΩN, car l'observation faite par *Sestini* (à l'occasion d'une médaille décrite par *Khell*) dans ses lettres, l. c. tome V, page 20, N° 13: « sed minus recte KAPΘAIE » n'est nullement fondée, attendu que le génitif pluriel régulier du nom de peuple (KAPΘAIEIΩ) est KAPΘAIEΩN, comme il se trouve sur presque toutes les inscriptions déterrées à Carthæa. Voyez nos planches XVII, XVIII, XIX. B. etc.



Latone était joint à celui de ses divins enfants (voyez surtout *Spanheim* *Observationes* ad *Callimachi Hymn.* in *Delum* v. 326). Quant au type de Latone dans l'art grec, comparez le beau bas-relief de la villa Albani (*Zoëga* *Basirelievi* ant. II, planche XCIX) où je reconnais dans les trois figures devant l'autel, Apollon même, Diane et

Latone en second lieu, la composition du peintre Athénien Alexandre (peinture d'Ercolano tome I, planche 1, page 5); puis enfin la mère avec les jumeaux sur les bras, poursuivie par le serpent Python, sur un vase de la seconde collection de Hamilton, publiée par *Tischbein*, tome III, planche 4.

## PLANCHE X. (PAGE 26. VIGNETTE.)

COUVET DE STE. MARINE, dans l'île de Zéa, avec la tour antique, décrite page 25 à 26, et vu

du côté du sud; dessinée par *R. Cockerell*; gravé par *Schröder*, à Paris.

## PLANCHE XI. (PAGE 30.)

REPRÉSENTATION DU LION COLOSSAL, taillé dans un rocher, non loin de la ville de Zéa, d'après une esquisse de *R. Cockerell*, faite sous deux points de vue différents; exécutée et gravée à l'eau forte

par *Reinhardt* à Rome. On a indiqué pag. 30 à 31, à quelle occasion avait pu être produit ce monument, dont le mérite est apprécié au même endroit; comp. le supplément N° II, pag. 78.

## PLANCHE XII. (PAGE 34.)

CARTE DE L'ÎLE DE CÉOS, dressée pendant le séjour de l'auteur en divers endroits de cette île; surtout par rapport à la détermination précise de

la situation des quatre villes anciennes de Céos; gravée par *P. Tardieu* à Paris; employée et décrite page 33 à 35.



## PLANCHE XIII. (PAGE 36. VIGNETTE.)

DEUX MÉDAILLES DE COREOSSA à Céos; la première du cabinet du Roi à Paris, dessinée par *Garson*; la seconde de la collection de M. Linckh; toutes deux gravées par *Hoüer*.

1° Tête d'Apollon juvénile laurée, à dr. [R] Abeille entre KO et PH (KOPH c'est-à-dire KOPHIZOZ). Æ. 4  $\frac{1}{2}$ .

2° Tête mûle ceinte d'un diadème de rayons (d'Aristée) à dr. [R] Étoile; entre les rayons KOPHIZOZ. Æ. 2.

La première de ces médailles se trouve dans

plusieurs collections (voy. *Mionnet* description etc. tome II, page 314, N° 19, et *Sestini* lettre etc. l. c. tome V, page 22, N° 12). — J'ai vu aussi la seconde plusieurs fois, mais je n'ai trouvé encore nulle part un second exemplaire où toutes les lettres, formant le nom entier de KOPHIZOZ, fussent tout-à-fait lisibles entre les rayons de l'étoile. Le Z tourné comme un M n'est pas rare sur les médailles, même sur celles qui ne sont pas très-anciennes, ainsi que dans les inscriptions d'un style antique.

## PLANCHE XIV. (PAGE 52. VIGNETTE.)

DEUX MÉDAILLES, dont l'une en bronze de l'île de Pharos en Illyrie, de la belle collection de Mr. Allier à Paris; la seconde d'argent, rangée parmi les incertaines, du cabinet du Roi à Paris; la première dessinée par *St. Ange*; la seconde par *Garson*; toutes deux gravées par *St. Ange*.

1. Tête barbe laurée (d'Aristée), à g. [R].

Chèvre, à g. devant un serpent qui paraît se dresser; tous deux entourés d'une élévation circulaire. En bas ΦΑΡΙΩΝ. Æ. 6  $\frac{1}{2}$ .

2. Tête barbe laurée, à dr.; devant elle un serpent qui paraît se dresser et au-dessus duquel on reconnaît les lettres  $\frac{1}{2}$ . [R] Pied d'une chèvre en dedans de deux anneaux qu'entoure un troi-



sième plus éloigné et qui est perle. Entre le deuxième et le troisième anneaux, traces de deux caractères dont l'un paraît être un IL. AR. 2.

La première médaille, superbement conservée, explique jusqu'à un certain point la seconde, jolie petite médaille d'argent qui jusqu'à présent est restée sans attribution certaine. Je n'ose pas décider, si l'exergue de la face a été ΦΑΡ ou ΗΑΡ, et si la médaille appartient à l'île illyrienne de Pharos, maintenant Liesina, qui d'ailleurs s'appelait autrefois Paros (Strabon liv. VII, page 315), ou si elle vient de la métropole, de Paros dans les Cyclades. Ce qui est plus sûr, c'est qu'elles représentent toutes deux un type et des symboles relatifs à

<sup>6</sup> La même dont fait mention M. Mionnet (Description etc. Supplément, Tome III, pag. 358, N° 19).

<sup>7</sup> Voyez Scymnus Chios Orb. Descri. v. 455: Φάρις δὲ.... πόλις, Ἰαλίος ἀντίοις ἱερί.

#### PLANCHE XV. (PAGE 76. VIGNETTE.)

MÉDAILLE INCONNUE (probablement d'Ioulis à Céos) du cabinet du Roi à Paris; dessinée par Garson; gravée par St. Ange.

Vase entre une légende dont on ne reconnaît d'un côté, que les lettres IA ou VI (en boustraphédon) et de l'autre quelque trace d'un E. [A] Carré creux, divisé en quatre enfoncements triangulaires, par deux diagonales larges et proéminentes. AR. 4½.

Le vase, qui paraît être le *κέρυκος*, se rap-

<sup>8</sup> Comp. Athen. XI, pag. 473, d. et les commentateurs sur ce passage (esp. XLVII) dans les *Animadvers.* de M. Schweighäuser.

#### PLANCHES XVI—XXV. SUPPLÉMENTS [A]. PAGE 76—77.)

FAC-SIMILE, CONTENU DANS LES SUPPLÉMENTS [A], de toutes les inscriptions déterrées dans les ruines de Carthage; les contours des marbres gravés

Aristée, révérité en divers endroits de la mer Égée, comme le bon pasteur (*βοσκός*) et comme une divinité exercée dans la connaissance de la vertu salutaire des herbes (voy. ci-dessus principalement page 47-48); voilà pourquoi dans la section numismatique, qui fera partie de la deuxième livraison de cet ouvrage, nous reviendrons sur la représentation de ces deux petits et curieux monuments.

Le pied de l'animal, sur le N° 2, a tout-à-fait la même signification que l'animal entier sur la plus grande des deux médailles; c'est un symbole de la vie pastorale, du berger Aristée. Cette empreinte ne saurait étonner après qu'on a vu des médailles Céphalonniennes de Cranion ou *Cranii*, qui portent un type semblable, c'est-à-dire un pied de bœuf.

<sup>9</sup> Voy. Colonel de Bous, Essai sur les Médailles antiques des îles de Céphalonie et d'Ithaque, p. 25, N° 26 à 29; pl. II, N° 26 et 28 (médailles de Cranion).

porte vraisemblablement au culte de Bacchus. La légende me paraît avoir été ΚΑΛΑΙΟΝ c'est-à-dire ΙΟΥΛΙΕΙΝ. Si quelqu'un aimait mieux lire sur cette médaille IV (au lieu de ΙΟΚ), il trouverait ces caractères dans la monnaie d'argent si-dessus (planche IV, N° 2) mais ce qui plus que le ΚΑΛΑΙΟΝ et l'exergue de la face, prouve l'origine Céenne de cette médaille, c'est sa ressemblance entière pour la forme et le creux du revers avec la médaille rare en argent de la troisième planche.

à l'eau forte par Niemann; l'écriture gravée par Haug à Paris. — L'explication des inscriptions sera donnée dans la II<sup>e</sup> livraison de cet ouvrage.

#### PLANCHE XXVI. (PAGE 77. VIGNETTE.)

DEUX MÉDAILLES GREQUES, la première incertaine, faisant partie de la collection de M. Linckh; la seconde provenant d'une des villes de Céos, dans la collection de l'auteur; dessinées par Ruspi, gravées par A. Testa à Rome:

1. Tête juvénile de Mercure coiffé du Pétase,

à dr. et entourée d'un cercle perle saillant. [R] carré divisé en quatre carrés plus petits, et traversés par deux diagonales. AR. 1.

2. Grappe. [R] Quatre enfoncements triangulaires formant ensemble un carré irrégulier. AR. 1.

La première, petite médaille très-jolie, n'était pas connue jusqu'à présent. La tête de Mercure de la face principale, offre à la vérité beaucoup d'analogie avec le type de ce Dieu, sur un grand nombre de médailles d'argent d'Aenos en Thrace. Cette circonstance ne me paraît pourtant pas un motif suffisant, pour faire attribuer aussi la présente médaille à la ville d'Aenos.

#### PLANCHE XXVII. (PAGE 84.)

Cette planche doit servir à faciliter le coup d'œil des principales médailles de Céos reconnues jusqu'à présent: elle a été insérée ici, afin de pouvoir y renvoyer toutes les fois qu'il était nécessaire.

La seconde est une monnaie qu'on trouve assez souvent à Zéa, et je l'ai vue dans plusieurs collections. Cependant comme la grappe, symbole bachique, est commune aux médailles de toutes les quatre villes de Céos, j'ai relégué toutes celles qui portent cette empreinte, et qui n'ont pas de légende, parmi les *nummi incertae sedis civitatum Cei insulae* (voy. planche XXVII, III, N° 6-9).

Elle ne pourra être décrite en détail et expliquée que dans la section numismatique de la livraison suivante; dessinée par Garson, St. Ange et Cahusac; gravée par St. Ange à Paris.

#### PLANCHE XXVIII. (PAGE 84. VIGNETTE.)

MÉDAILLE ANTIQUE de la collection de l'auteur; dessinée par Ruspi, gravée par Angelo Testa à Rome:

Deux dauphins tournés en divers sens. [R] Six enfoncements triangulaires, dont deux surtout profonds; unis par un contour pentagone. AR. 5.

Je ne puis dire si cette médaille est de Céos, mais elle paraît appartenir à un élément de plus pour résoudre la question de savoir d'où viennent habituellement les très-anciennes médailles grecques qui portent cette empreinte. Je reçois celle-ci à Zéa, et c'est là pareillement qu'a été trouvée une autre toute semblable (v.

pl. XXVII, IV, N° 2), qui m'a été obligeamment communiquée par M. Cousinier. Mais j'ai vu aussi de ces médailles d'argent grossières, avec deux dauphins, et des enfoncements au revers, en Eubée, à Égine, et en divers endroits des provinces maritimes de l'Asie mineure. D'après les petites monnaies d'argent, décrites par Mionnet (description, etc. suppl. tome II, page 545, N° 26 et 27) et d'autres semblables, les dauphins tournés ainsi se trouvaient certainement sur les médailles de Thasos. Mais je suis porté à croire que ce type était commun dans l'ancien temps à plusieurs îles, et notamment à Céos.

#### PLANCHE XXIX. (PAGE 92.)

ESQUISSE D'UNE PARTIE D'UNE CARTE qui se trouve, avec beaucoup d'autres, dans le superbe manuscrit grec de Ptolémée (vol. en parch., N° 1401), à la bibliothèque du Roi à Paris; c'est un échan-

tilon des copies d'une carte dressée par Agathodamon, d'après Ptolémée, laquelle comprend aussi le groupe des Cyclades; enlignée et gravée par P. Tardieu; employée et expliquée page 92.

#### PLANCHE XXX. (PAGE 93.)

ESQUISSES REPRÉSENTANT LE PRÉTENDU COURSEUR de l'île de Céos, calquées et gravées par P. Tardieu:

A. D'après des cartes de cinq manuscrits de Pa-

ris, contenant le Ptolémée latin de Jacobus Angelus; employée page 93. — B. D'après l'esquisse de Cristoforo de Buondelmonti, dans son *liber insularum*; employée page 93—94.





209c  
ms.  
Rd-

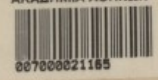
Law 30

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ



007000021185